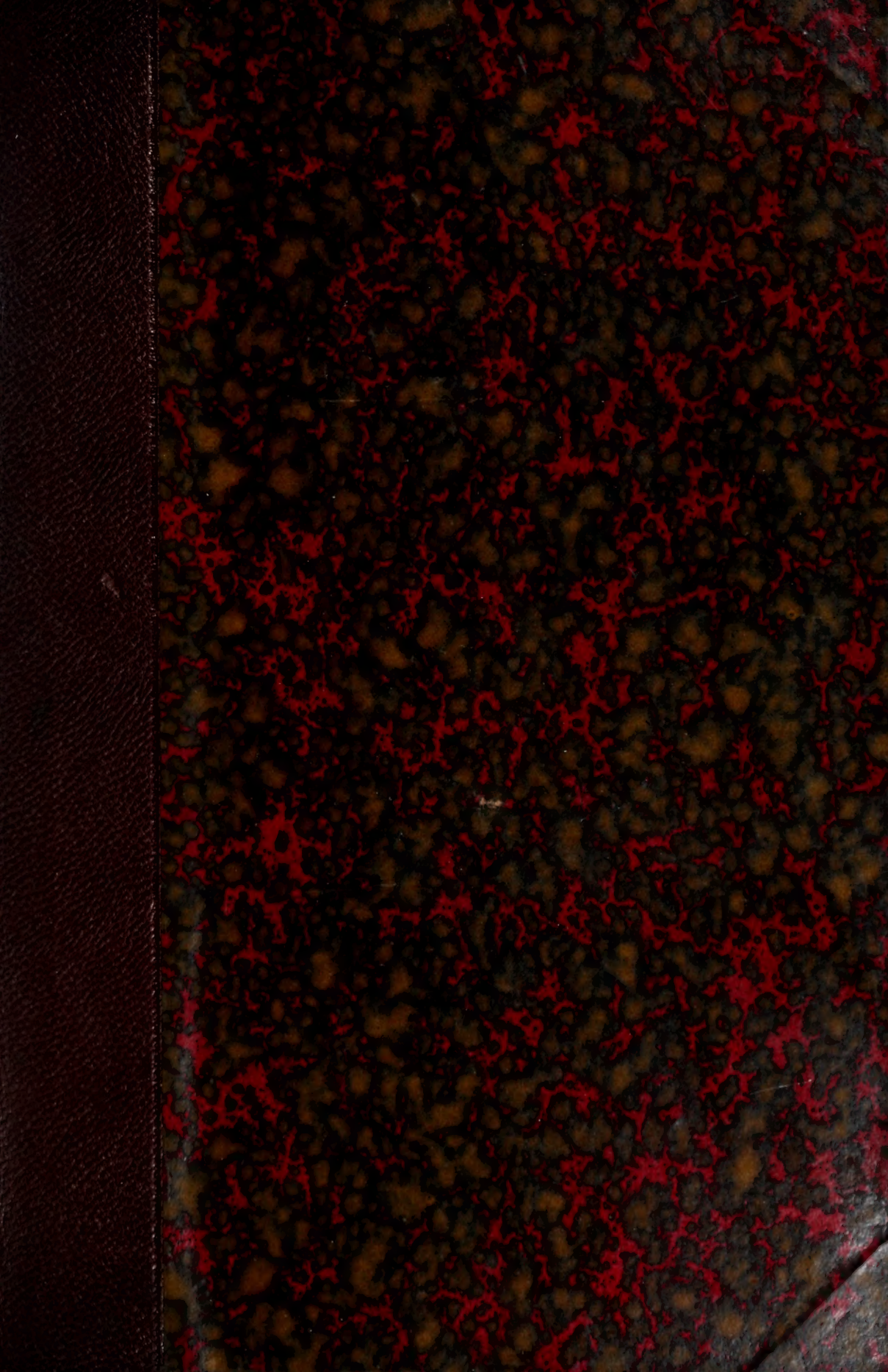


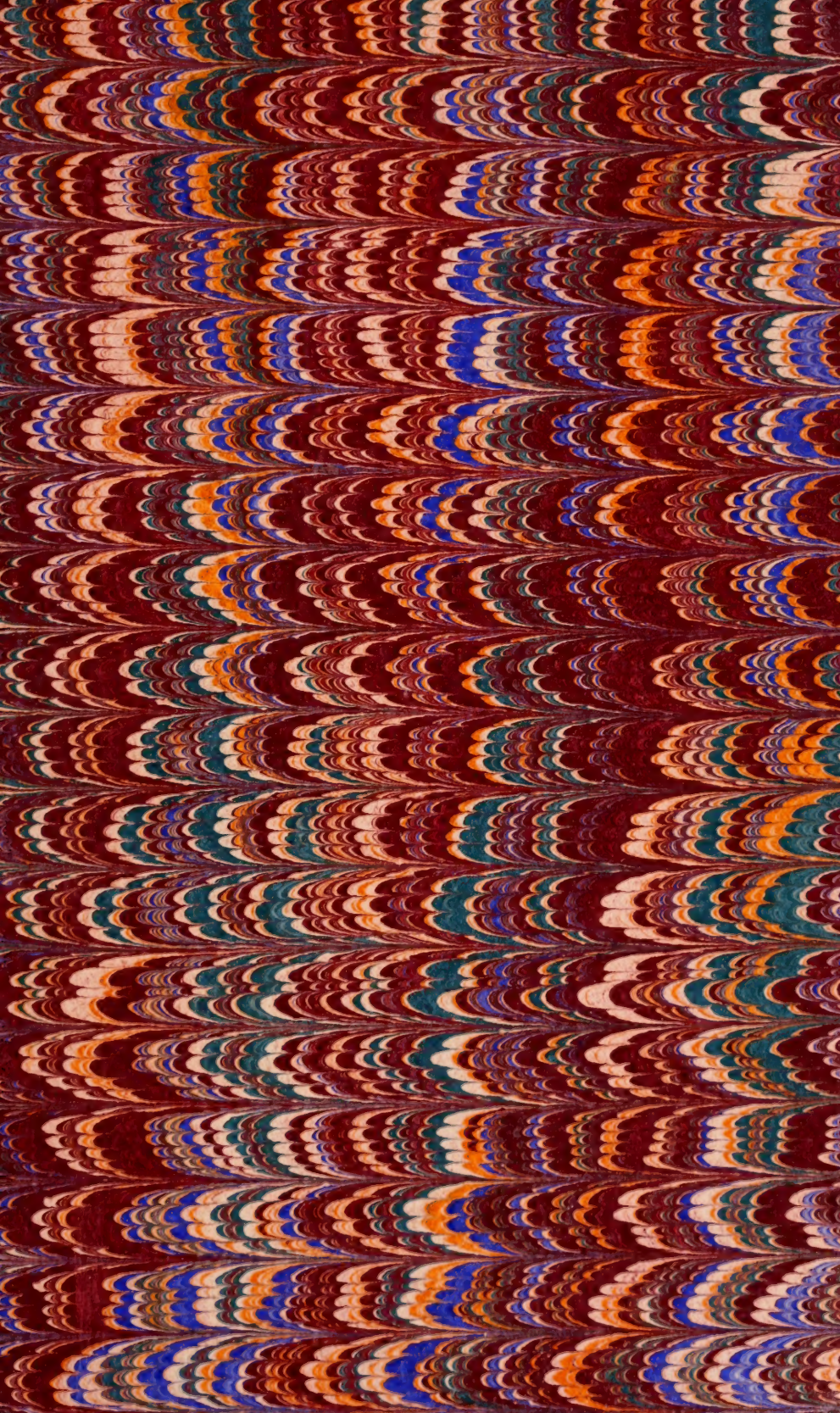


THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
when we have the stars?*

AS



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

TOME TRENTE-DEUXIÈME

ANNÉE 1893

PREMIER SEMESTRE



NANTES
BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

1893

CHANGEMENTS SURVENUS DEPUIS LE 30 JUIN 1893

MEMBRES DU COMITÉ

MM. LEBEAU, O. ✱, O. I. ; MAITRE, O. I., et ORIEUX, ✱, O. A.,
ont été nommés pour trois ans, le 3 décembre 1893.

MEMBRES TITULAIRES

MM. CLÉMENT JOSSO, architecte, rue Saint-Clément, 6, JULES
RÉVÉREND, courtier-interprète, quai de la Fosse, 54, et ALEXANDRE
ROUSSEAU, ✱, ancien secrétaire général des Musées du Louvre,
place Dumoutiers, 1, ont été admis comme membres titulaires, le 7
novembre, le 3 décembre 1893, et le 9 janvier 1894.

M. ALFRED HASTINGS et le commandant baron RENÉ AMEIL
ont envoyé leur démission au mois de décembre 1893 et M. HENRI
DE CAZENOVE au mois de janvier 1894.

MEMBRE CORRESPONDANT

M. ALEXANDRE DE COUFFON DE KERDELLECH est décédé, à
Brest, le 30 septembre 1893.

LISTE DES MEMBRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES
ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

(30 Juin 1893)



BUREAU

MM. STÉPHANE DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, O. A.	Président.
PITRE DE LISLE DU DRÉNEUC, O. A.	{ Vice-présidents.
PAUL NAU	
Le baron CHRISTIAN DE WISMES	{ Secrétairesgénéraux
EMILE DE KERVENOAËL.	
ALCIDE DORTEL	{ Secretaires du Comité.
GUSTAVE HEURTAUX-VARSVAUX	
CHARLES RIARDANT	Trésorier.
RAYMOND POUVREAU	Trésorier-adjoint
Le baron GAËTAN DE WISMES	{ Bibliothécaires-
HENRY LA PEYRADE	
	archivistes.



COMITÉ CENTRAL

MEMBRES A VIE

Fondateurs

ADMIS LE 9 AOÛT 1845.

MM. DUGAST-MATIFEUX ✕;

DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, O. A. ☉.

Anciens Présidents

MM. le vicomte SIOCHAN DE KERSABIEC (1862-1868);

l'abbé CAHOUR, O. A. ☉ (1869-1871);

MARIONNEAU, O. A. ☉ (1875-1877);

le marquis DE BRÉMOND D'ARS MIGRÉ ✕ (1884-1886);

LE MEIGNEN, O. A. ☉ (1887-1889);

le marquis DE DION ✕ (1890-1892).

MEMBRES ÉLUS

MM. DE BERTHOU,

MAITRE, O. I. ☉,

ORIETX ✕, O. A. ☉,

l'abbé ALLARD,

le docteur BUREAU, O. A. ☉,

le baron DES JAMONIERES,

le baron BERTRAND-GESLIN ✕, O. A. ☉,

BLANCHARD,

le marquis DE L'ESTOURBEILLON,

} sortants en 1893.

} sortants en 1894.

} sortants en 1895.

* Les autres présidents de la Société ont été : MM. NAO (1845-1862), décédé le 4 juillet 1895. — l'intendant GALLIES (1872-1874), décédé le 11 août 1891; — le baron de WISMES (1875-1885), décédé le 5 janvier 1887; — le vicomte J. de la LAROCHE (1881-1883), démissionnaire.

MEMBRES TITULAIRES

Date de la réception.

1878	4 juin.	ALIZON (Emile), notaire, rapporteur de la Chambre, suppléant de juge de paix, rue Franklin, 20.
1886	12 janvier.	ALLARD (l'abbé Louis), rue Haute-Roche, 4 bis.
1892	3 mai.	AMEIL (le baron René) ✱, chef d'escadrons au 3 ^e dragons, rue Malherbe, 9, et château de Lourmes, Malestroit (Morbihan).
1852	5 octobre.	ANIZON (le docteur Paul), rue des Halles, 22.
1893	6 juin.	AUGEARD (Eugène), notaire, Saint-Mars-la-Jaille.
1886	11 mai.	AVIAU DE TERNAY (le comte Ludovic), rue Tournefort, 2, et château de Ternay, les Trois-Moutiers (Vienne).
1892	3 mai.	AVROUIN-FOULON (Louis), château de la Couronnerie, Carquefou.
1879	4 novembre.	BACQUA (Auguste), maire de Saint-Fiacre, place Louis XVI, 1, et château du Coin, la Haie-Fouassière.
1885	3 mars.	BAGNEUX (le vicomte Zénobe FROTIER de), rue d'Argentré, 4, et château de la Pellissonnière, Beaupère (Vendée).
1886	2 novembre.	BALBY DE VERNON (le marquis Georges de), château de la Briais, Saint-Julien-de-Vouvantes.
1881	8 février.	BASTARD (Charles), numismate, membre de la Société française d'archéologie, le Bois de la Noë, Saint-Etienne-de-Mont-Luc.
1874	1 ^{er} décembre.	BAUGÉ (Simon), directeur particulier de l'Urbaine, rue Lafayette, 1.
1891	8 décembre.	BEAUCAIRE (le vicomte Robert HORRIC de), rue d'Aguesseau, 2, et château de la Cholière, Orvault.
1889	12 novembre.	BÉNARD (Léon), docteur ès-lettres, professeur au Lycée, rue de Paris, 28, Angers (Maine-et-Loire).
1884	3 juin.	BERTHOU (Paul de), archiviste paléographe, membre de la Société de l'Ecole des chartes, boulevard Delorme, 5, et rue de Fleurus, 3, Paris.
—	5 février	BERTRAND-GESLIN (le baron Henri) ✱, O. A. 82, ancien sous-préfet, président du Conseil d'arrondissement de Cholet, ancien maire de Vue, rue du Bocage, 4.
1893	7 mars.	BIGNE-VILLENEUVE (Armel de la) ✱, ancien sous-commissaire de la Marine, rue Félix, 10.
1875	2 mars.	BLANCHARD (René), bibliothécaire-archiviste de la Société des Bibliophiles bretons, quai Turenne, 11 bis.

- 1854 7 février. BLANCHET (le docteur Ferdinand), ancien président de la Société nantaise d'horticulture, membre de la Société académique, rue du Calvaire, 3.
- 1892 8 mars BOIS (Henri du), avenue de Launay, 2, et Sainte-Marie, Pornic.
- 1846 6 mars. BOIS DE MAQUILLÉ (le comte Constant du), conseiller d'arrondissement, maire de Nozay, vice-président du Comice agricole central de la Loire-Inférieure, rue Basse-du-Château, 10.
- 1886 2 novembre. BOIS DE LA PATELLIÈRE (Henri du), maire de Saint-Etienne-de-Mont-Luc, Saint-Etienne-de-Mont-Luc.
- 1890 15 juillet. BOISGUÉHENNEUC (Henri du), château de Ker-Anna, Saint-Père-en-Retz.
- 1887 6 avril. BORD (Gustave), ancien directeur de la *Revue de la Révolution*, Saint-Nazaire.
- 1854 2 juin. BORDERIE (Arthur LEMOYNE de la), élève diplômé de l'Ecole des chartes, ancien député, membre de l'Institut, président de la Société des Bibliophiles bretons, ancien directeur de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, place du Marchix, 14, Vitré (Ille-et-Vilaine).
- 1875 16 novembre. BOSSIS (Auguste), rue Chaptal, 1 (avenue de Launay).
- 1890 15 juillet. BOUBÉE (Joseph), château de la Meule, Arthon.
- 1893 7 mars. BOUCHAUD (Adolphe), place de la Petite-Hollande, 3.
- 1879 7 janvier. BOUGOUIN (François), architecte, délégué de la Société des architectes, médaillé de la Société centrale des architectes français, ancien conseiller municipal, rue de Bel-Air, 24.
- 1892 8 novembre. BOUILLE (Henri de), château de Casson, Nort.
- 1886 2 novembre. BOUYER (l'abbé Jules), ancien missionnaire, ancien aumônier des Dames Blanches, supérieur du Petit-Séminaire de Guérande, Guérande.
- 12 janvier. BREIL DE PONTBRIAND (le comte Fernand du), conseiller général et député de la Loire-Inférieure, membre du Conseil départemental de l'instruction publique, maire d'Erbray, rue Scribe, 4, château de la Haye-Besnou, Erbray, et boulevard Saint-Germain, 238, Paris.
- 1874 5 mai. BRÉMOND D'AKS MIGRÉ (le marquis Anatole de) ✱, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, de Malte et de Saint-Sylvestre, ancien sous-préfet, conseiller général du Finistère, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France, membre de la Commission administrative du Musée départemental

d'archéologie et d'ethnographie, délégué de la Société des Bibliophiles bretons, rue Harrouys, 5, château de la Porte-Neuve, Riec (Finistère), et rue Jean-Bart, 9, Paris.

- 1892 8 mars. BRÉVEDENT (Irénee de), rue Saint-Pierre, 1.
- 1886 14 décembre. BROCHAND (Victor), peintre décorateur, rue Contrescarpe, 22.
- 1878 23 juillet. BROSSE (Gustave GUILLET de la), place Saint-Pierre, 3, et château de l'Hôpital, la Chapelle-sur-Erdre.
- 1890 18 mars. BRUC ou LIVERYNIÈRE (de comte Léopold de), rue Chauvin, 2, et château de la Chapelle-Faucher, Saint-Pierre-de-Gôle (Dordogne).
- — BRUC (le vicomte Maurice de), camérier d'honneur de S. S. le pape Léon XIII, château de Bruc, Candé (Maine-et-Loire).
- 1891 3 février. BUREAU (le docteur Louis, O. A. 82), directeur-conservateur du Muséum d'histoire naturelle, professeur à l'École de médecine, correspondant du Muséum de Paris, membre du Comité central de la Société académique, rue Gresset, 12.
- 1892 8 novembre. CADINIÈRE (Charles de la), place de la Petite-Hollande, 3, et château des Chalonges, Héric.
- 1859 5 avril. CAHOIR (l'abbé Abel), O. A. 41, chanoine honoraire, ancien aumônier du Lycée, aumônier de la Grande-Providence, rue des Orphelins, 12.
- 1887 6 avril. CAILLÉ (Dominique), avocat, secrétaire de la Société des Bibliophiles bretons, vice-président du *Grillon*, membre de la Société académique, place Delorme, 2.
- — CAILLÉ (Gustave), négociant, place Delorme, 2.
- 1856 11 mai. CAZENOVE DE PRADINE (Henri de), rue du Lycée, 19, et château de la Garenne, Agen (Lot-et-Garonne).
- 1885 13 janvier. CHAILLOU (Félix, O. A. 4), avocat, quai de la Fosse, 79, et château des Cléons, Haute-Goulaine.
- 1884 4 mars. CHASTELLIER (Léon), rue Félilien, 26.
- 1890 2 décembre. CHEGUILLAUME (Joseph), licencié en droit, rue de Briord, 11, et rue Maloué, 34, Paris.
- 1868 15 décembre. CLERCAYE (Constant CLÉMENT de la), architecte, ancien président de la Société des architectes, secrétaire de la Commission départementale des bâtiments civils, ancien adjoint au maire, rue Crébillon, 21.
- 1890 10 juin. CLOSTRE (René Le Proc de la), conseiller d'arrondissement, maire de Montrieux, Neum-sur-Breuveron (Loir-et-Cher).

- 1884 15 janvier. COLLART DE SAINTE-MARTHE (de) aron Jules Helot de), rue Saint-Donatien, 25.
- 2 juillet. COQUILLARD (Pierre, architecte, place Bretagne, 18.
- 1^{er} avril. CORMERAIS (Ludovic) ✱, ancien auditeur au Conseil d'Etat, conseiller général de la Loire-Inférieure, secrétaire de la Commission départementale, maire de Saint-Philbert-de-Grandlieu, vice-président de la Société de la Croix-Rouge, du Comice agricole central, du Syndicat des agriculteurs, et de la Société nantaise d'horticulture, délégué de la Société des Bibliophiles bretons, membre de la Société académique, boulevard Delorme, 24, et château du Rocher, Saint-Philbert-de-Grand-Lieu.
- 1873 2 décembre. CORNUILLIER (le comte Henri de), ancien conseiller général de la Loire-Inférieure, ancien conseiller municipal, membre de la Commission municipale de surveillance du Musée des Beaux-Arts, rue du Lycée, 13.
- 1870 22 avril. COUFFON DE KERDELLECH (Adrien de), château de la Cossonnière, le Pellerin.
- 1885 3 novembre. DIEU (Léon), O ✱, chevalier de la Croix d'Italie, commandant en retraite, rue Proust, 2, Angers (M.-et-L.)
- 1886 12 janvier. DION (le marquis Albert de) ✱, château de Maubreuil, Carquefou, et quai d'Orsay, 27, Paris.
- 1887 12 novembre. DORTÉL (Alcide), avocat, rue de l'Héronnière, 12.
- 1845 9 août. DUGAST-MATIFÉUX (Charles) ✱, ancien conseiller municipal, président du Comité de la Bibliothèque, rue de Crisson, 4, et Montaigu (Vendée).
- 1892 8 mars. DUPUY Jules ✱, O. I. U., chevalier du Mérite agricole, préfet de la Lozère, Mende (Lozère).
- 3 mai. DURVILLE l'abbé Georges, vicaire à Sainte-Croix, place Sainte-Croix.
- 1883 6 mars. ESPITALIÉ LA PEYRADE (Henry) conseiller municipal, château de la Trémisnière, près Nantes.
- 1880 3 février. ESTOURBEILLON DE LA GARNACHE (le marquis Régis de l'), correspondant de la Société nationale des antiquaires de France, inspecteur de la Société française d'archéologie, rédacteur en chef de la *Revue historique de l'Ouest*, secrétaire-adjoint de la Société des Bibliophiles bretons, membre de l'Association bretonne et de la Société des hospitaliers-sauveteurs bretons, rue du Drézen, 26, Vannes (Morbihan), et rue de la Frise, 14, Saumur (Maine-et-Loire).
- 1878 19 février. EVEILLIN (Louis), enasublier, Brest (Finistère).
- 1883 3 avril. FABRÉ (Xavier), notaire, Guérande.

- 1888 6 mars. FLORNOY (Eugène), chevalier de Saint-Grégoire le Grand, docteur en droit, conseiller municipal, ancien président de la Conférence La Moricière, rue Royale, 14.
- 1890 15 juillet. FONTENAU (Félix), rue Mondésir, 12.
- 1891 5 avril. GAHIER (Stanislas) ancien notaire, agent d'affaires, ancien conseiller municipal, rue d'Orléans, 5.
- 1886 6 avril. GANRY (Père Le Labrec de la), architecte, ancien secrétaire de la Société des architectes, assureur maritime, place Delorme, 1.
- 1879 7 janvier. GARNIER (Arthur), avoué, les Sables-d'Olonne (Vendée).
- 1892 7 juin. GAUTIER (Gaston), directeur de la Compagnie du gaz, quai des Tanneurs, 16.
- 1891 20 décembre. GÉNUIT (le docteur Marcel), rue de Châteaudun, 4.
- 1885 2 juin. GOURCUFF (Olivier de), O. A., rédacteur en chef de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, critique au *Pays*, ancien secrétaire et délégué de la Société des Bibliophiles bretons, rue de Monceau, 82, Paris, et Château-Thébaud.
- 1893 6 juin. GRIS (Charles), quai de Versailles, 43.
- 1890 2 avril. GUILLOU (le docteur Georges), quai Turenne, 9.
- 1888 6 mars. HASTINGS (Alfred), agent d'affaires, rue Senteuil, 1.
- 1880 3 février. HEURTAUX (Alfred), capitaine d'artillerie, attaché à la Manufacture d'armes, Châtellerault (Vienne).
- 1891 3 juin. HEURTAUX-VARSIVAUD (Gustave), rue Newton, 2.
- 1873 14 janvier. HUETTE (René), directeur de *l'Œuvre artistique et littéraire*, rue des Feuillantines, 5, Paris.
- 1868 7 janvier. ISEGHEM (Henri Van) $\frac{25}{2}$, O. A., avocat, ancien notonnier, membre du Conseil de l'ordre, professeur de code civil à l'École libre de droit, suppléant de juge de paix, conseiller général de la Loire-Inférieure, maire de Bouguenais, vice-président de la Société de patronage des libérés du département, rue du Calvaire, 7.
- 1875 16 mars. JAMONNIERES (le baron Arthur Joachim des), vice-président de la Société des Bibliophiles bretons, rue Bonne-Louise, 4, et manoir de la Vignette, Clermont-sur-Loire.
- 1899 4 février. JOSSO (le docteur Paul), rue de Strasbourg 28.
- 1884 11 mai. KERVENOAL (Emile de), docteur en droit, membre de la Société française d'archéologie, rue Tournafort, 3, et château de Bussy-Sourdis, la Verrie (Vendée).
- 1877 2 mars. LAENKEZ (le docteur Théophile) $\frac{25}{2}$, O. A., directeur de l'École de médecine et de pharmacie, correspondant de l'Académie de médecine, président de

- la Commission municipale de surveillance du Muséum d'histoire naturelle, ancien président de la Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France, ancien président de la Société académique, vice-président de la Société de patronage des libérés du département, membre du Comité de la Bibliothèque, boulevard Delorme, 13.
- 1873 14 janvier. LAFONT (Georges), architecte, inspecteur diocésain, membre de la Société des architectes et de la Commission départementale des bâtiments civils, rue Rossière, 17.
- 1878 19 février. LALLIE (Alfred), ancien député, maire de Saint-Colombin, membre du Conseil de la Société des Bibliophiles bretons, rue Bertrand-Geslin, 5.
- 1879 4 novembre. LAUNAY (Léonce GONTARD de), château de la Vergne, Beaufou (Vendée).
- 1890 22 avril. LAUZON (Etienne de), rue Maurice-Duval, 5, et château de la Forêt, la Mothe-Achard (Vendée).
- 1888 11 décembre. LE BEAU (Arthur) O. , O. I. , commissaire de la Marine, chef du service de la Marine de Nantes, membre du Comité central de la Société académique, hôtel de la Marine, rue Voltaire, 6, et Port-Launay, près Couëron.
- 1887 3 mai. LE COUR-GRANDMAISON (Charles), conseiller général, ancien député de la Loire-Inférieure et secrétaire de la Chambre des députés, ancien membre de la Chambre de commerce, président de l'Association amicale des anciens élèves de l'Externat des Enfants-Nantais, président de la Société de la Croix-Rouge, président d'honneur de la Société orphéonique *la Sainte-Cécile*, membre du Conseil de la Société industrielle, rue de Bréa, 2, et rue Casimir-Périer, 27, Paris.
- 3 mai. LE COUR-GRANDMAISON (Henri) , conseiller général de la Loire-Inférieure, membre de la Commission départementale, commissaire de la Société des courses, maire de Camphon, rue de Bréa, 2.
- 1873 2 décembre. LE MEIGNEN (Henri) O. A. , avocat, professeur de droit romain à l'École libre de droit, vice-président de la Société des Bibliophiles bretons, maire de Bouzillé Maine-et-Loire, rue Bonne-Louise, 7, et château de la Classerie, Rezé.
- 1888 3 avril. LEMOINE (Félix), chasublier, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, rue Royale, 8.

- 1890 2 décembre. LE MONNIER (Paul), ingénieur, rue de Saint-Ettersbourg, 45, Paris, et château de Chanteloup-Saint-Père-en-Retz.
- 1885 13 janvier. LEMUT (André), ingénieur civil, rue Mondésir, 12 bis.
- 1877 6 février. LEROUX (Alcide), avocat, ancien président et membre du Comité central de la Société académique, membre de l'Association bretonne et de la Société française d'archéologie, rue Mercœur, 2.
- 1^{er} mai. LINYER (Louis), avocat, ancien bâtonnier, professeur de droit français et d'économie politique à l'École libre de droit, ancien adjoint au maire, président de la Société de géographie commerciale, ancien président et membre de la Société académique, rue Paré, 1.
- 1872 28 octobre. LISLE DU DRÉNEUC (Pierre de), O. A., conservateur du Musée départemental d'archéologie et d'ethnographie, membre du Comité de la Bibliothèque, correspondant du Ministère pour les travaux historiques, auxiliaire de la Commission de géographie historique de l'ancienne France, correspondant de la Commission des monuments historiques et des mégalithes de France, correspondant du Comité des Beaux-Arts des départements et de la Société nationale des antiquaires de France, rue du Lycée, 14.
- 1891 7 avril. LISLE DU DRÉNEUC (Georges de), avenue Le Lasseur.
- 1890 18 mars. LIVONNIÈRE (Maurice de), rue Sully, 7.
- 1887 3 mai. LONDE (Joseph SENOR de la), docteur en droit, maire de Thouaré, rue Haute-du-Château, 6, et château de la Picanderie, Thouaré.
- 1870 8 mars. MAITRE (LÉON), O. I., ancien élève et membre de la Société de l'École des chartes, ancien président de la Société académique, archiviste du Département, correspondant du Ministère de l'instruction publique, impasse Vignole, 1 (rue Sully).
- 1886 25 janvier. MATZ (Alcide RAPIN du), ingénieur des Ponts et chaussées, Fontenay-le-Comte (Vendée).
- 1891 8 décembre. MAUPASSANT (le comte Charles de), château de Clermont, Oudon, et rue de Monceau, 69, Paris.
- 1885 7 juillet. MÉNARD (Antoine), chevalier de Saint-Grégoire, le Grand, avocat, docteur en droit, membre du Conseil de la Société des Bibliophiles bretons, rue Graesset, 1.
- 1876 7 mars. MÉNARD (René), architecte, élève de 1^{re} classe et médaillé de l'École des Beaux-Arts, président de la Société des architectes, lauréat et membre de la Société des architectes français, conseiller honoraire

- de la Société des architectes du Nord de la France, rue Voltaire, 5.
- 1870 12 avril. MERLIERS DE LONGUEVILLE (Sévère des), O. ✱, ancien capitaine de frégate, maire de Saint-Aignan, place Saint-Pierre, 2.
- 1888 1^{er} mai. MONTFORT (Guy de), château du Loho, près Males-
troit (Morbihan).
- 1846 3 septembre. MONTI DE REZÉ (le comte Alexandre de), chevalier
de Saint-Grégoire le Grand, de Pie IX et d'Isabelle la
Catholique, rue de la Commune, 25.
- 1884 5 février. MONTI DE REZÉ (Bernard de), ancien officier de cava-
lerie, quai Ceineray, 3, rue de Nantes, 17, Laval, et
château de l'Enfrière (Mayenne).
- — MONTI DE REZÉ (Claude de), chevalier de Saint-Gré-
goire le Grand, membre du Conseil de la Société des
Bibliophiles bretons, quai Ceineray, 3, et château du
Fief-Milon, Pouzauges (Vendée).
- 1886 12 janvier. MONTI DE REZÉ (le vicomte Robert de), château des
Danges, Chabonais (Charente).
- 6 avril. MONTI DE REZÉ (le comte Henri de), rue de
Strasbourg, 31, et château de Rezé, près Nantes.
- 1866 5 juin. NAU (Paul), architecte, membre de la Commission
administrative du Musée départemental d'archéologie
et d'ethnographie, rue Lafayette, 16.
- 1845 9 août. NICOLLIÈRE-TELEIRO (Stéphane PRAUD de la),
O. A. ✱, archiviste de la Ville, correspondant de la
Société nationale des antiquaires de France,
rue d'Aguesseau, 12.
- 1886 1^{er} juin. OHEIX (Robert), avocat, membre de l'Association
bretonne, délégué de la Société des Bibliophiles
bretons, Savenay, et la Ville-au-Veneur, en Trévé
(Côtes-du-Nord).
- 1864 6 décembre. ORIEUX (Eugène) ✱, agent-voyer en chef honoraire,
président de la Société nantaise d'horticulture,
ancien président et ancien membre du Comité cen-
tral de la Société académique, président de la
Société amicale des anciens élèves de l'Ecole profes-
sionnelle, membre de la Commission administrative
du Musée départemental d'archéologie et d'ethnogra-
phie, membre de la Commission municipale de sur-
veillance du Muséum d'histoire naturelle, passage
du Nord, 9.
- 1883 3 avril. PARIS-RÉBY (Emile), peintre verrier, impasse Saint-
Clément

- 1855 2 octobre. PERTHUIS-LAURANT (Alexandre), numismate, trésorier de la Commission administrative du Musée départemental d'archéologie et d'ethnographie, trésorier de la Société des Bibliophiles bretons, membre du Comité de la Bibliothèque, avenue des Folies-Chaillou, 17.
- 1874 4 août. PICHELIN (Paul), banquier, rue Bonne-Louise, 11.
- 1888 10 janvier. PIED (Edouard), O. I. $\mathfrak{A}$, économe du Lycée, rue du Lycée, 1.
- 1^{er} mai. POMMIER (Félix), conservateur du Musée municipal des Beaux-Arts, rue Saint-Yves, 35.
- 1882 8 mars. PORSON (le docteur Louis), président du Syndicat des médecins de France, place Saint-Pierre, 2.
- 1872 23 octobre. POT (Alphonse), secrétaire du Conseil des prud'hommes, avenue de Lusignan, 6.
- 1884 4 mars. POUVREAU (Raymond), ancien conseiller d'arrondissement de Nantes, directeur de la *Mutuelle du Mons*, passage Saint-Yves, 1.
- 1886 2 novembre. RADIGOIS (l'abbé Auguste), ancien supérieur du collège de Châteaubriant, ancien curé de St-Sébastien, aumônier du Pensionnat des Frères, rue de Bel-Air, 11.
- 1884 5 février. RÉSAL (Jean) $\otimes$, ingénieur ordinaire de 1^{re} classe des Ponts et chaussées, rue Bonaparte, 32, Paris.
- 1888 11 décembre. RETAIL (Emile BOUTILLIER du), château de Bayers, Legé.
- 1881 8 février. RIARDANT (Charles), ancien directeur du Comptoir d'escompte de Paris (agence de Nantes), place Royale, 6.
- 1890 2 décembre. ROBUCHON (Jules-César), libraire photographe, éditeur, membre de la Société des antiquaires de l'Ouest, Fontenay-le-Comte (Vendée).
- 1886 9 février. SAY (Achille), château du Tertre, la Chapelle-sur-Erdre.
- — SAY (Edouard), rue Rosière, 15.
- 22 juin. SOREAU (l'abbé Henri), professeur de dessin au Pensionnat Saint-Stanislas, rue Saint-Stanislas.
- 1862 7 janvier. SOULLARD (Paul), négociant, hôtel Montbert, rue Basse-du-Château, 10.
- 1890 18 mars. SUYROT (Gabriel de), rue Félix, 15, et château de la Gastière, Mortagne-sur-Sèvre (Vendée).
- 6 mai. TAILLEPIED DE BONDY (de comte Jules de), O. $\otimes$, chevalier de Malte, commandeur des SS. Maurice et Lazare, du nombre extraordinaire de Charles III, officier d'Albert le Valeureux, chevalier du Danemark, chevalier grand-croix d'Isabelle la Catholique, commandeur du *Pio nome*, etc., ancien envoyé

- extraordinaire et ministre plénipotentiaire de première classe, château de Chassay, Doulon.
- 1887 6 avril. TOCHÉ (Charles), artiste peintre, rue Pétrarque, 6, Paris.
- 1886 9 février. TOUCHE (Henri LE LIÈVRE de la), château de Rochefort, la Haie-Fouassière.
- 1883 3 avril. TOUCHE (Xavier LE LIÈVRE de la), numismate, place Louis XVI, 5, et château de Jaille, Sucé.
- 1867 5 novembre. TULLAYE (le comte Alfred de la), place Dumoustiers, 5, château du Plessis-Tizon, près Nantes, et Étampes (Seine-et-Oise).
- 1885 12 mai. VEILLECHÈZE (Alfred de), rue Colbert, 11.
- 1875 2 mars. VIAU (Louis), artiste peintre, membre de la Commission municipale de surveillance du Musée des Beaux-Arts, quai Brancas, 5.
- 1881 3 mars. VIEUVILLE (Charles PATARD de la), chevalier de l'ordre de Pie IX, rue d'Aguesseau, 2, et château de Tourdelin, Fécherel (Ille-et-Vilaine).
- 1883 1^{er} mai. VOLLATIER (Philibert), chef de bureau à la Préfecture, quai de la Fosse, 39.
- 1887 1^{er} mars. WISMES (Christian de BLOCQUEL de CROIX, baron de), ancien vice-président de la Conférence La Moricière, membre de la Société artistique et littéraire de l'Ouest, rue Sully, 1 (place Louis XVI).
- — WISMES (Gaëtan de BLOCQUEL de CROIX, baron de), ancien vice-président de la Conférence La Moricière, rue Royale, 9.

MEMBRES CORRESPONDANTS

1882	17 janvier.	AUMONT (Joseph), rue du Cygne, 21, Tours (Indre-et-Loire).
1887	5 avril.	BARMON (Henri NICOLAZO de), camérier d'honneur de S. S. le pape Léon XIII. château de la Touche, Saint-Joseph, Fégéac.
1864	7 juin.	BARTHÉLEMY (le comte Anatole de), O. I. G., membre de l'Institut, rue d'Anjou, 9, Paris.
1885	13 janvier.	BÉJARRY (le comte Amédée de), sénateur de la Vendée, ancien lieutenant-colonel du 83 ^e régiment territorial, rue Tournefort, 7, Nantes, et château de la Roche-Loucherie, Saint-Hermine (Vendée).
1875	6 décembre.	BLAIS (Emile), O. A. S., archiviste de la Ville, conservateur du Musée archéologique, correspondant du Ministère des Beaux-Arts, rue du Rempart-de-l'Est, 34, Angoulême (Charente).
1872	2 juillet.	BLANCHARD (Gustave), ancien percepteur, rue Morand, 14, Nantes.
1891	8 décembre.	BODARD (Ludovic de), château de la Jacopière, Craon (Mayenne).
1887	1 ^{er} mars.	BOCERET (Emmanuel PRIEUR de), Guérande.
1883	11 décembre.	CHATELLIER (Paul MAUFRAS du), O. I. G., correspondant de la Société nationale des antiquaires de France, château de Kernuz, Pont-l'Abbé (Finistère).
1860	6 novembre.	CHESNEAU (Alfred), négociant, rue Boreau, 21, Angers (Maine-et-Loire).
1865	20 juin.	CORSON (l'abbé Amédée GUILLOTIN de), chanoine honoraire de Rennes, président de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, rue Saint-Melaine, 34, Rennes, et château de la Noë, Bain-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine).
1884	11 avril.	COUFFON DE KERDELLECH (Alexandre de), écrivain et peintre, château de la Cossonnière, le Pellerin.
1886	9 février.	DRESNAY (le vicomte Maurice du), licencié ès-lettres, attaché à la Légation de France au Caire, le Caire (Égypte), et château du Dréneuc, Fégéac.
1885	13 janvier.	EUDEL (Paul), O. A. M., critique d'art, membre du Comité de la Société des gens de lettres, rue de Laval, 9, Paris.
1888	7 février.	GENDRE (l'abbé Armand), vicaire de Machecoul.

- 1885 7 juillet. GUERÉ (le comte Alphonse L'ANTIN de la), chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et de Malte, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France, rue du Paradis, 22, Bourges (Cher).
- 1881 7 juin. JOSNIN (l'abbé Jean-Baptiste), curé de Fresnay.
- 1879 4 mars. KERGUENNEC (François LE CHAUFFÉ de), maire de Saint-Molf, Saint-Guérande.
- 1847 2^e avril. KERSABIEC (le vicomte Edouard SIOC'HAN de), chevalier de Saint-Grégoire le Grand, ancien conseiller de préfecture, membre de la Commission administrative du Musée départemental d'archéologie et d'ethnographie, château de la Jouardais, la Gacilly (Morbihan).
- 1887 3 mai. LEFÈVRE (Henri), notaire, rue Basse-du Château, 2 bis, Nantes.
- 1886 11 mai. LE GOUVELLO (le vicomte Hippolyte), maire de Sèvérac, Saint-Gildas-des-Bois.
- 1856 3 juin. MARIONNEAU (Charles) O. A. , correspondant de l'Institut, vice-président de l'Académie de Bordeaux, écrivain et peintre, rue de la Trésorerie, 34, Bordeaux (Gironde).
- 1881 7 juin. MÉRESSE (Gabriel), banquier, président de la Chambre de commerce, Saint-Nazaire.
- 1879 4 mai. MEYNIER (l'abbé Paul), curé de Basse-Goulaine.
- 1881 13 janvier. PERRON (Louis), expert et greffier de paix, la Croix-de-Pierre, Varades.
- 1873 1^{er} juillet. POCARD-KERVILER (René) ✕, O. A. , ingénieur en chef des Ponts et chaussées, correspondant du Ministère de l'instruction publique et de la Société nationale des antiquaires de France, lauréat de l'Académie française, vice-président d'honneur de la Société des Bibliophiles bretons, quai du Commerce, Saint-Nazaire.
- 1884 15 janvier. RÉMAUD (l'abbé Joseph), ancien curé de Safré, maison du Bon-Pasteur, chemin du Coudray, Nantes.
- 1877 4 décembre. SÉCHILLON (le marquis Ernest de) ✕, chef d'escadrons d'artillerie en retraite, château de Kerfur, Guérande.
- 1885 7 juillet. TOUCHE (Henri ROUMAIN de la), ancien procureur impérial, président du Conseil d'arrondissement d'An-cenis, château de Champtoceaux (Maine-et-Loire).
- 1854 décembre. TRÉMOILLE (le duc Louis de la), vice-président d'honneur de la Société des Bibliophiles bretons, avenue Gabriel, 4, Paris.

MEMBRES HONORAIRES

1899	5 février.	CULLERRE l'abbé Auguste, chanoine de Para (Brésil), rue de Coutances, 14, Nantes, et Para (Brésil).
1892	5 avril.	DORGERE (le R. P. Alexandre) $\frac{S}{P}$, missionnaire apos- tolique, rue de Vertais, 16, Nantes, et Whyddah (Dahomey).
1877	6 mars.	ROUSSE (Joseph), ancien conseiller général de la Loire-Inférieure, bibliothécaire-adjoint de la Biblio- thèque, rue Royale, 14, Nantes.
1873	1 ^{er} juillet.	SEIDLER (Charles), 46, Hammersmith, Eyot Gardens, Londres Angleterre.

Messieurs les Secrétaires généraux prient leurs collègues de vouloir bien leur faire connaître les rectifications à apporter à la liste des sociétaires, et déclinent toute responsabilité pour les erreurs ou les lacunes qu'entraînerait un défaut de communication.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

<i>Aisne</i>	Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin (SAINT-QUENTIN).
<i>Allier</i>	Société d'émulation du département de l'Allier (Sciences, arts et belles-lettres) (MOULINS).
<i>Alpes-Maritimes</i> . . .	Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes (NICE et PARIS).
<i>Aube</i>	Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube (TROYES).
<i>Aude</i>	Commission archéologique et littéraire de l'arrondissement de Narbonne (NARBONNE).
<i>Aveyron</i>	Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron (RODEZ).
<i>Basses-Pyrénées</i> . . .	Société des sciences, lettres et arts de Pau (PAU).
<i>Belfort</i>	Société belfortaine d'émulation (BELFORT).
<i>Bouches-du-Rhône</i> . .	Société de statistique de Marseille (MARSEILLE).
<i>Charente</i>	Société archéologique et historique de la Charente (ANGOULÊME).
<i>Charente-Inférieure</i> .	Société des archives historiques (<i>Revue de Saintonge et d'Aunis</i>) (SAINTES).
<i>Cher</i>	Société des antiquaires du Centre (BOURGES).
<i>Corrèze</i>	Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (BRIVES).
<i>Côtes-du-Nord</i>	Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord (SAINT-BRIEUC).
—	Société d'émulation des Côtes-du-Nord (SAINT-BRIEUC).
<i>Creuse</i>	Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse (GUÉRET).

<i>Deux-Sèvres</i>	Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres (NIORT).
<i>Dordogne</i>	Société historique et archéologique du Périgord (PÉRIGORD).
<i>Drôme</i>	Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (ROMANS).
<i>Finistère</i>	Société archéologique du Finistère (QUIMPER).
—	Société académique de Brest (BREST).
<i>Gard</i>	Académie de Nîmes (NÎMES).
<i>Gironde</i>	Société archéologique de Bordeaux (BORDEAUX).
<i>Hautes-Alpes</i>	Société d'études des Hautes-Alpes (GAP).
<i>Haute-Garonne</i>	Société archéologique du Midi de la France (TOULOUSE).
<i>Haute-Marne</i>	Société historique et archéologique de Langres (LANGRES).
<i>Haute-Saône</i>	Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône (VESOUL).
<i>Haute-Vienne</i>	Société archéologique et historique du Limousin (LIMOGES).
—	Société les amis des sciences et arts de Rochechouart (ROCHECHOUART).
<i>Ille-et-Vilaine</i>	Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine (RENNES).
—	Annales de Bretagne publiées par la Faculté des lettres de Rennes (RENNES).
<i>Isère</i>	Académie Delphinale (GRENOBLE).
<i>Jura</i>	Société d'émulation du Jura (LONS-LE-SAULNIER).
<i>Landes</i>	Société de Borda (DAX).
<i>Loir-et-Cher</i>	Société des sciences et lettres du Loir-et-Cher (BLOIS).
—	Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois (VENDÔME).
<i>Loire</i>	Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire (SAINT-ÉTIENNE).
<i>Loire-Inférieure</i>	Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure (NANTES).
—	Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France (NANTES).
<i>Loiret</i>	Société archéologique et historique de l'Orléanais (ORLÉANS).

<i>Lot</i>	Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot (CAHORS).
<i>Lozère</i>	Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère (MENDE).
<i>Maine-et-Loire</i>	Société académique de Maine-et-Loire (ANGERS).
—	Société des sciences, lettres et beaux-arts de Cholet et de l'arrondissement (CHOLET).
<i>Manche</i>	Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche (SAINT-LÔ).
<i>Marne</i>	Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne (CHALONS-SUR-MARNE).
<i>Mayenne</i>	Commission historique et archéologique de la Mayenne (LAVAL).
<i>Meurthe-et-Moselle</i> ..	Société d'archéologie lorraine et Musée historique lorrain (NANCY).
<i>Meuse</i>	Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc (BAR LE-DUC).
<i>Morbihan</i>	Société polymathique du Morbihan (VANNES).
<i>Oise</i>	Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise (BEAUVAIS).
<i>Orne</i>	Société historique et archéologique de l'Orne (ALENÇON).
<i>Pas-de-Calais</i>	Société des antiquaires de la Morinie (SAINT-OMER).
<i>Rhône</i>	Société académique d'architecture de Lyon (LYON).
<i>Saône-et-Loire</i>	Société Eduenne (AUTUN).
<i>Sarthe</i>	Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe (LE MANS).
—	Revue historique et archéologique du Maine (LE MANS et MANERS).
<i>Seine</i>	Journal des savants (PARIS).
—	Société nationale des Antiquaires de France (PARIS).
—	Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments (Congrès archéologiques) (PARIS et CAEN).
—	Revue de la Société des Etudes historiques, faisant suite à <i>l'Investigateur</i> (PARIS).
—	Comité des travaux historiques et scientifiques (M. I. P.) (PARIS).
<i>Seine-Inférieure</i>	Commission des antiquités de la Seine-Inférieure (ROUEN).
—	Société havraise d'études diverses (LE HAVRE).
<i>Seine-et-Oise</i>	Société archéologique de Rambouillet (RAMBOUILLET).
<i>Somme</i>	Société des antiquaires de Picardie (AMENS et PARIS).

<i>Tarn-et-Garonne</i> ...	Société archéologique de Tarn et Garonne (MONTAUBAN).
<i>Var</i>	Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan (DRAGUIGNAN).
<i>Vendée</i>	Société d'émulation de la Vendée (LA ROCHE-SUR-YON).
<i>Vienne</i>	Société des antiquaires de l'Ouest (L'ÉTOILE).
<i>Yonne</i>	Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne (AUXERRE).

ALGÉRIE

<i>Constantine</i>	Société archéologique du département de Constantine (CONSTANTINE).
—	Académie d'Hippone (BONE).

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

<i>Washington</i>	Smithsonian Institution (WASHINGTON).
-------------------------	---------------------------------------

SUÈDE

<i>Stockholm</i>	Académie royale des belles-lettres, d'histoire et des antiquités de Stockholm (STOCKHOLM).
------------------------	--

LISTE DES OUVRAGES REÇUS

PENDANT L'ANNÉE 1893



Mémoires de la Société Académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin. — 4^e série, tome X, année 1890 (1892).

Mémoires de la Société Académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube. — Tome XXIX, 3^e série (LVI de la collection), année 1892. — *Programme des prix mis au concours par la Société Académique de l'Aube.*

Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne. — Année 1893, 1^{er} et 2^e semestres.

Bulletin de la Société Belfortaise d'émulation. — N^o 12, 1893.

Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille. — Tome 43^e (1^{er} de la 9^e série), 1^{re} partie, 1893.

Bulletins et mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente. — Année 1892, 6^e série, tome II (MDCCC XCHII).

Revue de Saintonge et d'Aunis, Bulletin de la Société des archives historiques. — XIII^e volume : 3^e livraison (1^{er} mai 1893), 4^e livraison (1^{er} juillet 1893), 5^e livraison (1^{er} septembre 1893), 6^e livraison (1^{er} novembre 1893). — *Les fêtes de Samuel Chaplain à Saintes, Rochefort et la Rochelle* (1, 2 et 3 juillet 1893). Saintes, 1893 (Publié par la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, et offert par M. le M^{re} de Brémond d'Ars Migré, ancien président de la Société archéologique de Nantes).

Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze. — Tome XIV^e : 4^e livraison (octobre-décembre 1892). — Tome XV^e : 1^{re} livraison (janvier-mars 1893), 2^e livraison (avril-juin 1893), 3^e livraison (juillet-septembre 1893).

Société d'émulation des Côtes-du-Nord. — *Bulletins et Mémoires*, tome XXX (1892). — *Bulletins*, année 1892.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord. — Tome XIX : 6^e livraison (novembre-décembre 1892). Tome XX : 1^{re} livraison (janvier-février 1893), 2^e livraison (mars-avril 1893), 3^e livraison (mai-juin 1893), 4^e livraison (juillet-août 1893), 5^e livraison (septembre-octobre 1893).

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers. Douzième année, 1892 : 1^{re} à 6^e livraisons et livraison supplémentaire. — Treizième année, 1893 : 1^{re} (83^e) à 6^e (89^e) livraisons.

Notice nécrologique sur le D^eChevalier, père de l'abbé Ulysse Chevalier, C^e de l'Institut.

Bulletin de la Société archéologique du Finistère. — Tome XIX, 10^e et 11^e livraisons de 1892. Tome XX, 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e livraisons de 1893.

Bulletin de la Société académique de Brest. — 2^e série, tome XVII, 1891-1892 ; tome XVIII, 1892-1893.

Mémoires de l'Académie de Nîmes. — VII^e série, tome XIV, année 1891 (1892).

Société archéologique de Bordeaux. — Tome XI, 3^e et 4^e fascicules, 1886 ; — Tome XVII, 2^e, 3^e, 4^e trimestres (1892) ; tome XVIII, 1^{er} trimestre (1893).

Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes. — Onzième année, 2^e série : n^o 5 (janvier 1893), n^o 6 (avril 1893) ; — Douzième année, 2^e série : n^o 7 (juillet 1893), n^o 8 (octobre 1893).

Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France. — Série in 8^o, n^o 11 (1893).

Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres. — Tome III : n^o 49 (1^{er} novembre 1892) ; tome IV : n^o 50 (1^{er} juillet 1893).

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône. — 3^e série, n^o 23, 1892.

Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin. — Tome XI, 2^e livraison 1893.

Bulletin de la Société : Les amis des sciences et arts de Rochechouart. — Tome III, n^o 1, 2, 3, 4, 1893.

Annales de Bretagne, publiées par la Faculté des Lettres de Rennes. — Tome VIII : n^o 2 (janvier 1893), n^o 3 (avril 1893), n^o 4 (juillet 1893) ; Tome IX : n^o 1 (novembre 1893).

Bulletin de l'Académie Delphinale. — 4^e série, tome 6^e, 1892 (1893).

Mémoires de la Société d'émulation du Jura. — 5^e série, 3^e volume, 1892 (1893).

Société de Borda — Dix-septième année (1892), octobre-décembre.

— Dix-huitième année (1893) 1^{er}, 2^e, 3^e trimestres.

Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. — Tome XXXI, 1892.

Annales de la Société Académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure. — Vol. 3^e de la 7^e série, 1892, 2^e semestre.

Bulletin de la Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France. — Tome II, N^o 4, 1892. Tome III, N^{os} 1, 2, 3, 1893. — *Revue des sciences naturelles de l'Ouest.* Extrait : « Inventaire avec cartes des monuments mégalithiques du Morbihan, dans le périmètre des acquisitions de l'Etat, dans les cantons de Quiberon, Belz et Locmariaquer, par F. Gaillard, officier d'académie, membre de la Société d'anthropologie de Paris et de la Société polymathique du Morbihan. Paris, 1892. »

Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais.

— Tome XXIII^e, 1892. — *Bulletin de la même Société.* — Tome X, N^o 148 (2^e trimestre de 1892), n^o 150 (4^e trimestre de 1892).

Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot. — Tome XVII^e, 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e fascicules, 1892.

Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère. — Tome XLIII^e, 1892 : novembre-décembre. Tome XLIV^e, 1893 : janvier-mars ; avril-mai ; juin-juillet, août-septembre.

Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres d'Angers. — Nouvelle période, tome I, 1890-91.

Bulletin de la Société des sciences, lettres et beaux-arts de Cholet et de l'arrondissement. — Année 1892.

Notices, mémoires et documents publiés par la Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche. — 11^e volume, MDCCCXIII.

Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne. — 2^e série, tome 7^e, 1893.

Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain. — Tome XLII (3^e série, 20^e volume) MDCCCXIII.

Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc.

— 3^e série, tome II, 1893. — *Index général des matières contenues dans les Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc* (1871-1890), suivi du catalogue des livres déposés à sa bibliothèque pendant la même période, dressé par M. Cl. Bonnabelle.

Bulletin de la Société polymathique du Morbihan. — Année 1890. — Année 1891. — Année 1892.

Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise. — Tome XV, 1^{re} partie, 1892.

Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne. — Tome XI, 4^e bulletin, 1892 ; tome XII, 1^{er}, 2^e, 3^e bulletins, 1893.

Bulletin historique de la Société des antiquaires de la Morinie. — Quarante et unième année. Tome XI, année 1892 : 3^e fascicule (163^e livraison), 4^e fascicule (164^e livraison). Année 1893 : 1^{er} fascicule (165^e livraison), 2^e fascicule (166^e livraison).

Mémoires de la Société-Eduenne. — Nouvelle série, tome 20^e, 1891.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe. — 2^e série, tome XXV, années 1891 : et 1892 : 4^e fascicule ; 2^e série, tome XXVI, années 1893 et 1894, 1^{er} fascicule.

Revue historique et archéologique du Maine. — Tome XXXII, année 1892, 2^e semestre ; Tome XXXIII, année 1893, 1^{er} semestre.

Journal des Savants. — Novembre et décembre 1892. — Janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août 1893.

Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France. — Année 1891, année 1892. — *Bulletin et Mémoires de la même Société.* 6^e série, tome 2^e, Mémoires 1891 (MDCCCXCII).

Congrès archéologique de France LVII^e session. — Séances générales tenues à Brives en 1890 par la Société Française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments. — Paris et Caen, 1891.

Revue de la Société des études historiques. — 4^e série, tome X, 58^e année, 1892.

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques (M. I. P.). — Année 1892, N^{os} 2, 3, 4 ; année 1893, N^o 1.

Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure. — Tome IX, 1892 : 1^{re} livraison ; 1893 : 2^e livraison.

Recueil des publications de la Société havraise d'études diverses. — 58^e année, 1891 : 4^e trimestre. — 59^e année 1892 : 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e trimestres. — 60^e année, 1893 : 1^{er}, 2^e trimestres. — Société

barraise d'études diverses : Fêtes du centenaire de Casimir Delavigne, les 2, 3 et 4 avril 1893.

Le canton de Chevreuse (Seine-et-Oise), notes topographiques, historiques et archéologiques, recueillies par L. Morize. Tours, Deslis, 1892 (publié par la Société archéologique de Rambouillet). — Curriculum vite de Cyr-Ulysse-Joseph Chevalier, né à Rambouillet).

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie. — Année 1892. N^o 2, 3, 4; année 1893, N^o 1, 2. — Mémoires de la même Société. — Documents inédits concernant la province, tome XIII; Le clergé de l'Eglise d'Amiens en 1789. — Album archéologique : 6^e fascicule (1891), 7^e fascicule (1892), 8^e fascicule (1893). — La Picardie historique et monumentale, notice sur la cathédrale d'Amiens, par E. Soyez (1 vol. pet. in-f). Amiens, MDCCCXIII.

Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne. — Tome XX, année 1892, 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e trimestres.

Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan. — Tome XVII, 1888-1889; tome XVIII, 1890-1891.

Bulletins de la Société des antiquaires de l'Ouest. — 3^e et 4^e trimestres de 1892, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres de 1893. — Mémoires de la même Société. — Tome XV de la 2^e série, année 1892.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. — Année 1892, 46^e volume (16^e de la 3^e série).

Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine. — 6^e volume de la 3^e série (27^e de la collection) 1892 (1893).

Bulletin de l'Académie d'Hippone. — n^o 82, n^o 83, n^o 84.

Annual report of the board of regents of the Smithsonian Institution. — Juin 30, 1890 (1891).

Madenadsblad. — Tjugon argangen, med 72 figurer. 1891 : Stockholm, 1891-1893.



Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiées par les Sociétés savantes de la France, dressée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, par Robert de Lasteyrie et Eugène Lefèvre Pontalis, tome II, 3^e livraison. Paris, imprimerie Nationale, MDCCCXCII.

Congrès des Sociétés savantes. Discours prononcés à la séance générale du congrès le samedi 8 avril 1893 par M. Hamy, membre de l'Institut, et M. Poincaré, ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

JOSEPH ROUSSE. — *Poésies bretonnes : Au pays de Retz : poèmes italiens et bretons ; cantilènes ; souvenirs et légendes.* Paris, Lemerre, MDCCCLXXXII. II. A. S.

JOSEPH ROUSSE. — *Chants d'un Celte.* Paris, Lemerre, 1886. II. A. S.

JOSEPH ROUSSE. — *Chants de deuil.* Nantes, Grimaud, 1891. II. A. S.

RENÉ KERVILER. — *Armorique et Bretagne, recueil d'études sur l'archéologie, l'histoire et la biographie bretonnes, publiées de 1873 à 1892, revues et complètement transformées.* — Paris, Champion, 1893. — Tome I, *Armorique.* — Tome II, *Bretagne jusqu'à la Révolution.* — Tome III, *Bretagne pendant et depuis la Révolution.*

GONTARD DE LAUNAY. — *Recherches généalogiques et historiques sur les familles des maires d'Angers, accompagnées de pièces inédites provenant des archives départementales et de la bibliothèque de la ville.* Angers, Lachèse et C^{ie}, 1893. Tome 1^{er}, 1^{re} livraison. II. A. S.

LOUIS AUDIAT. — *Prosper Mérimée et son édition de Fenestrel.* La Rochelle, 1893 (Envoi de M. de Brémont d'Ars).

A DE BRÉMONT D'ARS. — *Enseignement de la langue celtique : Création d'une chaire à la Faculté des lettres de Rennes.* Quimper, 1893. II. A. S.

M^{re} DE BOURDEILLE. — *Maison de Bourdeille en Périgord : situation complète établie sur titres depuis 1044 jusqu'en 1893.* Troyes, MDCCCXCIII. II. A.

ABBÉ ALLARD. — *Etude sur le pays de Retz : L'ancien port de Prigny et le grand prieuré des Moutiers (dépendance du Ronceray).* Angers, Germain et Grassin, 1893, II. A. S.

JULES MOMMÉJA. — *Les plates-tombes du moyen âge, essai d'esthétique archéologique.* Montauban, Forestié, 1890.

JULES MOMMÉJA. — *Les fresques du château de Bioulé (Tarn-et-Garonne).* Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1889.

JULES MOMMÉJA. — *Souvenirs du Mont Cassin : une analyse graphique du poème du Dante.* Montauban, Forestié, 1889.

BARON DE BOUGLEON. — *Les réclus de Toulouse sous la Terreur : registres officiels concernant les citoyens emprisonnés comme suspects ;*

1^{er} fascicule : Les citoyens rectus à la Visitation. Toulouse, Privat, 1893

Annales des sciences psychiques. Directeur D^r Dariex, 2^e année, mai-juin 1892, juillet-août 1892. Paris, Alcan, 1892.

Revue mensuelle de l'école d'anthropologie de Paris. 1^{re} année, X (15 octobre 1891), XI (15 novembre 1891). Paris, Alcan, 1891.

Les récréations scientifiques, littéraires et artistiques. 1^{er} vol. N^o 2, 20 décembre 1891. Paris, Mendel, 118 rue d'Assas.

Mélusine : recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages, tome VI, n^o 8, mars avril, 1893. Paris, Rolland, 2, rue des Chantiers.

L'intermédiaire des chercheurs et des curieux, 10 mai 1893.

Société d'agriculture, sciences et arts du département de Valenciennes. — Août 1893 Programme des Concours de 1893

Mémoires et documents publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie. — Tome XXXI, 2^e série, tome VI, 1892.

EXTRAITS

Des procès-verbaux des Séances

SÉANCE DU MARDI 10 JANVIER 1893.

Présidence de M. le marquis DE DION, président.

Etaient présents : MM. le baron BERTRAND GESLIN, RENÉ BLANCHARD, DU BOIS, le marquis DE BRÉMOND D'ARS MIGRÉ, DORTIL, le marquis DE L'ESTOURBEILLON, HASTINGS, le docteur JESSO, DE KERVINOALL, LA PEYRADE, LE MEIGNEN, LEROUX, PITRE DE LISLE DU DIRÉNEC, MAITRE, PERTHUIS-LAURANT, POMMIER, POUVREAU, RIARDANT, SOULLARD, le baron CHRISTIAN et le baron GALTAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la séance du 5 décembre est adopté après deux observations de M. Alcide Leroux. Il n'est pas conforme à l'usage, écrit-il, d'indiquer le nom des membres n'ayant obtenu qu'une ou deux voix dans les élections. M. Le Meignen affirme que la Société a, au contraire, toujours suivi cette coutume. M. le baron de Wismes dit que les anciens procès-verbaux, lus par lui avec soin, présentent les deux façons de faire ; qu'en raison de l'importance exceptionnelle des élections du 7 décembre 1889, il a cru devoir indiquer très exactement le nombre des voix obtenues par chacun et que depuis il a suivi les mêmes errements. M. Leroux désirerait voir rappeler dans le procès-verbal la préférence accordée par la Commission au travail de M. le marquis de Vernon et la mention honorable qui lui a été décernée par la Société. M. le Président ne voit aucun inconvénient à faire cette remarque. M. Le Meignen constate l'unanimité du silence approbatif qui a suivi ses paroles, lorsqu'il a proposé d'accorder cette mention à M. le marquis de Vernon.

M. Arthur Le Beau, ayant le très vif regret de ne pouvoir, pour de sérieux motifs, accepter la vice-présidence qui lui a été conférée par un suffrage unanime, il est procédé à un scrutin, dont voici le résultat :

Votants : 22. — Majorité absolue : 12.

M. PAUL NAU. 19 voix, Élu.

MM. le docteur JOSSE, DE LA NICOLLIÈRE-TEMEIRO et ORIEUX, chacun : 1.

M. le Président, aux applaudissements chaleureux de l'assistance, remet à M. Pitre de Lisle du Dréneuc, O. A., vice-président de notre Société, conservateur du Musée archéologique, etc., la *médaille d'or*, prix du Concours triennal, pour son étude magistrale sur *Les origines de Nantes et Corbilon*.

Aux compliments aimables de M. le Président, M. de Lisle répond à peu près en ces termes : « Messieurs, je suis vraiment confus de l'honneur immérité que vous voulez bien me faire. Cette médaille est magnifique avec sa nef aux voiles chargées d'hermines, et nous devons être très reconnaissants à M. le marquis de Dion d'avoir fondé un prix qui, à l'avenir, marquera les meilleurs travaux de nos Bulletins ; je dis : à l'avenir, car, pour cette fois, il est bien évident que vous l'avez amicalement détourné de son but. Elle est pour moi la marque de votre bienveillance et de votre sympathie, et, à ce titre, elle m'est infiniment précieuse. »

M. le Président prononce alors son discours d'adieu. Après avoir fait l'éloge de ses collaborateurs, membres du Bureau ou du Comité central, il adresse un adieu suprême à onze de nos chers collègues que nous ne verrons plus assister à nos séances : MM. du Champ-Renou, l'abbé Teulé, Le Quen d'Entremeuse et Loyant, décédés en 1890 ; de Chastellux, Massion et le baron de la Tour du Pin Chambly, décédés en 1891 ; Comte, Chenantais, Martin-Deslandes et le baron d'Izarn, décédés en 1892. — Passant ensuite à notre *Bulletin*, M. le Président signale les travaux de M. Edouard Pied (*Un souvenir du vieux Lycée de Nantes* ; — *Les anciens Bains de la Petite-Hollande*) ; — de M. Alexandre de Couffon de Kerdellech (*Erreurs archéologiques et historiques occasionnées par les substitutions et les usurpations de noms et d'armes*) ; — de M. G. D. l'abbé Gaston Durville (*Blain et Bobelen au VI^e siècle*) ; — de M. Paul du Châtelier (*L'époque néolithique dans la commune de Plogoff (Finistère)*) ; — *Ornement de tête en or : diadème découvert à Saint-Potan (Côtes-du-Nord)* ; — de M. le marquis Georges de Balby de Vernon (*Notice historique sur l'ancienne église de Saint-Julien-de-Vouvantes*) ; — de M. Pitre de Lisle du Dréneuc (*Nantes à l'époque*

gaulo-romaine, d'après les découvertes faites à la porte Saint-Pierre par M. A. Legendre, inspecteur diocésain ; — Les fouilles du grand monument de Bogat, en Guérande (Loire-Inférieure) ; — Notice sur le navire sculpté de la rue Saint-Clément ; — Recherches archéologiques sur les origines de Nantes ; — Notice sur les fouilles du tumulus de la Motte-Sainte-Marie (Loire-Inférieure) ; — de M. Eugène Orioux (De Nantes et de Conderincum ; — Le menhir de la Brière, au clos d'Orange ; — Essai sur les origines de Nantes et du comté nantais) ; — de M. Léon Bénard (Les Courses de chars aux jeux publics de la Grèce. L'hippodrome grec) ; — de M. l'abbé Auguste Cullerre (Pierres dites des Amazones ou muyrakytas) ; — de M. le marquis Régis de l'Estourbeillon (Une confrérie du XII^e siècle au pays de Retz. La confrérie du Saint-Esprit de Machecoul) ; — de M. René Blanchard (Un cimetière de l'époque mérovingienne à Machecoul) ; — de M. le baron Christian de Wismes (Les Chars aux diverses époques : histoire anecdotique et pittoresque des chars, carrosses et routiers de l'ure ; fières et omnibus ; postes, messageries, diligences et chemins de fer).

M. le Président avait conçu le projet d'organiser plusieurs excursions archéologiques, mais la difficulté de trouver une localité intéressante qui n'ait pas été visitée trop récemment et le manque de fonds nécessaires pour faire des fouilles n'ont permis à la Société que d'en entreprendre une seule, le 10 juillet 1890, aux grottes de la Roche-Troquante, près d'Arthon. M. le Président fait un récit imagé de cette charmante journée et envoie l'expression de la reconnaissance de tous les excursionnistes à M. et M^{me} Joseph Boubée, propriétaires du château de la Meule, pour leur accueil à table et leur généreuse hospitalité. Enfin il fait tous ses vœux pour la prospérité de la Société.

Ce discours est salué par les vifs et unanimes applaudissements de l'assistance.

M. Pître de Lisie du Drèneuc lit une lettre de M. Furret, architecte, sur une statue du tombeau des Carmes, la Prudence. M. Furret croit y voir le portrait de Michel Colombe.

Cette remarque intéressante en amène plusieurs autres. M. le marquis de Brémont d'Ars Migré nous apprend que l'architecte du château de la Rochefoucauld a placé son portrait dans l'escalier. M. le baron de Wismes a vu dans la cathédrale de Vienne le portrait de maître Pilgram, l'architecte, qui s'est représenté regardant par une fenêtre sculptée dans les soubassements de la chaire.

L'ordre du jour appelle la lecture du travail de M. Emmanuel de

Boceret : *Guérande à l'époque de la Révolution*. M. Le Meignen croit l'heure trop avancée pour commencer une lecture qui perdrait de son intérêt à être faite en plusieurs séances.

M. le baron Gaëtan de Wismes lit un article, paru le soir même dans le *Nouveliste de l'Ouest*, sur une découverte de notre collègue M. Félix Chaillou. Une discussion s'étant, à ce propos, engagée sur l'origine des cloches, M. G. de Wismes dit qu'elles n'ont été inventées que par saint Paulin de Nole. M. P. de Lisle cite une cloche de la cathédrale de Léon, semblable au grelot que les vaches portent au cou. M. Le Meignen dit que la cloche de Saint-Mériadec a des inscriptions. M. Dortel ajoute que cette cloche, d'après le mode d'attache du battant, ne devait sonner qu'un seul coup. M. le baron C. de Wismes dit avoir reçu, il y a quelque temps, la visite de M. Astier, le fondeur nantais bien connu. M. Astier venait le prier de vouloir bien venir déchiffrer une inscription sur une ancienne cloche. M. de Wismes, se jugeant incompétent, l'a prié de s'adresser, soit à M. L. Maitre, soit à M. R. Blanchard. Ce dernier, chez qui M. Astier s'est rendu immédiatement, a été avec M. le baron des Jamonières, qu'il a rencontré en route, et qui s'est joint à lui, examiner cette vieille cloche et en a déchiffré la curieuse inscription. Il est regrettable que M. Blanchard ne soit pas présent pour nous donner des renseignements à ce sujet.

M. P. de Lisle montre à ses collègues quelques unes des médailles qui viennent d'être envoyées au Musée par M. Alexandre Perthuis-Laurant et qui sont comme l'avant-garde de sa riche collection. L'une d'elles représente Louis XIII enfant et Marie de Médicis, sa mère ; au revers, les armes de Rennes. Cette belle médaille est d'une excessive rareté. Cependant une médaille plus précieuse encore existe dans la collection si généreusement donnée au Musée par notre savant confrère : c'est celle de François III, de Bretagne, fils du roi François I^{er}. M. Perthuis l'attribue à une main italienne. En tout cas, l'exemplaire de sa collection est jusqu'ici resté unique.

La séance est levée à 9 h. 1/2.

Le Secrétaire général,
BARON DE WISMES.

SÉANCE DU MARDI 7 FÉVRIER 1893.

Présidence de M. le marquis de Dion, président.

Etaient présents : MM. RENÉ BLANCHARD, DU BOIS, le comte DE BONDY, DORTÉL, le baron DES JAMONNIÈRES, LA PEYRADE, LE MEIGNEN, LEROUX, NAI, PERTHUIS-LAURANT, RIARDANT, SOULLARD, XAVIER LE LIÈVRE DE LA TOUCHE, le baron CHRISTIAN et le baron GAETAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le baron des Jamonnières n'ayant pas accepté la présidence, il est procédé à un scrutin dont voici le résultat :

Votants : 16. — Majorité absolue : 9.

M. STÉPHANE DE LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO. . . . 10. ETC.

MM. LE MEIGNEN : 3 ; — P. DE LISLE DU DRÈNEUC : 2 ; — R. BLANCHARD : 1.

M. Stéphane de la Nicollière-Teijeiro est proclamé président de la Société.

M. le Président dépose sur le bureau plusieurs volumes de poésies dont M. Joseph Rousse, membre honoraire, a fait hommage à la Société, et se fait l'interprète de celle-ci en adressant les remerciements les plus vifs et les plus chaleureux à ce poète d'un talent si fin, si élevé et si délicat.

M. le Président informe ensuite ses collègues que le Congrès annuel des Sociétés savantes aura lieu du 5 au 7 avril à la Sorbonne et invite ceux d'entre eux qui auraient l'intention de s'y rendre à vouloir bien l'en informer. M. le marquis de l'Estourbeillon a l'habitude d'y assister.

M. le baron Gaetan de Wismes lit une *lettre* de M^{me} Gondar, veuve de l'habile expert, qui l'invite, ainsi que ses collègues, à venir visiter la riche collection d'estampes et de tableaux qu'elle va mettre en vente.

Le même collègue lit ensuite une note sur un *coffret*, cadeau royal fait à M. Pothier de Blancmesnil, un des ancêtres de sa propriétaire actuelle, M^{me} la comtesse de Couetous.

M. le baron de Wismes commence la lecture du volumineux travail de M. Emmanuel de Boceret : *Guérande à l'époque de la Révolution*.

M. le Président lit ensuite une *Note sur un outil de potier gaulois trouvé à Herbignac*, envoyée par notre sympathique collègue M. Gustave Blanchard. Cette note donne lieu à une discussion qui termine la séance à 9 heures 3/4.

Le Secrétaire général,
BARON DE WISMES.

SÉANCE DU MARDI 7 MARS 1893.

Présidence de M. le marquis DE DION, président sortant, et de
M. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, nouveau président.

Etaient présents : M. le marquis DE BALBY DE VERNON, le baron BERTRAND-GESLIN, DU BOIS, le marquis DE BRÉMOND D'ARS MIGRÉ, CHAILLOU, DORTÉL, GAUTIER, le baron DES JAMONIÈRES, le docteur JOSSE, le vicomte DE KERVENOËL, LA PEYRADE, LEROUX, MAITRE, le comte ALEXANDRE DE MONTI DE REZÉ, NAU, PERTHUIS-LAURANT, PRED, POUVREAU, RIARDANT, le baron CHRISTIAN et le baron GAETAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'assemblée procède à l'élection de M. Armel de la Bigne-Villeneuve, ancien sous-commissaire de la Marine, chevalier de la Légion d'honneur, présenté par MM. le baron de Wismes et Henri La Peyrade, et de M. Adolphe Bouchaud, présenté par MM. le baron des Jamonières et le baron Gaëtan de Wismes. Ces messieurs, ayant obtenu l'unanimité des suffrages, sont proclamés membres titulaires de la Société.

M. le marquis de Dion, qui, dans une précédente séance, a prononcé son discours d'adieu, cède le fauteuil à M. de la Nicollière-Teijeiro, après lui avoir adressé quelques mots empreints de cette amabilité et de cette courtoisie auxquelles il nous a depuis longtemps habitués.

M. de la Nicollière fait du Président qui depuis trois ans a dirigé la Société avec tant de sagesse et de zèle un éloge auquel tous applaudissent chaleureusement. Chacun écoute avec la plus vive

attention l'allocution si remplie de faits, si captivante, dans laquelle, avec l'autorité incontestée que lui donnent le culte qu'il n'a cessé de professer pour tout ce qui concerne le passé de notre vieille cité, les si nombreuses et si intéressantes études sorties de sa plume, M. de la Nicollière-Teijeiro nous retrace à grands traits l'histoire de l'archéologie dans notre ville.

Ce n'est pas d'hier qu'à Nantes il s'est trouvé des hommes curieux de rechercher les origines de leur pays et jaloux de conserver les souvenirs du passé. C'est d'abord le chanoine Le Gallo, qui avait su réunir cette splendide bibliothèque dont le souvenir est venu jusqu'à nous, puis maître Jehan Morin, maire de Nantes, et l'un des Présidents de la Chambre des Comptes de Bretagne, Biré, Routin, et plus récemment Gérard Mellier, cet administrateur si remarquable.

Nantes comptait donc depuis longtemps de fervents admirateurs du passé; il ne manquait qu'un lien pour unir tous ceux que rapprochaient déjà un même goût pour l'étude, un même zèle pour l'histoire. Monsieur le Président nous fait assister à la création de la Société archéologique, dont il est un des membres fondateurs. Depuis bientôt cinquante ans, notre Compagnie n'a jamais failli à remplir la mission qu'elle s'était imposée : faire revivre ce qui n'est plus, conserver ce qui est prêt à disparaître.

D'unanimes applaudissements viennent prouver à M. de la Nicollière-Teijeiro que ses paroles ont trouvé un écho et qu'on a su apprécier, en même temps que son érudition si sûre, l'esprit, la verve et l'humour qui donnent un cachet tout spécial à ses paroles comme à ses écrits.

M. le baron de Wismes continue la lecture de l'important travail de M. de Boceret sur *Guérande à l'époque de la Révolution*.

M. Alcide Dortel présente des monnaies et des poteries romaines trouvées à Rezé; une de ces poteries porte le nom de l'ouvrier : *Cæus fecit*.

L'assemblée examine avec intérêt une curieuse *espingole en bronze du siège de la Pénissière*. Malheureusement, M. Pître de Lisle du Bréneau, qui devait donner des détails sur cette arme, n'a pu assister à la réunion.

Monsieur le Président charge M. le baron de Wismes de remercier, au nom de la Société, M. Léonce Gontard de Launay qui a fait don d'une savante étude sur les *Muirs d'Angers*.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général,
V^{ie} DE KERVENOËL.

SÉANCE DU MARDI 11 AVRIL 1893.

Présidence de M. NAU, vice-président.

Etaient présents : MM. DE LA BIGNE-VILLENEUVE, DORTÉL, l'abbé DURVILLE, DE KERVENOEL, LA PEYRADE, le comte ALEXANDRE DE MONTI DE REZÉ, PIED, POUVREAU, SOULLARD, le baron CHRISTIAN et le baron GAETAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le baron de Wismes donne lecture d'une lettre qu'a bien voulu lui adresser M. de la Nicollière-Teijeiro pour s'excuser d'être empêché par une indisposition d'assister à la séance et pour le prier de s'entendre avec le Comité au sujet de la visite à faire à Monseigneur Léopold Laroche, notre nouvel évêque, qui fera son entrée officielle dans notre ville après-demain jeudi 13 avril. « La Société, écrit M. de la Nicollière-Teijeiro, doit saluer le successeur de notre ancien président d'honneur, longtemps notre vice-président et l'un de nos membres fondateurs, Monseigneur Fournier.

M. le Président lit une lettre qu'il a reçue également de M. de la Nicollière-Teijeiro au sujet d'un *tumulus* qui existerait à Saint-Sulpice-des-Landes. Après une discussion qui démontre tout l'intérêt de la nouvelle donnée par M. de la Nicollière-Teijeiro, il est décidé que celui-ci sera prié de convoquer d'urgence le Comité pour lui soumettre la question.

M. Pitre de Lisle du Drèneuc exprime par lettre ses regrets de ne pouvoir assister à la séance, par suite d'une indisposition. Son compte rendu sur la *découverte à Quiberon de hache en jadéite et disque en serpentine* est prêt, mais ne sera lu qu'à la prochaine réunion, parce qu'il perdrait beaucoup à ne pas être accompagné de l'exhibition de ces curieux objets.

M. Yves de Cadaran a envoyé un *landier* du XIV^e siècle, orné d'armoiries, qu'il croit être celles des Couppegorge. Cette attribution paraît fort douteuse à plusieurs membres présents.

M. de la Nicollière-Teijeiro a joint à sa lettre un fort joli dessin dû au crayon artistique de M. Louis Viau, notre aimable collègue, et représentant une *pierre tombale* conservée dans un ancien prieuré du bourg d'Aspremont (Vendée). M. de la Nicollière-Teijeiro fait remonter l'origine de cette pierre au XIII^e ou tout au

plus au commencement du XIV^e siècle. Les armoiries sont celles d'une famille importante et datant probablement des croisades. Des négociations sont heureusement engagées afin d'obtenir le don de cette pierre pour notre Musée. Il est fait appel à la science des héraldistes de notre Société pour déterminer la famille à laquelle appartiennent ces armoiries. Afin de les aider à déchiffrer cette énigme, M. de la Nicollière-Teijeiro envoie en communication une lettre à lui adressée, le 15 février dernier, par M^{re} E. Renaud, propriétaire de la terre des Chastaigners, voisine d'Aspremont. Cette lettre donne des renseignements sur les familles Montausier-Taillefer, Thomasset, de Lézardièrre, du Vignaud, du Breuil, Châtaigner, de Viconne, de la Rochefoucauld, Beaumont des Dorides, d'Apelvoisin, de Châtillon, de Dreux, qui ont eu des attaches avec la région ; mais, la pierre tombale d'Aspremont étant antérieure à l'époque où ces familles commencèrent à résider dans ce pays, cette lettre ne jette aucune lumière sur son origine.

Enfin M. de la Nicollière-Teijeiro a adressé une note qu'il a trouvée dans le *Phare de la Loire* du 1^{er} avril, reproduisant une nouvelle des journaux du Morbihan : les *signes* des monuments de Carnac, de Locmariaquer et de Gavrinis seraient bientôt peut-être déchiffrés, M. Letourneau ayant signalé à la Société d'anthropologie l'analogie de certaines de ces inscriptions avec d'autres inscriptions d'origine africaine.

MM. de Wismes font observer, à ce sujet, que cette prétendue nouvelle est bien vieille. Cette analogie a été reconnue depuis longtemps. Lors des fouilles du *tumulus des trois squelettes*, entreprises par leur père à Pornic, en 1876, les ouvriers mirent au jour une grande pierre triangulaire portant des caractères assez nombreux. Soumis à l'examen du savant abbé Dominique, ces caractères furent reconnus par lui comme n'ayant pu être produits par des plantes parasites et par conséquent comme ayant été tracés intentionnellement par la main de l'homme. Cette opinion du distingué naturaliste fut absolument depuis confirmée par d'autres érudits.

M. le baron de Wismes entreprit alors, pour déterminer l'origine de ces signes, des recherches qui ne lui laissèrent aucun doute sur leur identité avec ceux que l'on trouve dans les anciens alphabets phéniciens. M. C. de Wismes va chercher dans le Musée la reproduction de cette pierre faite à l'aquarelle par son regretté frère Armel et donne à ses collègues des explications sur les caractères qui y sont retracés. A la prochaine séance, M. G. de Wismes apportera un tableau synoptique dû à la science linguistique de notre distingué

collègue M. Seidler. Ce tableau établit d'une façon irréfutable l'identité des signes gravés sur les dolmens bretons et des caractères des alphabets africains.

La séance est levée à 9 h. 3/4.

Le Secrétaire général,
BARON DE WISMES.

SÉANCE DU 2 MAI 1893

Présidence de M. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, président.

Etaient présents : MM. BOUCHAUD, DORTÉL, l'abbé DURVILLE, le vicomte DE KERVENOVEL, DE LAUZON, le comte ALEXANDRE et le comte HENRI DE MONTI DE REZÉ, PIED, DE SUYROT, le baron CHRISTIAN et le baron GAETAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Monsieur le Président donne lecture de deux lettres, l'une de M. Pitre de Lisle du Drèneuc, qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance, l'autre de M. le comte de Marsy, président de la Société française d'archéologie, annonçant que le Congrès de cette année se tiendra à Abbeville et engageant les membres de notre Compagnie à y prendre part.

Monsieur le Président entretient la Société de la conférence qu'il vient d'avoir avec le propriétaire des tumulus du Petit-Auverné. Ce dernier, en s'adressant à la Société, a voulu lui donner un témoignage de déférence ; il se met complètement à sa disposition et l'autorise à faire des fouilles à l'époque qui lui conviendra. La Société, très reconnaissante des gracieuses propositions de M. Gris, décide qu'avant de commencer les fouilles, on ira voir le tumulus, afin que les membres de la Société puissent se rendre compte de l'état des choses et examiner s'il y a lieu de faire une exploration plus complète. La date de cette excursion est fixée au 15 mai. Monsieur le Président aurait voulu, avant de prendre une décision relativement aux fouilles, recevoir les comptes de M. le Trésorier. M. Riardant lui a répondu que, très souffrant dans le moment, il ne pouvait envoyer son travail. La Société décide que M. Pouvreau, trésorier-adjoint, sera prié de vouloir bien suppléer M. le Trésorier.

M. le baron de Wismes croyant que nos finances le permettent, on décide que si, à la première inspection, les fouilles paraissent devoir être intéressantes, elles seront exécutées.

La parole est donnée à M. l'abbé Durville pour sa communication sur les *armes des Couppegorge*. Dans la dernière séance, on a examiné un landier trouvé au château des Yonnières, en Saint-Mars, et orné d'un écusson portant *trois épées en pal et une molette en pointe*, que le propriétaire attribuait à la famille Couppegorge, possessionnée dans ce pays pendant de longues années. M. l'abbé Durville a trouvé un document qui établit d'une façon incontestable les armes de cette maison jusqu'ici inconnues.

C'est un aveu rendu, en 1744, par François Ménardeau, écuyer, seigneur de Maubreil, dans lequel il est dit que « pour cause de sa maison de Maubreil ledit seigneur avouant a droit d'armes et d'écusson dans l'église paroissiale de Carquefou » en plusieurs places qui sont décrites dans l'aveu. « Cet écusson, dit l'avouant, est d'argent à la bande à gulle chargée de trois maches d'or, soutenu de deux anges, lequel écusson est de la maison de Couppegorge dont était la trizaieulle du sieur de Maubreil, » laquelle était propriétaire de la maison de Maubreil.

M. l'abbé Durville donne ensuite la liste des différents seigneurs des Yonnières depuis 1471. Ce sont d'abord les Bailleul jusqu'en 1601, puis par alliance les Chenu en 1604, 1609, 1627. De ceux-ci les Yonnières passent aux Massé et enfin vers 1660 aux Cadaran. Aucune de ces familles ne porte pour armes les trois épées en pal que l'on voit sur le landier. Il faudrait donc, pour savoir à quelle maison appartenait cet écusson, remonter à une époque antérieure à 1471. Encore peut-on se demander si le landier en question n'a pas été apporté aux Yonnières par suite de quelque partage, et, dans ce cas, ce n'est pas dans la suite des seigneurs de cette terre qu'il faudrait rechercher la famille à laquelle appartenait le blason dont nous nous occupons.

Monsieur le Président remercie M. l'abbé Durville de son intéressante communication. Il avait souvent cherché quelles étaient les armes des Couppegorge, famille très connue dans le Comté nantais et alliée à beaucoup de maisons dans ce pays, et n'avait pu jusqu'ici les découvrir. Aussi est-il très heureux d'en avoir maintenant une description certaine, fournie par un acte authentique, grâce aux savantes recherches de M. l'abbé Durville. Monsieur le Président commence la lecture d'une très remarquable étude historique et généalogique sur les premiers sires de Rezé. La seigneurie de

Rezé, qui semble avoir eu pour chef-lieu le gros bourg actuel de Rezé, était un démembrement du comté nantais, donné par un de nos comtes à sa fille, en la mariant à l'un de ses principaux vassaux. Apanage de l'illustre famille de ce nom pendant les XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, la terre de Rezay, vicomté d'ancienneté, est passée successivement par acquêt chez les Saint-Gilles, par alliance chez les Trévecar et Guémadeuc, puis de nouveau par acquêts chez les Cornulier, Barrin, et plus récemment chez les Monti, pour lesquels elle fut érigée en Comté par lettres patentes de l'année 1672. Courcy, dans la dernière édition de son Armorial de Bretagne, donne bien cette date de 1672 à l'article Monti ; mais, à l'article Rezé, il indique à tort l'année 1681 pour l'érection de la terre de Rezé en comté. M. de la Nicollière nous transporte pendant quelques instants à cette époque si curieuse du XIII^e siècle, et nous donne une longue suite de vaillants chevaliers fournis par l'antique maison de Rezé. Nous suivons cette famille jusqu'au XVI^e siècle. A cette époque, les Rezé ont à peu près quitté le pays de leurs pères, pour se fixer en Poitou où nous les voyons contracter des alliances avec les Châtaigner, les Soulandeau, les Jousseau.

Jusqu'ici les armes des premiers sires de Rezé ont toujours été assez mal définies. Courcy, notamment, les donne d'une façon inexacte. M. de la Nicollière a su les reconnaître dans un sceau du XIII^e siècle et nous en donne l'énoncé suivant qui confirme et complète celui que nous avait laissé un de nos vieux historiens : *lozengé d'argent et de gueules de 10 pièces, l'argent burellé d'azur*. Nous devons donc à M. le Président une description complète de ce blason si peu déterminé jusqu'ici. M. de la Nicollière a su donner à toutes ces questions généalogiques et héraldiques, souvent un peu arides, un charme tout particulier ; aussi son travail si intéressant, si rempli d'aperçus nouveaux, est-il écouté avec une religieuse attention et chaleureusement applaudi. M. l'abbé Durville demande la parole pour ajouter quelques détails à ceux si complets déjà donnés par M. le Président. Lui aussi connaît à fond l'histoire des vieilles maisons de ce pays ; un échange d'observations s'établit entre lui et M. de la Nicollière-Teijeiro et intéresse vivement la Société.

M. de Kervenoael montre une *tabatière Louis XVI*, ornée d'émaux de Saxe et d'un très beau travail d'or. Au fond de cette tabatière est enchâssé un portrait du grand-maitre de Rohan, auquel elle a été donnée par l'impératrice Marie-Thérèse, et qui la transmet lui-même à Gabriel-Jean-Baptiste de Freslon de la Freslonnière, grand-croix de l'ordre de Malte, grand-écuyer du grand maitre, colonel

du régiment de Malte et commandeur de Valenciennes. Gabriel de Freslon, député par les États de Bretagne le 11 novembre 1776 pour aller à Malte porter au duc de Rohan les compliments de la province, à l'occasion de son élévation à la dignité de grand-maître, fut depuis lors honoré de l'amitié toute particulière de ce dernier.

La tabatière passa ensuite à Alexandre-Louis-Hugues de Freslon de la Freslonnière, grand-croix de l'ordre de Malte, comme son oncle, bailli et commandeur de la Feuillée, et enfin général des galères. Elle appartient maintenant à M. le vicomte Roger de Freslon. Tous les membres présents examinent avec le plus grand intérêt cette pièce très curieuse qui joint à un mérite artistique très réel celui d'être un objet historique en même temps qu'un précieux souvenir pour la famille de Freslon.

M. le baron de Wismes communique à la Société un très remarquable rapport présenté au Conseil général du Finistère par M. le marquis de Brémont d'Ars. Ce rapport, dont les conclusions ont été adoptées à l'unanimité, avait pour objet d'obtenir du Conseil le vote d'un crédit sollicité par M. le recteur de l'Académie de Rennes pour la *création d'une chaire de langue celtique* à cette Faculté. La Société est fière de voir un de ses anciens présidents prendre ainsi en main une entreprise destinée à favoriser l'étude et le développement de notre vieille langue nationale.

M. Alcide Dortel montre une *hache celtique* qu'il vient de découvrir près d'une ferme nommée la Juiverie, située dans la commune de Saint-Herblain.

M. le baron Gaëtan de Wismes communique les *tableaux comparatifs* de M. Seidler, dont il a été question dans notre dernière séance. Il est facile, en les examinant avec attention, de constater les rapports qui existent entre les signes retrouvés à Porne et les signes phéniciens et russes. Ces tableaux ont été envoyés en 1880 par M. Seidler au père de nos collègues, M. le baron de Wismes, l'un de nos plus regrettés présidents.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général.

V^{te} DE KERYENNAEL.

SÉANCE DU MARDI 6 JUIN 1893.

Présidence de M. STÉPHANE DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, président.

Etaient présents : MM. DE BERTHOU, RENÉ BLANCHARD, DORTEL, le baron des JAMONIÈRES, LE MEIGNEN, PERTHUIS-LAURANT, POMMIER, le baron CHRISTIAN et le baron GAËTAN DE WISMES.

M. le baron de Wismes dit que M. de Kervenoaël vient de l'avertir par dépêche de son impossibilité d'assister à la séance. La lecture de son procès-verbal est renvoyée à la prochaine réunion.

M. Eugène Augeard, notaire, présenté par MM. Stéphane de la Nicollière-Teijeiro et Alcide Dortel, et M. Charles Gris, présenté par MM. Stéphane de la Nicollière-Teijeiro et Henri Le Meignen, sont reçus à l'unanimité membres titulaires.

M. le Président lit un spirituel *compte-rendu de l'excursion* que, le lundi 15 mai, il fit aux Branchères avec quelques-uns de ses collègues. Ce compte rendu sera inscrit dans le Bulletin, ainsi que deux lettres adressées à M. Le Meignen et Dortel par notre excellent collègue M. Emile Perrin, qui a fouillé le tumulus. Nous nous bornons donc à constater le plaisir pris par l'assistance à écouter ces notes intéressantes, écrites dans ce style vif et humoristique qui appartient en propre à notre cher président.

M. Paul de Berthou donne ensuite communication de deux lettres relatives à l'érasion du cardinal de Retz. Cette lecture est également écoutée avec une grande attention et ces deux pièces historiques figureront au Bulletin.

Il en sera de même de l'inventaire d'un fourbisseur nantais au XVIII^e siècle, que M. le baron Gaëtan de Wismes a découvert et acheté pour nos archives. La lecture de ce document donne lieu à un échange d'observations linguistiques pour préciser le sens de certains mots. M. Le Meignen indique à M. de Wismes le dictionnaire de l'ameublement (Havard).

M. le baron des Jamonières a eu le bonheur de rencontrer un plat de la fabrique Darras, sur les ponts, et une aquarelle, datée de 1773, qui représente la Marie-Séraphique, un négrier de Nantes. Ces curieux souvenirs, qu'il a bien voulu apporter à la séance, passent de main en main et sont fort admirés.

M. le marquis de Brémond d'Ars Migré a offert gracieusement à

notre bibliothèque deux ouvrages : *Une édition de Fiereste*, par Louis Audiat, en raison de divers passages concernant sa famille, et *l'Enseignement de la langue celtique*, rapport qu'il a prononcé au Conseil général du Finistère et que M. le baron de Wismes, trouvant reproduit par un journal de Nantes, avait apporté et lu à la dernière séance. De sincères remerciements lui sont adressés.

M. le baron Gaëtan de Wismes dit qu'il a été visiter, le jour même, *Clisson*, et engage ses collègues à l'imiter, rien que pour voir la *nouvelle église*, reconstitution d'un couvent italien du moyen âge, due à notre éminent collègue M. René Ménard. Il ajoute que la gare Lemot ne peut plus être visitée sans une autorisation spéciale, depuis qu'un individu s'est plu à mutiler la statue du baron Lemot. M. de Berthou croit que ce n'est pas la statue du propriétaire, mais une statue rapportée de Rome par lui, qui a été l'objet de ce vandalisme imbécile. La chapelle ogivale, dit-il, est une œuvre originale, distinguée et charmante. M. Le Meignen dit que M. René Ménard en a construit une autre à la Bruillière. Il se prononce en faveur du roman, car le gothique ne trompe personne.

M. de Berthou demande où en est le plan de M. Clément Josso, notre distingué compatriote, pour la *reconstruction du château de Clisson*. M. le Président lui répond que le jeune architecte, étant sorti vainqueur du concours ouvert pour la construction du Musée des Beaux-Arts, ne peut plus y songer. M. Josso, ajoute M. de Berthou, conclut, comme moi, que le château de Clisson n'est pas un modèle. Le vieux château ne remonte pas au delà du XIV^e siècle. Le second, qui est du XV^e, est bien ; mais le premier s'écroule : le donjon est tombé seul, fait sans exemple. On dit qu'il y a du sarrasin ; je n'en ai vu nulle part. Après un échange d'observations sur ce sujet, la séance est levée à 9 heures 3/4.

Le Secrétaire général,

BARON DE WISMES.

ALLOCUTION

DE M. LE MARQUIS DE DION, PRÉSIDENT SORTANT



MESSIEURS,

Quand, il y a trois ans, vous m'avez fait l'honneur de m'offrir la présidence de la Société archéologique de Nantes, je me suis rendu compte des difficultés d'une tâche à laquelle j'étais bien peu préparé, et ce n'est pas, vous le savez, sans une vive appréhension que j'ai cédé aux instances de quelques-uns de mes amis. Aujourd'hui ma mission s'achève, et je puis vous dire combien je suis heureux et fier d'avoir exercé les importantes fonctions que vous avez bien voulu me confier ; grâce au concours éclairé et bienveillant de nos collègues, la tâche qui me semblait si redoutable m'a été rendue facile, et je tiens à leur exprimer ici ma sincère gratitude.

Tous ont rempli les diverses fonctions qui leur étaient attribuées avec le plus louable zèle ; je dirai plus, avec un incontestable talent auquel je me plais à rendre hommage.

MM. de Lisle et le M^{rs} de l'Estourbeillon, vice-présidents, m'ont toujours prêté le concours le plus empressé. M. le baron Christian de Wismes me laisse le souvenir d'un travailleur infatigable, portant à notre Société, comme l'avait fait avant lui son regretté père, un véritable intérêt. Je félicite la Société de l'avoir maintenu dans ses fonctions de secrétaire général.

Son frère le baron Gaëtan, secondé par M. Charles Perrion, s'est occupé de notre bibliothèque avec un soin qui ne s'est jamais démenti. Continuant l'œuvre commencée par M. Legendre, il a fait connaître au loin notre Société par de nombreux échanges de bulletins, et, grâce à lui, nos richesses en ouvrages archéologiques tant français qu'étrangers se sont considérablement accrues. MM. La Peyrade, Blanchard, de Kervenoaël, chargés de la rédaction souvent difficile de nos procès-verbaux, les ont traités d'une manière remarquable.

Enfin M. Riardant, notre trésorier, dont la parfaite connaissance des affaires nous a été si utile, a rétabli la situation financière de

la Société, un peu compromise au début. Aujourd'hui elle est on ne peut plus satisfaisante, les dettes anciennes sont payées et le budget est en parfait équilibre. Je vous prie donc, Messieurs, de vous associer aux remerciements que je lui adresse. Je ne veux pas oublier non plus le juste tribut de reconnaissance que nous devons à Messieurs les membres du comité central et à nos autres collègues qui, par leur assiduité à nos séances et la part active qu'ils ont prise à nos travaux, ont tant contribué à l'intérêt de nos réunions.

Maintenant, Messieurs, que je vous ai parlé de collègues et d'amis que nous sommes heureux de voir au moins pour la plupart autour de nous, un pieux devoir nous reste à remplir : nous saluerons la mémoire de ceux que nous avons eu le malheur de perdre pendant le cours des trois années qui viennent de s'écouler.

Notre premier deuil a été celui de notre regretté collègue M. du Champ-Renou, enlevé trop tôt à notre estime et à notre affection. Puis est venu le décès de M. le baron de la Tour-du-Pin, de cet homme de bien que Nantes, sa patrie d'adoption, était fière de compter parmi ses enfants. Viennent ensuite sur la funèbre liste M. Le Quen d'Entremeuse, dont l'érudition était si appréciée de tous, M. l'abbé Teulé, MM. Massion, Félix Comte, Martin-Deslandes, Loyant, de Chastellux, Chenantais, et enfin notre si cher et regretté collègue M. le baron d'Izarn, l'un des fondateurs de notre Société, à laquelle il n'a cessé jusqu'à la fin de sa vie de porter le plus vif, je dirai même le plus paternel intérêt. Honoré pendant tant d'années de sa bienveillante amitié, il est consolant pour moi de pouvoir offrir ici à sa mémoire ce faible tribut de reconnaissance et de respect.

Messieurs, en voyant arriver le terme de mes fonctions présidentielles, je me suis souvent demandé par qui je serais remplacé, préoccupation bien naturelle inspirée par l'intérêt que je porte à notre Société.

J'espérais que ce serait par un de ces hommes qui consacrent leur vie à l'étude et qui savent répandre autour d'eux, avec leurs lumières, le fruit de nos patientes recherches.

Eh bien, Messieurs, cet espoir n'a pas été déçu, et je suis heureux de pouvoir céder ma place dans ce fauteuil à M. de la Nicollière-Teijeiro, qui est à la fois l'un des fondateurs de notre Société et l'un de nos collègues les plus estimés, les plus érudits.

Quel est celui d'entre nous, Messieurs, qui n'a lu quelques-uns au moins des nombreux travaux que nous lui devons ? L'étude sur

le cœur d'Anne de Bretagne conservé dans notre musée archéologique ; la monographie de Notre-Dame de Nantes ; l'étude sur l'Hermine, le livre doré de l'Hôtel-de-Ville de Nantes, et tant d'autres qu'il serait trop long de citer.

Un article très intéressant de M. Joseph Rousse paru dernièrement dans un de nos journaux les énumérait, et en faisait un éloge bien mérité. Vous me permettrez, Messieurs, de vous en citer un passage.

« L'importance et la variété des études de M. de la Nicollière, le nombre considérable de documents qu'il a exhumés, son érudition, son souci de la vérité et de la précision, le placent à un rang très honorable parmi les écrivains qui ont travaillé avec le plus de talent à l'histoire de Nantes et du pays nantais. On voit en lisant ses œuvres que la poussière des archives n'a pas flétri chez lui la fleur des sentiments. Il sait découvrir dans les vieilles chartes les traits qui peignent les mœurs des générations disparues et le fonds poétique de beaucoup d'anciennes coutumes ; il a conservé, bien que déjà avancé dans la vie, selon l'expression de Henri Heine, l'enthousiasme des choses sublimes que le sens commun et la prose estiment peu, il est vrai, mais pour lesquelles tout ce qu'il y a de noble, de beau et de bon sur la terre, rêve, souffre et saigne. » Nous partageons l'opinion de M. Joseph Rousse et nous sommes persuadés que, sous la savante et bienveillante direction de notre nouveau Président, la Société archéologique de Nantes verra renaître les plus beaux jours de son passé et de nouveaux fleurons s'ajouter à ceux, déjà si nombreux, de sa couronne scientifique.

Avant d'aller plus loin, Messieurs, je dois vous donner un aperçu sommaire des travaux publiés dans nos Bulletins ou lus dans nos réunions pendant le cours de ces trois dernières années. Je vous les signalerai dans l'ordre de leur publication, regrettant seulement qu'une parole plus compétente, plus autorisée que la mienne, ne puisse vous en faire apprécier tous les mérites.

Dans le Bulletin de 1889, qu'une sage économie nous a fait réduire à de modestes proportions, nous trouvons d'abord des articles sur l'ancien grand séminaire, devenu le lycée de Nantes, et sur les bains existant autrefois place de la Petite-Hollande, l'auteur, M. Pied, croit avec raison que tous les souvenirs de notre cité sont dignes de l'attention des archéologues et deviendront intéressants par la suite ; il nous promet d'autres communications.

Puis vient un travail remarquable d'un de nos collègues les plus

érudits, M. de Couffon de Kerdellech, sur les graves inconvénients résultant des changements et usurpations de noms de famille, si fréquents de nos jours. Son intention est des plus louables ; mais je crois que, s'il voulait pousser un peu loin ses investigations, son travail aurait une étendue trop considérable. En 1890, nous trouvons d'abord un article plein d'intérêt sur Blain et Bobelen au VI^e siècle : l'auteur ne nous est connu que par des initiales, ce qui est fâcheux, car je voudrais, en publiant son nom, lui rendre l'hommage qu'il mérite. Il a su nous donner une étude très attachante sur le chancelier de la reine Frédégonde, personnage malheureusement aussi cruel, barbare et débauché, que la souveraine qu'il servait.

M. Paul du Chatellier nous fait assister ensuite aux fouilles faites par lui dans la commune de Plogoff (Finistère), où plusieurs tumulus druidiques lui ont livré divers objets de l'âge de pierre du plus haut intérêt. Puis nous arrivons à un très important travail de M. le marquis de Balby de Vernon, sur l'ancienne église de Saint-Julien-de-Vouvantes. Il est difficile de voir un sujet mieux traité, une œuvre plus complète. Grâce au savant auteur de cette monographie, l'un des monuments les plus intéressants de notre département est sauvé de l'oubli. M. de Vernon le prend à son origine au XI^e siècle, suit son histoire, pour ainsi dire, pas à pas à travers les âges, et nous donne incidemment une foule de détails curieux et inédits sur l'histoire et les mœurs de notre pays au moyen âge.

Nous avons à vous parler maintenant, Messieurs, des remarquables travaux de notre savant vice-président, M. de Lisle du Dréneuc, à qui notre Société vient de décerner la médaille d'or triennale et le diplôme d'honneur.

Tous vous avez lu sans doute ses articles sur les découvertes faites par M. Legendre à la porte Saint-Pierre et sur le grand monument de Bogat, énigme archéologique qu'il ne laissera pas inexploquée, puis celui sur ses recherches si brillamment couronnées de succès dans le tumulus de la Motte-Sainte-Marie, près de Pornic. Déjà ce lieu avait été exploré, tous les savants croyaient la mine épuisée ; lui, guidé par un merveilleux instinct d'archéologue, cherche, fouille encore, et tire d'un antique tombeau le plus beau, le plus rare collier d'or de l'époque celtique qu'en puisse voir. Nous avons aussi de M. de Lisle la première partie de ses recherches sur les origines de la ville de Nantes œuvre importante dont il nous promet la suite dans un avenir peu éloigné.

Déjà nous voyons dans l'article paru la tendance de l'auteur à sortir des sentiers battus, à combattre les opinions constamment émises par nos historiens sur les bienfaits de la civilisation romaine et la barbarie de nos ancêtres les Gaulois à l'époque de l'invasion de leurs durs conquérants.

Dans un dernier article il nous parle de Corbilon, vieille cité que Strabon place sur la Loire et qui devait se trouver au lieu même où s'élève aujourd'hui notre ville de Nantes.

Chez M. de Lisle, la pureté du style est à la hauteur de l'élévation de la pensée, et c'est à bon droit que les palmes académiques sont venues récompenser son mérite.

Avec notre collègue M. Orioux, cet infatigable chercheur, nous nous occupons encore d'une question qui toujours nous intéressera au plus haut point. Son étude sur Condevincum et les origines de Nantes, rendue si claire par d'habiles déductions appuyées sur tout ce qu'ont pu écrire sur ce sujet les auteurs anciens et modernes, fait faire un grand pas à une question restée obscure jusqu'à ce jour.

N'oublions pas non plus son travail si remarquable sur le menhir de la Grande-Brière, sujet traité par lui avec un rare talent ; sa découverte a une portée d'autant plus grande qu'elle fixe les conditions géologiques de cette partie de notre département, conditions sur lesquelles tant d'hypothèses diverses ont été émises.

Dans notre bulletin de 1891, M. Bénard nous parle, avec l'autorité d'un savant helléniste, des courses de chars dans l'ancienne Grèce. Comment pouvaient évoluer de nombreux quadriges dans l'espace restreint de l'hippodrome ? Les ingénieuses explications de l'auteur, accompagnées d'un diagramme, nous le font comprendre parfaitement.

M. le baron Christian de Wismes s'est également occupé des chars, mais à un tout autre point de vue ; dans une suite d'articles très complets, il nous les montre à toutes les époques, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. On peut dire qu'il a épuisé son sujet, traité avec esprit et talent. Que de patientes recherches pour arriver à un tel résultat !

L'étude de M. l'abbé Cullerre sur les pierres des amazones est des plus intéressantes. Il nous parle des populations autochtones de l'Amérique du sud, au milieu desquelles il a longtemps vécu. Il recherche leur origine, et grâce à la présence, entre les mains des aborigènes, de certaines pierres dont les mines se trouvent exclusivement en Mongolie, il croit pouvoir la fixer avec certitude dans cette partie du continent asiatique.

Nous n'avons pas fini avec les articles pleins d'intérêt qui ont paru dans nos bulletins. Nous vous citerons encore l'*Histoire de la confrérie de Macheoul* par M. le marquis de l'Estourbeillon, tableau fidèle des associations religieuses au moyen âge. La description d'un *cimetière mérovingien* dans la même localité par M. René Blanchard, qui y a trouvé plusieurs objets d'un intérêt historique d'autant plus grand qu'ils sont plus rares dans la partie de la France que nous habitons.

Un travail manuscrit sur Guérande est venu depuis peu s'ajouter à ceux que je viens de vous citer ; nous le devons à l'obligeance de M. de Boceret, à qui nous adressons tous nos remerciements.

Enfin, Messieurs, je ne puis terminer cette nomenclature un peu longue sans vous parler des lectures si pleines d'intérêt qu'a bien voulu nous faire M. Léon Maitre, le savant archiviste départemental. Ne laissant inexploré aucun point de notre province, accourant au moindre indice d'un monument ancien, d'une voie romaine, il a déjà fait les découvertes les plus inattendues et nous sommes heureux de l'en féliciter.

Messieurs, dès les premiers temps de ma présidence, j'avais songé, pour me conformer à un excellent usage de notre Société, à faire avec vous de fréquentes excursions archéologiques aux environs de Nantes ; mais j'ai trouvé ce projet moins facile à exécuter que je ne le supposais. Presque toutes les localités présentant un véritable intérêt pour nous avaient été visitées par la Société à une époque trop rapprochée pour nous permettre d'y retourner de nouveau ; puis, pour rendre ces excursions fructueuses, il faut faire des fouilles, souvent assez coûteuses, et, faut-il vous l'avouer ? les ressources dont nous pouvions disposer ne nous le permettaient pas.

Nous n'avons pourtant pas été complètement privés de ces promenades archéologiques, qui sont non-seulement instructives, mais souvent aussi l'occasion de si charmantes réunions.

Sur les indications et d'après les conseils de notre savant collègue M. Le Meignan, nous en avons fait une aux grottes de la Meule, situées en plein pays de Retz, près d'Arthon. Nous en avons conservé le plus agréable souvenir.

Partis de Nantes dès le matin par une belle journée d'été, nous arrivons de bonne heure en gare d'Arthon, et tous mis en belle humeur par ce petit voyage fait en si bonne compagnie, par l'air pur du matin et le beau soleil, nous nous dirigeons vers la Meule. Nous passons près d'un aqueduc, incontestablement romain, qui conduisait les eaux d'une source voisine à d'antiques thermes dé-

couverts non loin de là, et nous nous y arrêtons quelques instants. Le site est beau, quoique sévère. A droite un bois de pins maritimes, dont la cime élevée se détache vigoureusement sur le ciel bleu. Devant nous la vue s'étend au loin vers la mer, et sur la droite s'estompent à l'horizon les chênes séculaires de la forêt de Princé et la vieille tour qui les domine, dernier vestige de l'ancien château des sires de Retz.

Mais nous voici aux grottes. Nous y trouvons M. Le Meignen, qui n'a voulu y être devancé par personne. Animé du feu sacré d'un véritable archéologue, il dirige de nombreux travailleurs qu'a mis obligeamment à notre disposition un aimable voisin, aujourd'hui notre collègue, M. Boubée ; mais, malgré toute l'activité déployée, le déblaiement s'opère lentement, tant les grottes sont obstruées par d'énormes amas de sable, et nous sommes encore loin d'être arrivés au sol primitif quand le son d'une cloche se fait entendre, et sur la pressante invitation de M. Boubée, nous nous dirigeons vers son habitation, où nous attend un excellent déjeuner présidé par l'aimable maîtresse de maison, qui fait les honneurs de chez elle avec la plus gracieuse affabilité. La conversation, un peu languissante au début, quand la faim se faisait sentir, s'anime bientôt, et roule naturellement sur les curieuses grottes que nous sommes venus visiter. Quelle est l'origine de ces excavations ? Personne ne le sait, et la tradition reste muette, mais ce qui est certain, c'est que nous avons là les demeures de véritables troglodytes, qui sans doute venaient s'y réfugier quand les grands fauves peuplaient nos forêts, si vastes autrefois. Un ébranlement s'est produit au centre de ce singulier terrier humain, mais il est facile d'en saisir les dispositions. Prises d'air, chambres, couloirs sont restés intacts ; on distingue même parfaitement dans le tuf l'emplacement des portes fermées jadis par des barres de bois transversales.

Bien des conjectures sont mises en avant par les convives, et le repas se prolongerait si nous n'avions hâte d'aller résoudre le problème que nous pose ce singulier refuge des âges primitifs. Aussi, après de chaleureux remerciements à nos aimables hôtes, retournons-nous au travail commencé. Les sables s'enlèvent peu à peu, nous voici en quelques points au sol primitif ; de nombreux débris de coquillages, quelques ossements, et même, chose singulière, quelques fragments de tuiles romaines sont mis au jour, mais malheureusement le soir arrive sans que notre travail puisse être terminé et nous sommes obligés de repartir, laissant à d'autres le soin de compléter les fouilles commencées et de recueillir des vestiges

plus importants laissés par les peuplades primitives qui ont habité les grottes de la Meule.

Il ne me reste plus, Messieurs, avant de quitter ce fauteuil, qu'à souhaiter une longue prospérité à la Société archéologique de Nantes et à vous assurer que je suivrai toujours ses progrès avec le plus constant et le plus vif intérêt.

DISCOURS

DE M. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO

NOUVEAU PRÉSIDENT



MESSIEURS ET TRÈS HONORÉS CONFRÈRES,

En prenant place à ce fauteuil, il est de toute justice de rendre hommage à notre digne prédécesseur, et de le remercier des bonnes paroles qu'il vient de prononcer à notre égard. En vous parlant des travaux accomplis pendant les trois années de sa présidence, il a cité avec éloge les noms de ses collaborateurs. A mon avis, cependant, il a oublié une chose, Messieurs, c'est de nous parler de l'assiduité et de la régularité apportées par lui dans l'accomplissement de ses devoirs, et surtout de la bonne administration avec laquelle il a su gérer vos intérêts et vos finances. N'épargnant ni soins, ni démarches, il a fait preuve d'un dévouement complet.

Aujourd'hui, M. le marquis de Dion laisse la Société en belle et bonne situation. Le Bulletin de 1892, revenu à sa forme primitive, atteste l'attention soutenue du Président, le zèle des secrétaires.

Il a généreusement offert une médaille d'or décernée par vous à M. le vice-président de l'Isle du Drèneuc, le conservateur du Musée. De plus cet établissement lui doit une belle vitrine de curieux objets mérovingiens provenant de Bruges (Pas-de-Calais) ; on y voit une boucle d'oreilles superbe, un fragment de ferrure d'une roue de char, des agrafes, un scramasaxe, etc.

Cela suffit amplement pour nous rappeler toujours la paternelle présidence de M. le marquis de Dion, qui voudra bien continuer à nous prêter son concours et l'utile intervention de ses excellentes relations.

Maintenant, Messieurs, permettez-moi de vous adresser mes sincères remerciements pour l'honneur que vous voulez bien me faire, en me choisissant comme président de la Société archéologique de Nantes. Non seulement je n'ai pas brigué vos aimables suffrages ; mais, plusieurs fois sondé à cet égard, j'avais formellement accentué un refus à venir. Parmi vous, en effet, il en est de plus dignes, de plus capables, surtout de plus en vue.

Toutefois, Messieurs, j'ai pensé devoir m'incliner, comptant sur votre sympathie, votre bienveillance, votre concours, pour m'aider à remplir la mission de confiance dont vous m'avez investi. On dit d'habitude : place aux jeunes ! Je crois qu'il faut renverser la propo-

sition, et dire que ce sont les jeunes qui font place à leur ancien !...

Certaines raisons venaient, il est vrai, combattre ma grande hésitation. La Société est presque votre fille, disait en insistant un de nos confrères les plus autorisés ; elle vient à vous, vous ne pouvez la refuser !...

En outre, deux noms, qui figurent honorablement dans nos annales, se trouvent dignement représentés parmi les membres du bureau. Un souvenir affectueux à M. Théodore Nau, notre premier président, notre organisateur, que beaucoup ont vu diriger nos séances avec cette largeur de vues, cette dignité calme et sérieuse, cette entente de la discussion, de la science archéologique qui le distinguaient à un si haut degré. Le choix de son fils comme vice-président est des meilleurs, et nous y applaudissons.

Qui de vous, Messieurs, ne se souvient du baron de Wismes, de sa familiarité charmante, de ses causeries attrayantes, de sa bonhomie relevée par ses observations judicieuses, assaisonnées souvent d'une pointe de fine gauloiserie ? Ses deux fils ne démentent point la succession qui leur incombe.

Laissez-moi dire, Messieurs et honorés confrères, que je m'incline, heureux de voir ces noms, dont la Société ne perdra jamais la mémoire, associés de nouveau à celui d'un autre de ses fondateurs, aujourd'hui l'un de vos deux doyens.

Avec ces ouvriers de la première heure, plusieurs encore se trouvent représentés, par leurs fils, parmi nos sociétaires.

M. Van Iseghem, l'un des anciens les plus assidus aux comités et aux séances, où il prenait souvent la parole. Ses fils lui succédèrent. L'un, frappé dans la force de l'âge et du talent, continuait les travaux et les traditions architectoniques de son père. L'autre, avocat, maire de Bouguenais, récemment promu chevalier de la Légion d'honneur, est conseiller général.

Anthime Ménard, l'une des sommités du barreau de Nantes, a laissé à son fils des manuscrits, des gravures, des lithographies, des illustrations nantaises de toutes sortes composant un ensemble aujourd'hui unique.

I

Il est généralement admis que l'archéologie est une science nouvelle et toute moderne. Nous le voulons bien ! Cependant, si nous jetons un regard en arrière, nous constatons qu'elle existait déjà à une époque quelque peu lointaine dans notre vieille cité, et que les

amateurs d'antiquités, les bibliophiles mêmes, y étaient déjà assez avantageusement connus pour que l'écho, affaibli, il est vrai, de leurs études ou de leurs collections soit arrivé jusqu'à nous.

N'en citons qu'un seul, le chanoine Le Gallo et sa splendide bibliothèque.

A la fin du XVI^e siècle (oh ! rassurez-vous, Messieurs, je ne remonterai pas au déluge !), en 1580, la fameuse inscription DEO VOLIANO, que vous connaissez tous, faisait verser des flots d'encre, soulevait des discussions passionnées, de longues dissertations scientifiques, du reste renouvelées de nos jours ici même.

Pierre Boistuan, dit Launay, décédé en 1566, laissait un *Traité des pierres précieuses*.

Maître Jean Morin, quatrième maire de Nantes, président de la Chambre des Comptes, écrivait ses *Mémoires sur les antiquités et singularités de l'Armorique*, malheureusement perdus.

En 1580, Pierre Biré, avocat, sous le pseudonyme, assez fin de siècle, d'Alétin le Martyr (rien de nouveau sous le soleil), donne son *Episèmasie, ou relation contenant l'origine, l'antiquité, noblesse et sainteté de la Bretagne-Armorique, et particulièrement des villes de Nantes et Rennes, avec l'explication d'une épigraphe ou inscription en l'honneur de Volianus, gravée sur une pierre de marbre blanc, trouvée dans les vieux fossés dudit Nantes, l'an 1580, imprimée à Nantes en 1637*.

Après ce titre pompeux et emphatique, respirons un instant, convenant, sans ambages, que c'est là incontestablement un fait d'archéologie.

Boutin, avec son *Apologie de la Communauté de Nantes*, imprimée en 1619; Padioleau, aussi avocat, avec son *Antiquité, fondation, splendeur, ruine et estat présent de la ville de Jérusalem*, Nantes, 1635; Martin de Lanoue, maître ès-arts, et son *Traité de l'art de vérifier les écritures*, et bien d'autres, nous conduisent à Gérard Mellier, artiste, archéologue émérite, collectionneur érudit. Ce maire, l'un des plus marquants de la série municipale, 1720-1729, publia une *Description du tombeau de François II* en 1727. Il réunit un ensemble rare et précieux de monnaies, de plans, de vues, de dessins, de documents nantais, et rêva une histoire de Nantes écrite par le savant dom Lobineau.

Travers, l'historien des évêques de Nantes, eut également beaucoup d'attrait pour l'archéologie et la numismatique. Son œuvre est importante. Elle est aussi inépuisable. Avant nous, ses manuscrits ont été largement pillés, sans vergogne, par les chroniqueurs et les

annalistes. Sans cesse, aussi, nous y puisons des renseignements précieux que seul il a su conserver.

Profondément troublée par les secousses qu'elle éprouva à la fin du siècle dernier, notre noble cité garda cependant pieusement

Ce petit vaisseau de fin or pur et munde,

ce reliquaire inestimable qui renferma le cœur de la duchesse-reine Anne de Bretagne, le plus précieux joyau, sans doute, Messieurs, de votre Musée. Puis elle enfouit secrètement dans un coin ignoré du Jardin des Plantes le tombeau de son dernier duc, afin de sauver ce chef-d'œuvre d'une destruction inévitable, de le conserver intact à ses enfants et de l'offrir à l'admiration de tous les étrangers qui viennent visiter notre ville.

L'ordre et le calme se rétablirent. Alors une véritable pléiade d'archéologues nantais, de chercheurs, se met à l'œuvre, et le Lycée armoricain offre des études, des notes, des travaux aussi utiles qu'agréables à consulter, signés : Athénas, Le Cadre, Edouard Richer, de Tollenare, etc...

En 1843, le Congrès de la Société française tint ses assises à Angers. Une excursion eut lieu à Nantes ; M. de Caumont, l'instigateur érudit et dévoué de la renaissance archéologique et ses nombreux disciples, reçoivent un accueil enthousiaste et brillant. Au milieu des faits divers de cette réception cordiale, exposition rétrospective, visite aux monuments, nous avons vu M. Caillaud, l'intrépide explorateur des nécropoles égyptiennes, l'auteur du *Voyage à Meroé*, développer une momie, provoquer l'admiration chaleureuse des membres du Congrès et des nombreux Nantais pressés à ses côtés pour ce succulent régal scientifique.

II

C'est donc avec raison, Messieurs, qu'un vieux poète du XV^e siècle, énumérant complaisamment les qualités de notre ville, dit :

A Nantes sont toutes nos sciences
Montrées à grandes diligences !

L'archéologie, au nom tout moderne, allait s'y développer, timidement d'abord, sans bruit, sans éclat ; acquérir droit de cité, prendre une place importante par la création de son Musée, titre incontestable à la reconnaissance des Nantais. Ensuite elle affirme

son existence utile, laborieuse, par son Bulletin, allant parfaitement de pair avec ceux de ses sœurs de France, qui en recherchent l'échange avec empressement.

En 1845, l'Association bretonne, institution nouvelle et primitivement agricole, tenait son troisième congrès à Nantes. Le samedi 9 août, dans une salle de la Préfecture, M. le comte Aymar de Blois, président de la classe d'archéologie, détermina la fondation d'une section d'archéologie départementale pour Nantes et la Loire-Inférieure. Les statuts adoptés furent ceux des sections de Vannes et de Rennes, qui, modifiés et remaniés en 1855, assurèrent à notre jeune Société une indépendance complète.

Le premier Bureau comprenait : un président, M. Th. Nau ; un président d'honneur, M. Bizeul ; un secrétaire, M. G. Demangeat ; un secrétaire adjoint, M. l'abbé Rousteau, le futur architecte de la chapelle de la Salette : un trésorier, M. F. Huette, aîné ; puis, plus tard, un archiviste, M. Vandier.

Une première séance eut lieu le 19 novembre ; l'on y dressa la liste des membres fondateurs. Un souvenir, un hommage à nos dévoués devanciers, dont les noms inscrits en tête de nos Bulletins vont se retrouver, pour la plupart, dans ce rapide aperçu qu'essaie de vous présenter l'un des deux survivants de cette réunion, point de départ de notre belle Société, son acte de naissance attesté par cinquante et un témoins, ses parrains.

A son début, la Société eut à vaincre de grandes antipathies, doublées de hautaines indifférences, elle vit ses ressources pécuniaires bornées au produit de la faible cotisation annuelle de ses membres. Mais le Conseil général en 1849, le Conseil Municipal en 1850 lui accordèrent une place dans leurs budgets respectifs ; et en 1852, l'allocation départementale fut doublée, ce qui prouve que le Conseil général avait su apprécier la nouvelle institution.

Il manquait un local à la Société pour ses réunions. La Préfecture lui donna l'hospitalité, puis la Mairie lui ouvrit les portes de la salle du Conseil municipal. Dans la suite, le Maire, M. Ferdinand Favre, lui accorda la disposition d'une vaste pièce dans l'immeuble appartenant à la ville, rue du Moulin, 18.

C'est là que le 1^{er} mai 1849, s'ouvrit le Musée d'archéologie, sous la direction de M. Vandier, qui aimait à nous répéter cette maxime pratique : *Faire revivre ce qui n'est plus, conserver ce qui est prêt à périr.*

Empruntons sur ces débuts les lignes suivantes de son excellente notice :

« Les amis de la science savent qu'un dépôt public a seul le privilège de servir l'art et les artistes. Les collections particulières ne servent à personne, ou ne servent qu'à très peu de personnes. Pendant la vie des détenteurs, les objets ne paraissent pas ou paraissent peu ; après leur mort, ils se divisent ou disparaissent. Et ces amis de la science, dont je viens de parler, ont mis un tel empressement à doter le Musée naissant qu'après un court espace de quatre ans, c'est-à-dire au 1^{er} janvier 1854, le *Catalogue* présentait 648 numéros, comprenant 1176 objets — et qu'à la même époque, le *Médailleur* renfermait 958 médailles ou monnaies.¹ »

Deux cent trente-cinq personnes répondirent au premier appel pour la fondation du Musée, auquel elles « ont fait des dons », comme l'indique la liste que votre *Bulletin* conserve avec reconnaissance.

Pour mieux indiquer les progrès et les développements de cette brillante et utile institution, noble but de la Société, revenons un instant à M. Nau, en citant une page de la Notice biographique consacrée en 1865 à notre regretté et dévoué président-fondateur.

« M. Nau fut l'un des plus ardents promoteurs de la délibération du 5 juillet 1860, par laquelle la Société archéologique offrait au département le Musée formé par ses soins, à la condition que la chapelle de l'Oratoire serait restaurée, et nous devons nous réjouir aujourd'hui d'avoir assuré à ces collections et au monument qui les abrite une perpétuité sur laquelle il eût été peut-être imprudent de compter, si nous n'avions trouvé dans le sein du Conseil général des défenseurs zélés d'une cause qui semblait trop locale pour être gagnée sans combat. La lutte, on s'en souvient, fut acharnée, et il ne fallut rien moins que la haute influence d'un homme qui porte maintenant le fardeau administratif de la seconde préfecture de l'Empire pour ramener à nous la victoire qui s'enfuyait².

« Tout fut donc sauvé. La Société vivait auprès de son Musée comme par le passé, mais plus riche d'avenir et de promesses qui se réalisent chaque jour. Alors votre président crut sa tâche terminée, et il tint à reprendre le rang toujours honorable de simple volontaire. Mais vous n'avez pas voulu qu'il échappât à vos témoignages de gratitude et de respect en lui décernant à l'unani-

¹ Notice sur la Société archéologique de Nantes, par M. Vacher : *Revue des provinces de l'Ouest*, première année, pp. 216-265.

² M. Chevreau, alors préfet de la Loire-Inférieure, préfet du département du Rhône en 1865.

« mité le titre de président d'honneur, dont s'honorait avant lui un
« de nos plus célèbres archéologues bretons (M. Bizeul); vous avez
« compris que vous vous l'attachiez plus que jamais, et que plus
« que jamais encore vous pouviez compter sur son savoir et son expé-
« rience. L'arrêté préfectoral par lequel le Musée d'archéologie était
« reconnu établissement départemental portait aussi la création
« d'une commission administrative : M. Nau en fut nommé vice-
« président... »

Ne devons-nous pas faire remarquer ici l'heureuse part prise par la Société dans la conservation de cette chapelle de l'Oratoire, sauvée par elle, restaurée pour elle. Sans la Société, pas de Musée ! Sans le Musée, pas de restauration pour ce monument, par conséquent la ruine fatale, inévitable. Encore un bon point, Messieurs, à votre Société, ainsi qu'à tous ceux qui la secondèrent en cette circonstance.

Le Musée a pris le nom de son local ; du moins le public le lui a attribué. C'est généralement le Musée de l'Oratoire. Acceptons ce titre, Messieurs, et sachons mériter par nos travaux la bonne renommée scientifique qui s'attache à ce nom dans les annales de notre histoire et des hautes études.

Après M. Vandier, le Musée échut, en janvier 1859, à M. Parenteau. Une bonne fortune, et pour l'établissement et pour nous. Pendant vingt-trois ans, 1859-1882, le conservateur du Musée d'archéologie, c'est le seul titre qu'il ambitionnait, n'eut qu'un but, une préoccupation, l'étude et son Musée de l'Oratoire.

Parfois la direction d'un établissement scientifique confiée à un amateur peut avoir à souffrir des penchants du particulier, assez enclin à obéir aux inspirations égoïstes du *primo mihi*. Ici, au contraire, les goûts de Parenteau se trouvèrent immédiatement d'accord avec ses fonctions. Toujours heureux de voir les collections confiées à sa garde se développer et s'enrichir, il achetait pour lui ce que le budget, assez réduit de son Musée, ne lui permettait pas d'acquérir, et ses dispositions furent bientôt prises pour que les deux collections n'en fissent plus qu'une seule.

Inutile de rappeler toutes ces publications, marquées au coin de l'érudition et du savoir. Le modeste conservateur de Nantes n'était pas le premier venu. Il eût été parfaitement à sa place soit à Cluny, soit à Saint-Germain.

Citons particulièrement : *Un canon de bronze du siège d'Orléans*, 1428, grand in-8°, 16 pp. 1871, au sujet duquel M. Chabouillet s'exprimait ainsi, dans son rapport sur le Musée de Nantes, à la

Sorbonne, 1878 : « Je m'arrêterai cependant pour saluer, au milieu des armes, un fauconneau aux armes de la ville d'Orléans, contemporain de Jeanne d'Arc, procuré au Musée par M. Parenteau, qui déjà pourrait se plaindre de l'exiguité de l'église de l'Oratoire, tant il y accumule de trésors !!! »

Deux catalogues du Musée, l'un en 1856, avec la collaboration d'Armand Guéraud, l'autre, en 1869, de 140 pp. et 12 pl., que M. Chabouillet jugeait ainsi : « M. Parenteau, le savant numismate, qui est le conservateur à la fois honoraire et effectif, a eu le courage de s'attaquer à cette œuvre ingrate et méritoire qu'on nomme un catalogue. Il a donné deux éditions de celui du Musée de Nantes : il n'y a qu'un reproche sérieux à faire à la seconde, car je ne parle pas des légères inexactitudes, inévitables dans les œuvres de cet ordre, que l'on a pu y signaler. Ce reproche, c'est que ce livre si utile est trop magnifique, qu'il a de trop belles planches, et que, pourtant, il n'est pas à la portée des visiteurs. »

N'oublions pas — ce serait impardonnable — le splendide *Inventaire archéologique* de ses collections particulières. Vincent Forest et Emile Grimaud, 1878, in-4° de 140 pp. et 62 planches dessinées et gravées à l'eau-forte par le fils de Thomas, le dévoué serviteur de la Société et du Musée depuis trente-sept ans. Ce magnifique volume est coté 80 francs sur les Catalogues de librairie, c'est tout dire.

Pardon, Messieurs, de cette digression, un peu longue peut-être. Parenteau fut pour nous un maître, un ami !

M. P. de l'Isle, votre vice-président, est son successeur. Son successeur, disons mieux : son digne remplaçant. La Société, réunie en séance extraordinaire le 26 septembre 1882, le nomma, usant pour la troisième fois de son droit, et cette nomination fut ratifiée par arrêté préfectoral du 5 octobre suivant¹.

A cette date, le nombre des objets du Musée était de 1,306, total arrêté sur les registres d'entrées. Aujourd'hui, 1893, ce chiffre s'élève à 5,200, c'est-à-dire qu'il a plus que quadruplé en dix ans.

Grâce à M. de l'Isle, de fort belles vitrines, parfaitement appropriées à leur destination, renferment et protègent les superbes collections, qui, sous sa direction éclairée, sont venues successivement augmenter cet ensemble aussi marquant que remarqué et assurer au Musée l'un des premiers rangs, sinon le premier de nos villes françaises. Sur le fronton de ces vitrines, se lit le nom du

¹ La Société avait nommé M. Vandier. Au renouvellement du Bureau, pour l'année 1860, elle élut M. Fortuné Parenteau, élection confirmée par arrêté préfectoral du 2 janvier 1861.

premier propriétaire, presque toujours un généreux donateur, ce qui est justice, et appelle en même temps d'autres offrandes, en assurant la perpétuité aux collectionneurs dont trop souvent la mort vient disperser les objets chéris, réunis avec patience, joie et bonheur.

Ici se voient la céramique, les monnaies gauloises des Namnètes, les pièces mérovingiennes et féodales, les bijoux, les objets de toutes sortes légués par Parenteau. Là l'admirable suite d'outils préhistoriques formée par M. Seidler, l'un de nos fidèles sociétaires pendant son séjour à Nantes. Cette superbe collection fut acquise, au prix de 10,000 francs, par le Conseil municipal, sur la proposition et les instances de M. de la Laurencie, l'un de nos présidents. Mais cette somme ne représente pas, à beaucoup près, la valeur vénale de ces beaux objets, et certainement M. Seidler a droit au titre de donateur.

De ce côté sont les intéressantes séries de M. René Kerviler, l'habile ingénieur, le laborieux écrivain, l'un de vos anciens vice-présidents, qu'il suffit de nommer, et de M. Bord, l'entrepreneur du bassin de Penhouët à Saint-Nazaire. Plus loin, les curieuses porcelaines, Chine et Japon, de M. Hersnot de Saint-Léger ; les collections brésiliennes de M. l'abbé Cullerre, le grand tumulus breton de M. l'abbé Prigent ; les fouilles de Saint-Donatien, lors de la reconstruction de la basilique, si bien mises en relief par M. Louis Petit, votre dévoué trésorier. Dessinateur infatigable, M. Petit, pour ne pas être dérangé lorsqu'il esquissait un coin du vieux Nantes, ne trouvait rien de mieux, pour se soustraire aux coups de coudes et aux regards indiscrets des passants, que de s'installer, très commodément, sur son camion, arrêté au point de vue choisi, jusqu'à ce que le croquis tranquillement dessiné eût reçu le dernier trait de son crayon aussi sûr qu'agréable.

Citons une admirable épée gauloise, trouvée en Loire, dont Saint-Germain demande le moulage ; puis la réunion de vues du vieux Nantes, patiemment recueillies par M. Auguste Laurant, et l'importante suite des jetons municipaux des maires de Nantes, les jetons des Etats de Bretagne, les pièces bretonnes et nantaises, la rarissime médaille de François III, de M. Perthuis-Laurant, tous deux longtemps membres du comité.

Dans la séance du 3 mars 1893, le Conseil municipal a voté (*à l'unanimité*) une somme de 545 francs pour la construction d'une vitrine destinée à recevoir les belles suites de la collection Perthuis-Laurant, votant également des remerciements pour la généreuse donation de notre sympathique collaborateur du *Livre Doré de l'Hôtel-de-Ville de Nantes*.

Nous venons, à l'instant, de parler des encouragements que la Société rencontra près du Conseil général; il faut aussi mentionner ceux qu'elle trouva près du Conseil municipal. Rien d'étonnant lorsque nous y voyons siéger M. Nau, 1848; M. Frédéric Huette, notre premier trésorier, 1848-1846, adjoint 1848-1852; le baron de la Tour-du-Pin, 1848, puis 1865-1882; René de Cornulier-Lucinière, 109^e maire de Nantes, contre-amiral, toujours attaché à notre Société à laquelle en 1851 il lut une lettre sur le *gisement de Trée*. Constant Verger, adjoint en 1871; Henry de Cornulier, 1878-1888; M. de la Laurencie, notre ancien président, 1878, siégeant encore aujourd'hui avec M. La Peyrade, ancien secrétaire général; M. Luyet, adjoint, 1886-1892.

Donnons quelques lignes à M. Le Prévost-Bourgerel, Gustave-Benjamin-Alexandre, décédé à Nantes le 28 octobre 1882, membre fondateur de la Société, qu'il a dotée, comme témoignage de bon souvenir, d'une collection de dessins des plus remarquables.

Architecte du département, président de la Société des architectes de Nantes, qu'il avait contribué à établir, membre de la Commission départementale des bâtiments civils, architecte de la Chambre de commerce, membre correspondant de l'Institut, il avait obtenu en 1879, de la Société centrale des architectes, une médaille d'or, distinction jusque-là unique.

Non-seulement il a laissé des œuvres remarquables, mais aussi, sur les diverses branches des beaux-arts, des ouvrages d'une grande valeur, qui le placent au rang des artistes marquants de notre époque.

M. Dugast-Matifeux, 1870-1888, qui ferait encore partie de cette assemblée, s'il n'avait opté pour Montaigne sa ville natale. Membre fondateur, plusieurs fois il présida nos séances. Ses nombreuses publications furent surtout données à la Société académique. Notons, entre autres : *Nicolas Travers, historien de Nantes et théologien en 1857*; *Le commerce honorable et son auteur, en 1626*; dans la Revue de l'Ouest, *Toussaint-lez-Nantes*, mentions historiques tirées de ses registres. Puis *l'Etat du Poitou sous Louis XIV*; *Rapport au Roi et Mémoires sur le clergé, la noblesse, etc.*, par Charles Dugast-Matifeux; *Fontenay-le-Comte, Robuchon*, 1865, in-8°; *Nantes ancien et le pays nantais*, Nantes, Morel, 1879, XV-583 pp. in-8°.

Notre connaissance date de loin, et nos relations furent toujours très courtoises.

C'était dans un petit local de trois pièces, tout délabré, pauvrement meublé, de la route de Vannes : le jeudi 17 août 1881, juste

huit jours après le décès de Jean-Marguerite Bachelier, le trop fameux séide de Carrier, mort le 10 août à l'âge de 92 ans. M. Dugast recherchait les pièces de l'époque révolutionnaire. Sur son indication j'achetai *La Loire vengée*, une histoire de Bretagne de Le Baud, et quelques volumes que la domestique vendait à bas prix.

Aujourd'hui la collection de documents rassemblée par M. Dugast-Matifeux, le seul survivant, avec nous, de vos membres fondateurs, sur la période de 1789 à 1800, est aussi considérable qu'importante et rare. Elle est probablement unique, et a été mis à contribution, dans une large part, par divers historiens contemporains, pour l'histoire de la Révolution. Il a bien aussi des médailles, particulièrement une de la Reine Anne, frappée à Lyon, probablement unique. Nous formulerons un vœu pour qu'il veuille bien s'en dessaisir un jour en faveur du Musée qui lui doit déjà, et qu'il a vu naître et grandir.

IV

Ce fut en 1859, quatorze ans après la fondation, que le Bulletin destiné à donner à la Société une activité réelle, à affirmer son existence, fut créé, sous l'initiative intelligente d'Armand Guéraud, imprimeur, l'un de ses membres les plus dévoués. Alors la Société prit de l'extension, les travaux devinrent plus nombreux, et l'*Archéologia Namnetis* conquit largement sa place au soleil, tandis que son Bulletin se classait, à plus d'un titre, entre les publications intéressantes. La série complète est devenue rarissime, et les heureux qui la possèdent tiennent à la conserver avec soin.

Dès le début, M. Bizeul, de Blain, y donna les Namnètes aux époques celtique et romaine. Infatigable chercheur, il devança cette renaissance de l'Archéologie, hardiment inaugurée par M. de Caumont. Avec la verdeur de sa forte vieillesse il parcourait les communes de la Loire-Inférieure, recherchant patiemment les vestiges, déjà fort rares, des voies gallo-romaines. Il savait les retrouver d'instinct, et retracer leur parcours à l'aide des souvenirs qu'il évoquait chez les anciens du bourg, du hameau, de la ferme, dans laquelle il s'arrêtait au milieu de ses pérégrinations persévérantes.

Ses nombreux et importants travaux de la *Société académique*, de la *Société nationale des antiquaires de France*, de l'*Association bretonne*, de la *Revue de l'Ouest* font autorité. Le fonds Bizeul, de

la Bibliothèque publique de Nantes, composé principalement de trente-sept cartons, bourrés des titres des Clisson et des Rohan du treizième au dix-huitième siècle, consacrent la laborieuse mémoire de notre président d'honneur.

Un autre président d'honneur, que nous ne pouvons oublier, est M. l'abbé Fournier. Justement appelé à succéder, comme évêque de sa ville natale, aux Evhémère, aux Benoit de Cornouailles, aux Jean de Malestroît, aux Micolon de Guérines, il employa son éloquence et son indomptable énergie à l'achèvement de sa cathédrale, après avoir doté sa paroisse et la cité du premier spécimen de la renaissance de l'art ogival, qu'il faisait graver sur son sceau épiscopal, comme emblème parlant de ses lettres de noblesse, disait-il.

Un soir qu'il présidait une réunion assez nombreuse, demandant à ses assesseurs le nom des assistants, l'un d'eux nomma M. Pailoux, collectionneur intrépide et coutelier, dont les traits n'avaient rien de bien marquant. — Ah ! reprit le curé de Saint-Nicolas, coutelier ! Il ne fait pas l'effet d'une fine lame ! !

Un souvenir au docteur Foulon, à sa verve caustique et entraînante, ainsi qu'à M. Eugène de la Gournerie, le litterateur émérite, au style agréable et charmant.

Notre confrère et ami Léon Maître suit la voie largement ouverte par M. Bizeul. Sa plume, toujours active, connaît peu le repos, et retrace avec entrain ses explorations gallo-romaines, ou rend la vie aux cités disparues. Il est l'un des tenants de ces joutes scientifiques que soutiennent vaillamment avec lui M. Orieux, le nouveau président de la florissante Société d'horticulture, et M. P. de Lisle, notre dévoué conservateur, toujours sur la brèche, soit qu'il s'agisse des temps préhistoriques, soit qu'il s'agisse de périodes plus modernes. Avec eux nous remontons aux origines des Samnètes, et à l'étude de la géographie gauloise de notre contrée.

Ce sujet, déjà traité par MM. de Kersabiec, René Kerviler, Blanchard de Nozay, offre à nos intrépides *piocheurs*, c'est le mot, des aperçus nouveaux et toujours intéressants.

Je crois apercevoir M. Chaillou. Qu'il me permette d'associer son nom à ceux de tous ces dévoués adeptes de la science, et d'espérer qu'il voudra bien nous faire part des heureuses découvertes que lui réservent les fouilles à venir de sa belle propriété des Cléons, si riche en souvenirs gallo-romains, et dont le nom, porté au loin par la Société française d'archéologie, est avantageusement connu de tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'antiquité. Le Musée des Cléons est remarquable. Il a valu à son organisateur la grande

médaille d'or, lorsque la Société française, tenant ses assises à Nantes, le visita, le jugeant digne du plus haut intérêt.

La contrée est fertile, car, non loin de là, à Vertou, aux Deux-Moulins, se voit le Musée formé par M. Marionneau notre ancien président, aujourd'hui fixé à Bordeaux.

J'en passe, Messieurs, et des meilleurs, pour ne pas abuser de votre attention. Parmi nos travailleurs, mentionnons M. René Blanchard, son *Cimetière mérovingien de Machecoul* ; M. de Vernon, son étude sur *Saint-Julien-de-Vouvantes* ; le baron Christian de Wismes, *Les chars*.

L'archéologie, à son aurore, pouvons-nous dire, il y a cinquante ans, est devenue aujourd'hui le complément indispensable d'une instruction complète. Elle est vulgarisée et compte d'innombrables disciples dans l'ancien comme dans le nouveau monde. Elle a ses cours, ses conférences, soit à Huelva, soit à Chicago, où se donnent rendez-vous les curieux et les savants de tous les Etats du globe.

Ses divisions et ses subdivisions sont multiples, les temps préhistoriques, les origines des peuples, l'orfèvrerie, la céramique, les monuments les plus élevés, et le petit triens, le lourd bahut et le léger coffret...

Elle présente un objet rencontré dans les cendres des dolmens et des tumulus, dans la poussière des sépultures mérovingiennes, dans la terre des tombeaux de la Renaissance, les ruines gallo-romaines ou les fossés des forteresses féodales, comme type des mœurs de populations évanouies, disparues, comme spécimen des arts, des civilisations oubliées ou plus rapprochées de nous.

Chacun veut être un peu archéologue, et tient à recueillir quelque chose, une assiette pour orner la salle à manger, un tableau pour décorer le salon ; des flambeaux pour la cheminée, une coupe, une aiguière pour le buffet ; une rapière, une arquebuse pour la panoplie de Monsieur ; un camée antique, un bijou breton, l'écusson de Jeanne d'Arc, la croix de Lorraine, pour l'écrin de Madame ; un bibelot quelconque enfin, qu'on montre avec orgueil ou complaisance.

C'est ainsi, Messieurs, que, sans nous en apercevoir, entraînés par l'instinct du naturel développé par notre Société, nous sommes restés fidèles à la devise de notre premier archiviste et conservateur ; que nous redirons encore : *Faire revivre ce qui n'est plus, conserver ce qui est prêt à périr*.

Le pilote que vous avez bien voulu choisir, Messieurs, et qui ne s'attendait point à cet honneur, est rempli de bonne volonté. Son dévouement entier est acquis à la mission que vous daignez lui confier.

Il espère pouvoir compter sur l'union complète, la bonne harmonie de son équipage. Il a besoin du concours de tous, et fait appel à l'aide effective et morale de chacun. Ainsi secondé, la petite barquette de l'ARCHÉOLOGIA NAMTENSIS, devenue maintenant un vaillant esquif, aux voiles gonflées par la brise bienfaisante des bonnes études et du travail commun, n'aura point à redouter d'écueils. Elle naviguera fièrement sur la mer jolie.

Souhaitons donc à notre chère Société longue et heureuse vie, redisant la belle sentence, figurant sur la première page du Bulletin de 1889 :

VOLGVE LA GALLÉE DE FRANCE.

NOTE

SUR

UN OUTIL DE POTIER GAULOIS

TROUVÉ A HERBIGNAC



L'objet en bronze ou en cuivre dont j'ai fait hommage au Musée, par l'entremise de M. Parenteau, me fut donné en 1871 par Jean-Marie Gicquiau, potier à la Baronnerie, en Herbignac.

Il a été trouvé à quelques pas du village, près d'une lande de plusieurs hectares nommée les *Trous à pots*, lande d'où l'on extrait, de temps immémorial, l'argile employée à la confection des poteries¹, et dont les excavations multipliées — abandonnées pour un grand nombre depuis longtemps — dénotent une exploitation fort ancienne.

Tous les villages voisins, la Baronnerie, Lauvergnac, Kernay, Kercouret, Kerlibérin, Kerhéraut, Boyac, Landieule, Kergoche, ne sont guère habités que par des familles de potiers qui se transmettent leur art de père en fils. Aux siècles derniers, cette industrie était encore bien plus répandue qu'aujourd'hui ; il suffit d'ouvrir les vieux registres paroissiaux d'Herbignac pour s'en convaincre. Il y avait alors des potiers au bourg et dans beaucoup de villages où il n'en existe plus, ce qui n'a rien de surprenant d'ailleurs, le défrichement des landes ayant dirigé vers l'agriculture un grand nombre de bras.

¹ Morlent, dans son *Précis historique sur Guérande*, publié en 1819, consacre la note suivante à cette argile : « Argiles micacées. La commune d'Herbignac est depuis longtemps en possession d'en fournir ; elles sont réputées les plus belles du département. »

A voir les débris de poteries, de briques et de tuiles à crochets qui jonchent les labours, et s'entassent sur les bords, en certains terrains environnants, notamment dans un champ au sud des maisons de la Baronnerie, et dans un autre contigu à la lande des *Trous à pots*, on ne peut douter que d'anciens fours gallo-romains n'aient existé là. Du reste, il y a une vingtaine d'années, il était encore facile, à l'exhaussement du sol, d'en reconnaître la place.

Bien plus, à deux kilomètres au nord, près de la voie romaine dont je vais parler, un propriétaire d'Herbignac, M. Chomart de Kerdavy, en faisant défricher des landes, a découvert un ancien four chargé encore de toutes les tuiles à rebords qui y avaient été posées pour la cuisson. Parmi un grand nombre de brisées, plusieurs étaient intactes et en parfait état ; un des plus beaux spécimens est conservé dans sa famille¹.

La lande des *Trous à pots* est coupée en deux par une voie romaine qui venait de la Vilaine où elle se raccordait, sur l'autre rive, à un prolongement vers Vannes. Bizeul, avec son œil de lynx, avait remarqué cette voie². Très visible en deçà et au delà de la Baronnerie, elle partait des environs du *Gué de l'Isle*, en Férel, et, traversant toute la presqu'île guérandaise, se dirigeait vers Saint-Nazaire. On peut la suivre, par intermittences, sur la commune de Férel, puis, presque sans interruption, sur un parcours de plus de huit kilomètres, depuis la Croix des Forgettes, près Trévélec, en Herbignac, à son intersection avec la route départementale n° 9, jusqu'au delà du moulin de la Croix-Longue, en Saint-Lyphard, passant par la Baronnerie, le Pigeon-Blanc, Kerjano et le Pont-d'Oss.

¹ Le même propriétaire m'a montré un bras de statuette en terre du pays, recueilli également dans ses défrichements.

² Voici ce qu'en dit le savant explorateur de nos voies romaines : « Avant de passer la Vilaine, je dois faire mention d'un embranchement à la voie que j'ai décrite » (celle de Blain à Port-Navalo) « se dirigeant sur le pays Guérandais, par Herbignac et Saint-Lyphard, embranchement que je n'ai pas encore assez étudié pour en renvoyer le compte, mais duquel j'ai parcouru un fragment de plus d'une lieue entre les deux bourgs que je viens de citer. »

Mémoire sur les voies romaines de la Bretagne et en particulier de celles du Morbihan.

Caen. 1843, p. 561.

Près de ce dernier point, la ligne se bifurquait, et tandis qu'un embranchement se dirigeait sur Guérande, la voie principale, infléchissant vers le sud-est, se rendait à l'embouchure de la Loire, à travers la commune de Saint-André-des-Eaux. Était-ce la grande voie de *Brivates-Portus* à *Dartorritum* ? Il y a tout lieu de le croire. Le chemin rural avec lequel elle se confond sur presque toute la traverse des communes d'Herbignac et de Saint-Lyphard porte au cadastre le nom de *Grande route de Saint-Nazaire*, et, de fait, avant l'ouverture de nos lignes vicinales, c'était le seul chemin pour y conduire.

Nos potiers gallo-romains avaient donc, pour l'exportation de leurs marchandises, de magnifiques débouchés.

Tous ces indices m'avaient amené à penser que notre petit objet pouvait bien être un outil de potier gallo-romain, ou peut-être même de potier gaulois, puisque, bien avant la conquête, nos aïeux étaient habiles à manipuler l'argile et à travailler le bronze. J'avais même exprimé mes présomptions au savant conservateur du Musée, alors M. Parenteau ; mais, comme en archéologie on ne saurait être trop prudent, j'avais ajourné toute opinion définitive jusqu'au moment où une preuve palpable pût être apportée à l'appui.

Cette preuve, Messieurs, je crois être en mesure de vous l'offrir. Voici l'outil dont se servent généralement de nos jours les potiers d'Herbignac pour la confection de leurs vases. L'échantillon placé sous vos yeux n'a pu être façonné pour les besoins de la cause : son long usage et les traces de mica qu'il porte encore ne laissent aucun doute sur son authenticité. Il m'a été donné, sur place, par un des meilleurs potiers de Landieule. Ce grossier instrument en bois, bien en rapport d'ailleurs avec le reste de l'outillage, suffit pour fabriquer des poteries dont l'élégance et la forme antique frappent d'étonnement tous ceux qui les voient.

Rien d'aussi élémentaire, d'aussi primitif que l'installation d'un atelier de potier à Herbignac. Une vieille roue de charrette, horizontalement placée, un banc, un bâton, un fil de fer et ce petit outil en bois, voilà en quoi consistent tous les frais de premier établissement. Le moyeu de la roue repose

sur un pivot et présente, à sa partie supérieure, une surface plane sur laquelle est déposée la pâte d'argile pétrie et préparée à l'avance. Le potier, assis sur un banc plus élevé, donne avec son bâton une vive impulsion à la roue et, pendant qu'elle tourne, l'argile, sous les doigts de l'ouvrier et au gré de son caprice, s'amincit, s'allonge, s'élargit, prend des formes fantastiques, et finalement, à l'aide du polissoir, se transforme en un vase aux gracieux contours.

Le vase terminé, avec un fil de fer on en détache la base adhérente au plateau, et on le laisse sécher quelques jours avant de le passer par le four.

Cette manière si simple d'opérer a dû peu varier dans un pays attaché si obstinément à ses vieux usages. Sauf un outillage plus perfectionné qui ressort de la comparaison des deux instruments, nos gallo-romains ne procédaient pas sans doute autrement. C'était, du reste, le système adopté par leurs vainqueurs. Le poète Horace nous l'apprend :

. Amphora cœpit
Institui ; currenre rotâ, eur urceus exit ?

(*Art poétique.*)

Urceus, un *orseu*, comme on dit encore dans nos villages.

L'instrument en bois des potiers d'Herbignac se nomme *une palette*. Il est facile de voir qu'il est à double fin et se compose de deux outils bien distincts. Voici d'abord le couteau servant à couper l'argile et à en détacher la quantité nécessaire au vase en projet. Enlevez cette partie-là, il ne reste plus qu'un polissoir très ressemblant à notre objet du Musée. Seulement pour le polissoir en bois, la partie supérieure se rétrécit afin d'évider le manche du couteau et de donner plus d'aisance à la main qui tient le double instrument, tandis que notre polissoir en bronze, auquel n'est pas joint l'accessoire et qui était emmanché probablement, exigeait plus de largeur et d'épaisseur à son sommet, afin d'être plus facilement retenu. Mais la partie inférieure, la seule utile en fin de compte, est dans les deux outils complètement identique, et la simple comparaison équivalant ici, ce me semble, à la meilleure des démonstrations

Dans quelques villages, on se sert d'un double polissoir semblable au second modèle déposé sur le bureau. Ici l'analogie avec notre outil de bronze est encore beaucoup plus frappante. Au lieu du couteau à couper l'argile, lequel devient alors un instrument distinct, il n'y a plus que deux polissoirs dont l'un sert de poignée à l'autre, remplissant ainsi absolument le même but que le manche en bois ou en corne auquel était adopté l'outil gaulois.

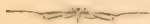
Je crois donc pouvoir en conclure que l'objet en bronze placé sous nos yeux est un polissoir de potier gaulois ou gallo-romain, et je me féliciterais, Messieurs, d'avoir fait passer cette conviction dans vos esprits.

G. BLANCHARD.

UN MOT

SUR LE

TUMULUS DE SAINT-SULPICE-DES-LANDES



CORRESPONDANCE. — EXCURSION

À la séance du 11 avril, M. Nau, vice-président, donnait lecture des deux lettres qui suivent :

MESSIEURS,

Le 25 mars dernier, assez souffrant de la bronchite dont les suites me privent de l'honneur et du plaisir de présider cette séance, j'avais l'avantage de recevoir la visite de Madame et Mademoiselle Gris, propriétaires de la terre des Branchères, en Auverné et Saint-Sulpice-des-Landes.

Madame Gris m'informait, très aimablement, de l'existence d'un tumulus, probablement gaulois, sur sa propriété et au sujet duquel elle autoriserait volontiers des fouilles, si la Société pouvait être désireuse de les entreprendre.

Je ne pouvais que remercier Madame Gris de sa bienveillante communication, et l'assurai de toutes nos sympathies à l'égard du projet dont elle voulait bien me parler, et qui vous serait annoncé dans la séance du 11 avril.

Sur son indication, j'écrivis immédiatement à M. l'instituteur de Saint-Sulpice-des-Landes, qui répondit par la lettre ci-jointe contenant d'intéressants détails sur cette motte ou tumulus :

« Saint-Sulpice-des-Landes, le 1^{er} avril 1893.

« MONSIEUR,

« Après avoir pris connaissance de votre lettre, je me suis rendu au village des Branchères pour examiner le tumulus que vous a signalé Madame Gris ; je vous adresse aujourd'hui quelques renseignements à ce sujet.

« Le village des Branchères est situé dans la commune du Petit-Auverné, à quatre kilomètres environ du chef-lieu. La gare la plus proche est celle de Saint-Mars-la-Jaille qui est à douze kilomètres. Le tumulus se trouve à quatre cents mètres environ d'une belle route conduisant à la gare. S'il y avait quelque chose à transporter, le transport serait donc assez facile.

« Le tumulus est assez bien conservé, malgré les dégradations occasionnées par les labours et les commencements de fouille opérés, il y a quatre ou cinq ans, par l'ancien propriétaire, fouille qui n'a donné aucun résultat, par suite de l'inexpérience des chercheurs, qui ne sont descendus qu'à trois mètres de profondeur, alors que le tumulus a une hauteur actuelle de douze à quinze mètres.

« Sa longueur (de l'est à l'ouest) est d'environ trente-cinq mètres et sa largeur (du nord au sud) vingt mètres.

« Sa forme n'est pas régulière, par suite des dégradations survenues, mais l'ensemble présente bien l'aspect des tertres explorés : butte de Tumiach, par exemple, tumulus de Kercado, etc. C'est bien, à n'en pas douter, ce que les archéologues désignent sous le nom de motte, tertre, etc...

« Le monticule n'est pas le résultat d'un soulèvement naturel, il a certainement été élevé là par la main des hommes et à une époque plus ou moins reculée.

« Comme preuve à l'appui de ce que j'avance, j'ai l'affirmation des fermiers du lieu qui ont été témoins des premiers essais de fouilles. Dans la tranchée qu'ils ont pratiquée eux-mêmes ils ont reconnu à certains caractères que la terre qu'ils soulevaient avait déjà été remuée. Les vieilles ferrailles qu'ils y ont trouvées, d'ailleurs, en sont un indice certain.

« Au pied de ce tumulus, côté nord, coule aujourd'hui un petit ruisseau, mais il paraît qu'autrefois, et il n'y a pas encore de cela très longtemps, puisque c'est à la connaissance des anciens du pays, il y avait là un étang très vaste, aujourd'hui desséché, que l'on dénommait étang de la Salmonaie.

« Le tumulus a donc été élevé en face de l'étang et par les lacustres peut-être l'étang encaissé, autour duquel se déroule un court, mais joli panorama, était bien fait pour tenter nos primitifs amis de la nature et de la paix.

« C'est sur le versant sud que le tumulus a été construit, dans l'endroit le plus escarpé et si près de l'étang que sa base du côté nord devait être baignée, ou peu s'en faut, à l'époque des grandes eaux.

« Je n'ai pu recueillir aucune légende, aucun mot celtique, ni

aucun autre monument celtique. Personne ne se rappelle avoir vu de pierre sur le tertre ou dans les environs.

« Les fermiers désignent le terrain où se trouve le monticule sous le nom de pièce de la Douve, mot qui ne dit absolument rien, du moins quant au sujet qui n'occupe pas plus sans doute que celui de fosse aux Anglais, que l'on a donné à une fosse située tout à côté, dans l'emplacement de l'étang.

« Un dernier renseignement. Il y a une quinzaine de jours des messieurs se sont présentés aux fermes des Branchères et sont allés visiter le monticule. Ils ont paru, au dire des fermiers, y attacher beaucoup d'importance. Ils n'ont décliné ni leurs noms, ni leurs qualités, ils ont seulement dit qu'ils écriraient à M. Gris et que probablement ils reviendraient bientôt, si toutefois ils obtenaient l'autorisation qu'ils solliciteraient.

« Voilà, monsieur, tout ce que je puis vous dire : c'est bien peu, mais si ce peu pouvait vous être agréable et utile et vous engager à faire exécuter des fouilles qui feraient peut-être, si elles donnaient de bons résultats, avancer d'un pas l'anthropologie, science à laquelle je m'intéresse beaucoup, je serais enchanté.

« Je ne connais absolument rien, pour le moment, concernant le patron de Saint-Mars-la-Jaille; si j'apprends quelque chose, je m'empresserai de vous le communiquer.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mon plus profond respect.

« BRISSON,

« Instituteur-adjoint à Saint-Sulpice-des-Landes. »

P.-S. — J'ai oublié de vous dire, monsieur, que les Branchères sont plus rapprochées de Saint-Julien-de-Vouvantes que de Saint-Mars-la-Jaille. Six kilomètres séparent seulement ce village de ce chef-lieu de canton, et le tramway conduit de Saint-Julien-de-Vouvantes à Châteaubriant.

Il importait, dans la circonstance, de ne pas paraître trop indifférent, et de mettre un peu la Société en avant, ce que j'ai fait. Messieurs, en adressant de nouveaux remerciements et un ordre du jour à M^{me} Gris.

Il reste à savoir si la Société peut et doit entreprendre cette fouille. M. le Conservateur du Musée, consulté, a émis l'avis de visiter le tumulus, afin de ne pas s'exposer à quelque déception.

La lettre de M. l'instituteur est une première attestation, de laquelle il faut tenir compte. Il reste donc à la Société à étudier la question, laquelle pourrait être, sans doute, renvoyée au Comité, avec mission de conclure à ce sujet et de soumettre son opinion à la prochaine réunion générale.

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO.

A la séance du 2 mai, il fut décidé qu'une visite au tumulus des Branchères, appartenant à M. Gris, qui invitait fort gracieusement la Société à faire des fouilles, aurait lieu le 16 mai.

En conséquence, ce jour, à 7 heures 30, MM. Le Meignan, ancien président, Dortel, secrétaire, Pouvreau, trésorier adjoint, et de la Nicollière-Teijeiro, président, se trouvaient à la gare de l'Etat. A Doulon, M. Gris, prévenu quelques jours avant, se joignait aux voyageurs.

Arrivés à Saint-Mars-la-Jaille à 9 h. 1/2, introduits par M. Dortel, nous entrons dans le charmant jardin de M. Augéard, notaire, remarquable surtout par une splendide collection de rosiers, qui en font une véritable curiosité. Un petit verre de madère, offert avec insistance, achève la connaissance, que rend plus complète l'invitation de partager notre déjeuner et de prendre part à la promenade. Très bien servi, le repas, plein d'entrain et de gaieté, se termine au moment où une magnifique averse vient réjouir la campagne, depuis si longtemps altérée, et nous force de retarder le départ, qui s'effectue enfin, au moment même où l'*Angelus* de midi tinte au clocher de l'église.

Fort heureusement le petit break est couvert ; en passant, nous entrevoyons le château de la Ferronnays, dont la marquise vient de donner, dans son bel hôtel de Paris, un bal superbe, où les dames ne pouvaient être admises que le visage couvert d'un loup de velours, innovation de haute fantaisie !...

Nous volons vers Saint-Sulpice-des-Landes ; l'église paroissiale a été récemment reconstruite au village de la Barre-David, aujourd'hui chef-lieu de la commune. Sur la route nous jetons un coup d'œil au château de ce nom, jadis appartenant à la famille Le Marié de la Clanchelière, maintenant propriété de M. Augustin Le Goüais. Ce vaste logis, aux toits

élevés, aux mansardes triangulaires, remaniées à plusieurs reprises, a fort bon air et pourrait bien dater du XVII^e et même du XVI^e siècle.

La pluie bienfaisante, mais peu agréable aux voyageurs, continue, et nous entrons dans la vieille église paroissiale de Saint-Sulpice. La voûte et les murs sont décorés de peintures longtemps dissimulées sous un épais badigeon de chaux blanche, en partie remises à jour au moyen d'une allocation du Conseil général. Ces peintures datent évidemment du XV^e siècle. Des restes d'inscriptions gothiques, rappelant à s'y méprendre les lettres des légendes des groupes sculptés au bas de l'intérieur de la cathédrale de Nantes. Sur le mur de la sacristie, derrière l'autel, du côté de l'épître, au dessous de la représentation de Judas recevant la bourse des trente deniers, se lisent les mots : « *Judas vendit son maître*, » qui ne permettent aucun doute sur l'époque de ces décorations. Toutes forment une suite de sujets religieux depuis Adam et Eve en costume primitif dans le Paradis terrestre (peut-être cause déterminante du badigeonnage), y compris la Passion, et même saint Clair, « *saint Cler* », premier évêque de Nantes, non loin de la porte de côté et de la vieille chaire en ruine. Les fonts baptismaux, fort anciens, ont été abandonnés au bas de l'édifice.

Cette vue seule suffirait amplement à justifier une excursion archéologique, avec accompagnement de photographies. M. Garnier, habitant de Saint-Sulpice, connu de MM. Augeard et Gris, venant se joindre à nous, nous apprend qu'il est grandement question de faire classer cette chapelle au nombre des monuments historiques. Elle en est digne certainement, et il appartient à la Société d'Archéologie de formuler un vœu pour que cette mesure devienne bientôt effective et conserve longtemps ces curieux spécimens de peintures du moyen âge, fort rares aujourd'hui, et qui tendent à le devenir de plus en plus.

Les ondées nous poursuivent, le tonnerre gronde dans le lointain. Nous remontons dans notre véhicule, divisés en deux groupes, M. Garnier, qui nous accompagne, ayant fait atteler sa voiture. Bientôt apparaissent les belles futures

du vieux château de la Motte-Glain, en partie reconstruit par Pierre de Rohan, le maréchal de Gié, et visité par Charles VIII, la reine Anne, Charles IX en 1565, qui y couchèrent.

La superbe porte d'entrée, ses tours, sa masse imposante surgissent au fond de cette magnifique allée de chênes plusieurs fois séculaires, découronnés par Richelieu, et dont les troncs noueux mesurent quatre ou cinq mètres de tour. Cette ancienne terre, comprenant encore aujourd'hui 200 hectares de futaies et de parc, dit M. Augeard, appartient à M. Robineau, marquis de la Rochequairie, après avoir été le domaine des Rouzé aux XII^e et XIII^e siècles. L'entrée grandiose semble du XIV^e siècle, tandis que les sculptures des bâtiments de la vaste cour intérieure, les fenêtres décorées de coquilles paraissent indiquer le XV^e siècle, voisin de la Renaissance, et rappellent un peu le château de Goulaine.

Le propriétaire étant absent, nous ne pouvons visiter l'intérieur. Après avoir déposé la carte de la Société chez le gardien, nous faisons le tour extérieur de cette vaste enceinte et reprenons la route pour les Branchères, but essentiel de notre promenade, fort agrémentée et intéressante, malgré la pluie et le tonnerre, peut-être bien à cause de ces accompagnements, si longtemps désirés et attendus.

Enfin nous arrivons aux Branchères, commune du Petit-Auverné. Guidés par M. Gris et ses fermiers, nous allons au tumulus, traversant les *rues* du village, quelque peu boueuses. Situé au bord d'un petit ruisseau, qui va se jeter dans l'étang de la Salmonaye, la butte a été aplanie au sommet par l'agriculture et une fouille superficielle pratiquée il y a quelques années. Cette éminence artificielle est évidemment faite de main d'homme. C'est ici que nous aurions eu besoin de l'expérience de M. de Lisle du Drèneuc, qui nous avait formellement promis son concours. Mais les exigences de la propriété l'ont emporté sur les ardeurs de l'archéologie, et M. de Lisle est à son chalet de la Baule, au lieu d'être aux Branchères.

Examinant de notre mieux le terrain, questionnant les fermiers, il semble résulter de nos élémentaires observations que cette motte serait peut-être un châtelier, ou mieux un atelier de forges, ce que semblerait démontrer les débris exhu-

més lors de la première fouille, mâchefer, scories, etc., ou encore un simple ouvrage de défense. Abrupte et presque verticale du côté du ruisseau, elle était encaissée et dominée par les coteaux situés en face. De sorte que, malgré notre peu d'expérience, nous hésitons à voir là un tumulus dans la véritable acception du mot.

M. Gris me conduit dans un champ voisin voir une carrière de quartz diamanté, fort curieux, dont certains échantillons ont été transportés çà et là par des amateurs.

Nous reprenons notre route, passant par Saint-Clement, chapelle située sur le bord du chemin. Elle est environnée de larges fosses, lesquelles, suivant les gens du pays, étaient remplies d'eau lorsque régnait la sécheresse, tandis qu'elles se trouvaient à sec lorsque tombait la pluie. Un laboureur d'un champ voisin, interrogé sur ce sujet, répond que le phénomène a cessé depuis un demi-siècle. Le matin même les trappistes de la Meilleray sont venus à la chapelle, pieds nus, en procession, faisant ainsi trois lieues pour aller, autant pour revenir, afin d'obtenir de la pluie. Leurs prières ont été exaucées. Cependant le soleil reparait un peu et nous arrivons à Saint-Mars-la-Jaille, après cette petite tournée d'environ dix lieues pour reprendre le train de six heures du soir. A Donlon, descend M. Gris, charmant compagnon, aimable et gaillard causeur.

Belle journée, Messieurs, que celle du 15 mai, qui nous a procuré le plaisir de voir deux monuments dignes de frapper notre attention, les peintures de Saint-Sulpice-des-Landes, le château historique de la Motte-Glain. Elle nous laissera un bon souvenir, que ravivera parfois la présence parmi nous de MM. Gris et Augeard, que nous avons l'honneur de présenter à vos suffrages comme désireux de faire partie de notre Société.

VIAFOR.

Deux jours après, M. Le Meignen recevait la lettre suivante de M. Perron :

« Varades, le 17 mai 1893.

« MONSIEUR LE MEIGNEN.

« J'ai en effet, d'accord avec M. Ropert-Dubourd, ancien propriétaire des Branchères au Petit-Auverné, fait pratiquer des fouilles dans la motte de terre qui est le long de l'étang de la Salmoiré.

« Je ne crois pas que ce soit un tumulus ou un châtelier. J'avais cru tout d'abord au tumulus, mais les fouilles pratiquées n'ont amené aucun résultat. On a trouvé quelques débris de charbon de bois, et des fragments de poterie. Ces derniers n'avaient aucun caractère d'antiquité. Il est certain que cet amas de terre a été fait de main d'homme ; mais à mon avis, quoique je sois peu compétent dans la matière, c'est une motte féodale « une *merc* de fief », comme on disait autrefois.

« J'ai trouvé sur les Branchères les traces parfaitement conservées d'un ancien camp retranché d'au moins deux hectares, il est assis à mi-côté au midi de la route des Branchères, et à quelque distance de là, d'un tangle d'un champ. Les fermiers interrogés par moi m'ont dit avoir découvert les restes de sept ou huit cadavres. J'ai aussi découvert dans ce pays un gisement de kaolin. Ce qu'il y aurait de curieux à visiter ce serait un ancien châtelier qui se trouve sur la route du Petit-Auverné à Erbray. Les retranchements indiquant un poste de 50 hommes sont assez bien conservés et on y a découvert des cadavres dans des cellules ; des recherches dans cet endroit pourraient donner des résultats.

« Le pays du Petit et du Grand-Auverné est habité par une race qui ne ressemble pas du tout aux habitants des environs ; on prétend que c'est une colonie d'Arvernes. Avis aux ethnographes.

« Si vous voulez visiter ce pays, je suis tout à votre disposition. Seulement j'ai une petite recommandation à vous faire : en même temps qu'archéologue distingué, vous êtes légiste. Vous ferez donc bien de vous rappeler la coutume de Normandie « item il faut vivre ».

« Car dans ce bon pays du Petit-Auverné on ne trouve rien de rien à croquer, apportez des provisions.

« J'ai eu occasion de vous parler de Saint-Laurent du Mottay. Il y a sous Saint-Laurent même une ville souterraine.

« Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

« L.-M. PERRON. »

P.-S. — Les assises de l'Association Bretonne devant se tenir à Ankenis l'année prochaine, il serait bien de se préoccuper de points à visiter. J'aurais bien quelque chose à proposer.

Le même écrivait également à M. A. Dortel :

« Varades, le 19 mai 1893.

« J'ai reçu de M. Le Meignen la même demande que vous me faites au sujet de la Motte des Branchères et je lui ai répondu ce que j'en pensais.

« J'ai peine à croire à l'existence d'un tumulus ; pourtant c'est dans cette idée que je fis faire les fouilles en présence du propriétaire ; mais nous n'avons trouvé que quelques débris de poterie commune n'ayant aucun caractère d'antiquité, quelques petits morceaux de ferraille et un peu de charbon de bois et des cendres en divers endroits. J'ai cru que les terrassiers qui avaient travaillé faisaient tout simplement leur popote au fur et à mesure de l'avancement de leur travail. Je ne sais pas si les fouilles ont été faites jusqu'au point central, car je ne suis pas resté tout le temps.

« Je ne crois pas non plus que ce soit un châtelier au point fortifié, cette butte est trop mal placée, car, si elle domine l'étang et le chemin de la Salmonaie, elle est elle-même dominée par la partie sud de la pièce de terre dans laquelle elle a été édifiée.

« Dans ma lettre à M. Le Meignen, j'inclinai à penser que c'était une motte féodale où les vassaux se rendaient pour faire l'hommage et les censitaires, pour payer aux époques fixées les cens, rentes et devoirs — ou encore une marque de fief. Mais en cherchant dans le dictionnaire des terres et des seigneuries de l'ancien comté nantais par M. Ernest de Cornulier, je ne trouve pas les Branchères — il est probable que c'était une terre roturière, ce qui écarterait, sauf meilleur avis, l'hypothèse d'une motte féodale. Resterait le tumulus. Si le tombeau ne doit pas nécessairement être placé au centre de l'élévation, il est possible que nos recherches n'ont pas donné tout le résultat que j'avais espéré tout d'abord. Les travaux devraient donc être continués.

« Voyez aux archives s'il n'existerait pas d'aveu concernant les Branchères — au nom de Gaudin Bois-Robert ou de Cathelinays de la Mostière. Les Cathelinays étaient propriétaires vers 1668. — Si cette terre était un fief, il est presque certain que l'aveu fera mention de la motte.

« M. Le Meignen pourra vous donner communication de ma lettre.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

« L.-M. PERRON. »

DEUX LETTRES

RELATIVES A L'ÉVASION DU CARDINAL DE RETZ

COMMUNIQUÉES PAR M. PAUL DE BERTHOU

A Nantes, ce 18^e jo. d'aoust 1654.

(D'une autre main contemporaine)

SUR L'ÉVASION DU CARD. DE RETZ

DU CHASTEAU DE NANTES

18 aoust 1654 (*idem*)

MONSIEUR,

Il y a aujourd'huy huit jours que je vous escrivis l'histoire de la sortye de monsieur le cardinal de Restz ; depuis ce temps la, je vous diray que monsieur le mareschal ayant faict advertir tous ses amis pour se trouver aupres de luy, il en est venu sy grand nombre de toutes parts, que la ville et les faubourgs ne furent jamays sy remplys de personnes de condition pendant la tenue des Estatz à Nantes, qu'il y en a a present. Je croy quil est arivé aujourd'huy plus de huit cens gentilshommes. Messieurs les Evesques de St-Brieu et de Vannes sont pareillement venuz offrir leur service. Le Régiment de cavallerye de Monsieur le Mareschal est arivé ce soir à Clisson, on a levé des troupes, particulièrement de l'Infanterye, car pour de la Cavallerye, ils'en est trouvé suffisamment et de très affectionnée à Monsieur le Mareschal, pour entreprendre un siège plus considérable que celuy de Machecou, pour lequel nous estions tous préparéz, avec douze pièces de canon, dont la pluspart estoit desia partye, quand monsieur le Duc de Restz, le bon homme, cest a dire le vieux duc, a envoyé dire a monsieur le Mareschal qu'il

n'estoit pas besoing de tant de gens ny de sy grands préparatifs de guerre pour l'aller assiéger, et qu'il estoit dans l'intention de remettre son chasteau de Machecou entre les mains du Roy, sy cestait la volonté de Sa Majesté ; La Salle Bastelard, gentilhomme ordinaire du Roy, qui a epousé la sœur de mon beau-frère, a esté porteur de ceste parolle là de la part du vieux duc. Ce que mond. sieur le Mareschal ayant apris, il a envoyé Mons^r le grand maistre son fils aud. lieu de Machecou avecq vingt ou trente gentishommes seulement qui l'ont suivy, pour aller establir de la part du Roy une garnison de cinq^{te}. ou soix^{te}. soldastz seulement, avec quelques officiers, dans led. chasteau, en attendant qu'il ait des nouvelles de la cour, de sorte que présentement qu'il est dix heures du soir, Monsieur le Mareschal attend des nouvelles de Monsieur son filz, pour scavoir ce qui ce sera passé aud. lieu de Machecou, et s'il n'aura point trouvé de resistance en établissant lad^e. garnison. Nous ne scavons point encore ce que Monsieur le Mareschal fera, dans la poursuite de son prisonnier, mais il se prépare à monter à cheval, et faict les choses comme s'il avoit desseing d'entreprendre quelque autre siège que celui de Machecou.

Un vallet de chambre de monsieur de Brissac a esté aujourd'hui trouvé en campagne par les gardes de Monsieur le Mareschal, qui a esté mis au pied de bische.

Madame la mareschalle a esté montée dans son carosse, par l'ordre de monsieur le mareschal, pour s'en retourner à la Meilleraye, mais mond. sieur le mareschal la voyant fondre en larmes, luy a faict dire qu'elle restast ou qu'elle cessast de pleurer, de sorte qu'elle est demeurée.

A Nantes, ce 18 aoust 1634.

(*D'une autre main contemporaine*).

LETTRE

SUR L'ÉVASION DU CARD. DE RETZ

DU CHASTEAU DE NANTES.

18 aoust 1634 (*idem*).

Enfin l'affaire de l'évasion du cardinal de Retz dentre les mains du mareschal de la Melleraye est en traité, et quoy que ce dernier naye point encore receu des ordres du Roy, yl n'a pas lessé d'agir tout mallade qu'il a esté et avec tant de suite qu'il auroit dèz demain fait marcher ses troppes vers Machecou. Dèz qu'il sceut l'évasion, yl se precautionna et feit escrire à quèlques uns de ses amis pour l'assister dans l'occasion presente. Yl donna ordre pour armer quatre pieces de canon, et avoir des chevaux pour l'artillerie, ce qui a si bien réussi que Samedy et Dimanche yl feit publier par tout le pais de Retz jusque dans Bourneuf une ordonnance du Roy par laquelle yl feit deffense a qui que se fut de faire des assemblées ou de prendre les armes qu'avec un ordre exprez du Roy ou de luy, et ce a paine de la vie.

Son canon, ses chevaux et charettes ont esté prestes a marcher des aujourd'huy quil est mesme arivé cinq à six cens gentilshommes de Bretagne, son régiment de 300 mestres et de 100 fusiliers, sa compagnie des gardes de 70 mestres et quelques trois cens chevaux de ses domestiques, de la ville et des environs, sans ce qui doit arriquer ce soir et demain, qui fera plus de 1800 chevaux et 7 à 800 mousquetaires et fusiliers.

De sorte que tout devoit marcher de main si l'advenüe de labé de Beaumont qui a apporté une lettre de la part de mons^r de Retz le pere navoit changé les desseins.

La lettre et la confiance portent que toute la maison de Retz est dans la disposition et volonté d'obeir a tous les

ordres du Roy et de n'avoir autre dessein que de sy soumettre les aprenant du mareschal de la Melleraye auquel yls font toutes les satisfactions et excuses possibles, yls offrent pour cela au dit mareschal la carthe blanche. Mais comme yl a protesté en presence de toute la noblesse ne désirer autre chose que le service du roy et la paix de la province, yl a demandé qu'on miedst la place de Machecou entre les mains du Roy, que pour cela monsieur de Retz y pourroit prendre son logement, mais qu'au reste la garnison en sortiroit, que le mareschal y envoyroit telle garnison quil luy plairoit et a choisy pour gouverneur le S^r Batllart autrement La Salle, qui est au Roy et en paix, et qu'elle y demeureroit, tandis qu'il plairoit à Sa Majesté, et que le traité fait avec le cardi. fut executé. Que Madame la Duchesse de Retz pouvoit demeurer dans celle de ses maisons qu'il luy plairoit, ce qu'ayant esté accepté par le susdit abbé de Beaumont, le grand mestre est parti avec l'Evesque de Saint-Brieux et nombre de noblesse, vint gardes et quelques 70 mousquetaires pour l'exécution du traité ; ce questant, yl retournera ce soir sur les dix heures, et demain on licentiera les troupes, sinon on marchera droit à Machecou. Mais nous croyons notre guerre finie sans effusion de sang, mais non pas de larmes, puisque le mareschal de la Melleraye n'a peu soulager ses des-plaisirs que par la. Yl n'en sera pas ainsi de (?) France si les lignes s'ataquent. Le cardi. de Retz est à Belle Ysle de samedi avec les ducs de Retz, de Brissac, Serigny et Vassé. tous les gentilshommes qu'ils avoient mandés se sont retirés et yl y en aura qui en porteront sans doute la folle enclere. Cete Emi. a esté fort mal de sa cheute, ayant encore si grande contusion à un bras depuis l'espaule jusqu'a coude qu'il luy a fallu scarifier, pour empescher la gangrene. Je croy qu'il passe mal son temps et que la compagnie et le séjour du chasteau de Nantes luy auroient esté plus agréables si yl y avoit eu la mesme liberté. Pour le Mareschal, yl est tousiours fort touché de ce qu'on luy a manqué de parole et que le Duc de Brissac ayt appuyé et favorisé ce dessein, qui rompt sans doute la paix que je vous avois escrit. Cete foule de gentilshommes qui acourent de toutes parts le console, voyant que

tant de personnes prennent part à son desplaisir. Je vous
lesse a p[enser le] mien qui ne peut estre adoucy que par
l'espera[nse d'avoir quelque part en l'honneur et [les bon]nes
grasses de Di.

Au dos :

† A Monsieur,
Monsieur de la
Garissonnière cons^{l^{re}} du
Roy et M^{re} or^{re} des req^{tes}
en son hostel A Paris.

ANCIENS SIRES DE REZAY

XII^e AU XVI^e SIÈCLES

SIMPLES NOTES HISTORIQUES ET GÉNÉALOGIQUES

REZAY, terre, seigneurie et vicomté d'ancienneté, est, d'après nos historiens et la tradition généralement admise, un démembrement du comté de Nantes, donné en dot, par un comte, dont le nom n'a pas été conservé, à sa fille, en la mariant à un seigneur de sa province.

Où était le siège de cette antique seigneurie qui possédait une haute juridiction, ses officiers, sa cour, et tous les droits féodaux? Vraisemblablement à Rezay même (aujourd'hui Rezé), gros bourg qui occupe l'emplacement de la ville de Rastiate, et dans lequel les ruines et les débris gallo-romains abondent pour ainsi à fleur du sol.

Notre opinion est parfaitement d'accord avec les lettres patentes d'érection du comté en 1672, qui disent « que le vieux château de la ville et vicomté de Rezay a été ruiné et démoli pendant les guerres de Charles de Blois et Jean de Montfort... »

Acquêt de la vicomté de Rezé en 1652, le 11 aout, d'avec messire Gabriel de Goulaine, seigneur Marquis dudit lieu, pour la somme de 20,000 livres, suivi de la prise de possession en date du 14 aout 1652.

En présence de nous, Notaires tabellions de la Cour royale de Nantes, soussignés, Messire Yves de Monti, seigneur dudit lieu, de la Chalonnaire, les Palletz en Rezay, et Vertou, etc... Conseiller du Roy en ses Conseils, M^e ordinaire en la

Chambre des Comptes de Bretagne, a pris et appréhandé la pocsession réelle et actuelle de la Visconté terre et seigneurie de Rezay, à luy vendue et transportée par le contrat cy dessus et des autres parts escript et dabté l'unzième des présens mois et an, par le seigneur Marquis de Goullayne, pour nous estre de compagnie transportez aux domaynes fiefs et jurisdiction de ladite Visconté ; et généralement en toutes ses appartenances et despendances. Entrez dans l'église parochiale dudit Rezay, après les portes d'icelle avoir esté faictes ouvrir par Vénérable et discret missire Jan Peillac, recteur de ladite paroisse. En laquelle église aurions veu une litre et lizière tant autour du cœur de ladite église, que de la nef d'icelle au dessus des grands vitraux, chargée de plusieurs écussons, tant plains mi-partye qu'escartelez. En aucuns d'iceux sont les armes de Messire Jacques Barrin, seigneur de la Gallissonnière, etc., précédant seigneur de ladite Visconté, tant playnes qu'en alliances. Lesquelles armes sont trois papillons d'or en champ d'azur ; et les autres my party des armes dudit seigneur et des antiennes armes de la seigneurie et Visconté de Rezay, et telles qu'elles sont au hault et plus éminent lieu du grand vitral quy sont deux coupes renversées en champ de gueulles. Avecq une pareille litre de pareille hauteur, au dehors et tout autour de ladite église. Et sont le [*dit*] seigneur de Monti et la dame son épouse entrez dans le banc de ladite Visconté, estant [*au plus*] hault lieu et éminent de ladite église et fait leurs prières et sp..... les cloches sonnées, et avons déclaré haultement et intelligi [*blement*] ladite pocsession au peuple quy se seroiet à ce rencontré. Transporté aussy au bourg de Pontrouxeau, etc. . . .

De l'acte • des lettres • d'union de plusieurs fiefs de Rezé¹ en érection de Comté, en date à Saint-Germain d'avril 1672, *a été extrait ce qui suit :*

« Notre cher et bien amé Yve de Monty, chevallier, vicomte
« de Rezé lequel nous a remontré que sa terre et seigneurie

¹ Archives de Rezé. Communiqué par M. le comte Alexandre de Monti de Rezé, mai 1893.

« de Rezé, située dans notre province de Bretagne, est une des
« plus anciennes Viscomté de notre royaume, qu'elle est sortie
« de la maison ducalle de Bretagne, en ayant été demembrée
« pour être donnée en appanage au cadet de Hoel, comte
« de Nantes ; qu'elle jouit de tous les droits seigneuriaux des
« plus grandes terres de notre royaume, qu'elle a plusieurs
« fiefs très considérables en haute moyenne et basse jus-
« tice... »

Aux XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, cette importante seigneurie fut l'apanage d'une illustre famille du même nom, qui se fondit par mariage dans la maison de Châtaigner. Martin de Rezay, chevalier, vendit en 1453 la vicomté de Rezay à Guillaume de Saint-Gilles ; Marie de Saint-Gilles, fille de celui-ci, l'apporta en dot à Jean de Trévecar son époux ; puis elle fut transmise en 1490 par Françoise de Trévecar à Jacques de Guémadeuc son mari. Rezay passa ensuite par acquêt aux de Cornulier, aux Barrin, enfin aux de Monti par contrat du 11 août 1652, qui la possèdent encore aujourd'hui, en faveur desquels elle fut érigée en comté de Rezé et non en 1661 comme le dit Pol de Courcy, mais bien par lettres patentes datées à Saint-Germain en Laye, d'avril 1672.

Aussi avons-nous soin d'écrire Rezay, orthographe ancienne et primitive, dans le but de distinguer parfaitement la maison dont nous essayons de tracer une notice succincte et rapide de celle des Monti, comtes de Rezé, suivant la forme moderne adoptée par ces derniers.

Notons toutefois que le beau château de Rezé actuel fut construit au lieu dit la Chalonnaire. Cette terre possédée en 1566 par Yves Rocas, second maire de Nantes, était au XV^e siècle le domaine d'une famille qui en portait le nom. Nous voyons, en effet, que le 4 décembre 1478 « Olive de la Chalonnaire, fille de feu Jehan de la Chalonnaire, à présent veuve de Jehan Mesmet, paroissienne de Rezay », vendit à Thomas Robin le bois de la Chalonnaire (Arch. départ., E. 524).

Les armes de cette vieille race chevaleresque, éteinte il y a près de quatre siècles, et dont tous les membres aux XIII^e et XIV^e siècles portent la haute qualification de *miles*, cheva-

lier, ne sont pas déterminées d'une façon régulière et satisfaisante dans les armoriaux et nobiliaires de la province. Ceci ne doit nullement surprendre, car les titres et documents ont été détruits et dispersés, soit dans la transmission des terres et seigneuries, soit dans les migrations de la famille, depuis longtemps déjà disparue lors de la grande réformation de 1668.

M. P. de Courcy, qui, dans son nobiliaire et armorial de Bretagne, laisse beaucoup à désirer pour les maisons du comté nantais, dit : « De Rezé, losangé d'argent et de sable » (sceau de 1260). Vainement nous avons recherché l'acte auquel devait être apposé ce sceau, sans avoir pu jamais le rencontrer, ni aucune mention le concernant...

D. Morice en donne la figure, *Pr.* I, pl. 14, N° CLV. Cette reproduction présente les losanges portant les burelles, et est bien celle du sceau de 1250. Aussi nous croyons simplement à une erreur de chiffre, 1250 au lieu de 1260.

Douet d'Arq, dans un armorial de la fin du XIV^e siècle, communiqué par lui au cabinet historique de Louis (Paris, tome VI, p. 828), écrit : « Bacheliers de Bretagne, N° 128, M. Sevestre de Rezay, losangé de burelles et de gueules », texte tronqué et qui ne se comprend pas.

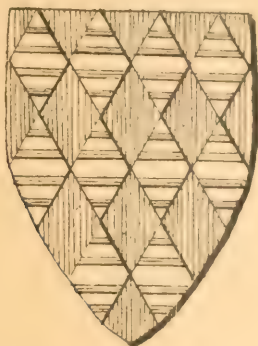
Gabriel du Moulin, *Histoire générale de Normandie*, 1631, in-f°, publie le catalogue des seigneurs de Normandie et autres provinces de France, « qui furent en la conquête de Hierusalem, sous Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, et Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, avec la curieuse remarque de toutes leurs armes ou armoiries, donne au paragraphe : Bretagne et Maine, Bacheliers, Monsieur Sevestre de Rezay, lozangé de burelle et de gueulles, N° 36. » Cet armorial, trop souvent pris, en raison de son titre, pour une liste des seigneurs présents à la première croisade, n'est en réalité que le manuscrit de M. Douet d'Arq, attribué avec tant de compétence par l'éminent paléographe à la fin du XIV^e siècle.

Enfin, à la suite de l'histoire de Bretagne de Le Baud, 1638, in-f°, est imprimé un : « Recueil armorial de Bretagne » contenant par ordre alphabétique les armes et blasons de « plusieurs anciennes maisons de cette province », qui classe parmi

les maisons d'ancienne chevalerie : Rezay, *losangé de burelé d'argent et d'azur de dix pièces et de gueulles* ».

Enoncé exact et complet qui fait connaître l'écu des armes, jusqu'ici très mal défini, des sires de Rezay.

Aux archives départementales de la Loire-Inférieure existe, série II, 47, un accord du mois d'avril 1250 entre l'abbaye de Buzay et Sylvestre de Rezay, Sylvester de Rezeio, *miles*, par lequel ce dernier échange et donne le lieu et ténement de Langle pour un quartier et dépendances de la Haye-Durand.



Blason des sires de Rezay.

*Losangé d'argent et de gueule de dix pièces,
chaque losange d'argent chargée de 4 burelles d'azur.*

une maison à Pont-Rousseau, et 40 sous de rente pendant sa vie sur les revenus de la chaussée de Pilaon. Le sceau de Sylvestre, quoique très mutilé, existe encore.

Ce monument sigillographique est en trois fragments. De la légende il ne reste que les deux lettres V-E de *Sylvester*. Toute la partie inférieure de l'écu, parfaitement visible, offre les losanges chargés de quatre burelles, qui confirment le texte de l'armorial de Le Baud.

Une enquête fut faite en 1471 pour la possession du banc de Messieurs du Chaffault, comme « banc seigneurial dans le chœur et sanctuaire de l'église de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu. Trente-neuf témoins déposèrent sur l'ancienneté de la maison du Chaffault ; qu'elle est la première après les Laval

et les Châteaubriant ; qu'elle avait la seigneurie suzeraine de Monceaux. Parmi ces nombreux témoins, Jean de Viesques, seigneur des Perrines, gentilhomme, âgé de cinquante-deux ans, dépose : *qu'il a ouy dire et tenir notoirement que iceulx du Chaffault sont issus de la maison de Rezay et pour remontrance de ce en portent les armes anciennes. Et pareillement dit avoir ouy dire et tenir notoirement que la maison de Rezay et la plupart du bien d'icelle est issue de la comté de Nantes, pour le partage d'une fille du comte de Nantes, mariée au seigneur de Rezay... »*

La première fois que ce nom des vieilles chevaleries de Rezay apparaît dans les annales bretonnes, il est cité à côté de celui des ducs héritiers naturels des comtes de Nantes. En 1145, Rolland de Rezay, « Rollandus de Resis », signe une donation faite au monastère de Saint-Florent par le duc Conan : « ubi presentes erant barones Britannie plurimi. » (D. Morice, *Hist. de Bret.*, Pr. I, col. 957).

En 1149, ce même Rolland signe encore comme témoin la fondation faite par Hoel, fils de Conan, comte de Nantes, en faveur de sa fille O. du monastère des Couets, où elle prenait le voile. Les Couets, tout à fait voisins et limitrophes du fief, étaient une dépendance immédiate du comté de Nantes.

Plus rien sur les sires de Rezay pendant toute la seconde moitié du XII^e siècle, période fort agitée, il est vrai, pour la Bretagne et surtout le territoire nantais sous la domination des Plantagenets ; mais, dès les premières années du XIII^e et au cours de ce siècle si remarquable, nous les retrouvons dans un rang des plus marquants et des plus distingués.

En 1201, un échange fait entre l'abbaye de Buzay et le duc Guy de Thouars, par lequel ce dernier donne à l'abbaye vingt-cinq livres de rentes, contre la terre du Bois-Benoit, est daté du 27 août 1201 « ducatus nostri anno secundo ». Parmi les témoins figurent : « Juchello de Rezeyo et Willelmo de Rezeyo. » (Vidimus de 1330, Fonds de Buzay, II, 57, Arch. départ.)

Ce même Juhel ou Judicael de Rezay est cité dans un acte de 1197 du même fonds.

En 1205, Guillaume de Rezay signe : G. de Rezaio, la pre-

mière fondation de l'abbaye de Villeneuve par la duchesse Constance (D. Morice, *Ibid.*, col. 786).

En 1205, le même Willelmus de Rezaï, miles, signe la translation de cette abbaye dans le lieu où elle fut définitivement établie et dans laquelle plusieurs générations des du Chaffault, ses descendants, recevront la sépulture (D. Morice, *Ibid.*, col. 820).

Quelques années après, vers 1210-1212, nous le voyons régler une contestation qu'il avait, ainsi que deux autres chevaliers, avec l'abbaye de Buzay, au sujet de biens situés dans l'île de Bouin. L'acte n'est pas daté, mais se rapporte aux dates approximatives que nous lui assignons.

« Symon de Guirchia, Alanus de Valle, W. de Rezaio, milites, dilecto in Christo Ihesu de Chambrario, militi, salutem in Domino. Dilectioni vestre significavimus quod de contestatione illa que intervenit inter abbatem et monachos de Buzeio ex una parte, et W. de Rezaio, W. Malescot et Rollandum de Begon defunctum, milites, ex altera, diu fuerat agravata, amicabile compositio sic ex ore Willelmi de Rezaio, militis, dedicimus factam sub hac forma, videlicet : de eleemosina domine Clare, in Flocleria, tota illa terra de Flocleria predictis militibus remanebat, ita quod unusquisque predictum militum, VI solidos singulis annis in perpetuum reddendos, in festo sancti Michaelis, abbatie de Bazeio, totidem abbatie de Calma assignabit. Quod ego W. de Rezaio et W. Malescot, iam fecimus, et sciatis quod videtur nobis picore estam esse... atque bonam. Vos autem super hoc tale consilium habeatis, ne anima militis defuncti Rollandi et vestra super hoc penam sustinens dare mereant valere. » (Arch. départ. II, 27, premier titre des possessions de l'abbaye de Buzay à Bouin)¹.

¹ Une annotation inscrite au dos de l'une des chartes de Buzay identifiées, fort mal à propos, Sylvestre de Bougon avec Sylvestre de Rezaï. Au XII^e siècle d'étroites alliances unissaient évidemment ces deux familles, si voisines l'une de l'autre. Les prénoms de leurs membres pouvaient parfaitement être les mêmes. Mais jamais les seigneurs de Bougon, dont la filiation est connue à cette époque, n'émirent en aucune façon la prétention de se rattacher à l'ancienne maison des comtes de Nantes.

En 1215, Etienne, évêque de Nantes, atteste et constate par une charte que Guillaume de Rezay, chevalier, donne à l'abbaye de Villeneuve quinze lamproies à prendre dans l'écluse d'Estivelle. « ... Quod W. de Rezaio, miles, in presentia nostra constitutus, pro salute anime sue et antecessorum et successorum suorum, dedit et concessit Deo, et abbacie de Villanova, quindecim lampredas, in exclusa que dicitur Estivelle... »

En 1239, « vente de l'hébergement de la Motte de Bougon, faite par Geffroy Grelemer à Guillaume de Rezay, chevalier; l'acte en latin (1^{er} acte cité dans la liasse subsidiaire de la généalogie dressée en 1787, par Cherin, pour les honneurs de la Cour).

En juillet 1243, le cartulaire de Rays, publié par P. Marchegay, renferme l'acte suivant : « Charte de Guillaume de Rezay, chevalier, constatant que Raoul, seigneur de Rays, en récompense de ses bons services, lui a donné ainsi qu'à ses héritiers directs tout ce qu'il possédait dans la paroisse de Doulon, plus cent sous de rente dans celle de Saint-Etienne de Montluc et de Vigneux, pour lesquels il lui a fait hommage, mais dont il n'entrera en possession qu'après la mort de Raoul. » (*Revue des provinces de l'Ouest*, t. III, p. 456.)

En 1256, Guillaume de Rezay, par sa dernière volonté, concède, en pure et perpétuelle aumône, à l'abbaye de Villeneuve deux septiers de sel de rente annuelle, sur sa moitié du Pas-de-Bouin, que sa sœur, Madame Jeanne de Couëron, avait l'habitude de récolter.

« Ego, Guellelmus de Rezaio, notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod ego in ultima voluntate mea, dedi in puram et perpetuam eleemosinam, pro anime mee remedio abbacie de Villanova dua sestaria siliginis annui redditus, super medietariam meam de Passu Bouin, quam tenere solebat domina Johanna de Coiron, soror mea, et ut ista donatio robur obtineat perpetue firmitatis, presentes litteras predictae abbacie, sigillo meo tradidi sigillatas. Datum die lune post festum Beati Andree, Apostoli, anno Domini 1256. » La Saint-André est le 30 novembre.

En 1223, au mois de mars, Sylvestre de Rezay assigne aux

moines de Villeneuve deux journaux de pré jusqu'à ce qu'il puisse se libérer de l'aumône que son père leur avait faite sur l'écluse d'Estivelle.

« Noverint universi praesens scriptum inspecturi quod ego Silvester de Rezaio, tradidi monachis Villenove duos jornaes pratorum in valle mea tenendos et habendos quoadusque eleemosinam quam eis pater meus super esclusam Estivelle contulit valeat liberare. Et quia hoc volo usque ad praefixum terminum firmum et stabile permanere, sigillum meum robur apposui et munimen. Anno ab incarnatione Domini, 1223, mense martio. »

Cet acte prouve donc que Sylvestre était fils de Guillaume, qui dut mourir après 1256 dans un âge fort avancé.

En 1247, Sylvestre de Rezay jouissait, à la cour du duc Jean le Roux, dont il était très probablement compagnon d'enfance, d'une grande considération. Ce prince, étant à Lyon le 26 mai 1247, voulut faire lever l'interdit qui pesait sur la ville et le diocèse de Nantes depuis les agissements de Pierre Mauclerc son père. Il promit à l'évêque d'Oporto d'exécuter tout ce que le Souverain Pontife ordonnerait, et de restituer à l'évêque tout ce qu'il avait touché de la Régale. Il pria, en conséquence, le comte d'Angoulême, Sylvestre de Rezay et Jean de Maure, ses amis, de vouloir bien être ses cautions. Les trois chevaliers consentirent et jurèrent d'employer leurs bons offices pour que le duc accomplît ses promesses, sous peine de satisfaire l'évêque de Nantes de leurs propres deniers.

« . . . Insuper rogamus nobiles viros Hugonem comitem Engolismensis, et Dominum Sylvestrum de Rezaio, et Dominum Johannem de Maura, milites, amicos nostros, ut pro his observandis, se pro nobis debeant observare . . » (D. Morice, *Pr.* I, col. 933).

En 1250, au mois d'avril, après pâques, Sylvestre de Rezay. « Silvester de Rezaio, miles », donna au couvent de Buzay tout ce qu'il avait acheté au tènement de Langle, de David Busart et d'Aénor son épouse, en échange du quartier de la Haie-Durand, et d'une maison que l'abbaye possédait à Pont-Rousseau, et d'une rente de quarante sous, que les religieux lui assi-

gnèrent pendant sa vie seulement sur les revenus de la Chaussée de Pilon (Arch. départ. II. 47, titres de Buzay). C'est à cet acte que se retrouve le sceau mutilé de Sylvestre, en trois morceaux seulement.

Au mois de mars 1250, c'est-à-dire 1251 N. S., « Selvestre de Rezay, chevalier, ratifie une vente faite par Catherine de la Luçonnière, à Pierre Aluçon, chevalier, et à Olive, sa femme, de tout ce qu'elle possédait au fief de la Luçonnière « sauve les choses à Johanne, la suer à ladite Kateline, se li avenont... Et pour que ce soit ferme et estable en tesmoin de icelle chose, à la requeste de ladite Kateline nous seelames cestes lettres de nostre seau, sauve notre droit et celui de notre seignorie. » (Arch. départ., E, 524). .

En 1258, l'extrait des Blancs-Manteaux mentionne seulement : « Sevestre de Rezay, chevalier en 1258, avec le sceau de lozanges burelées. »

Le même recueil, au moins de janvier 1271 (1272 N. S.), indique ici le Duchaffault simplement : « Vente d'héritages entre particuliers, passée devant Silvestre de Rezay, chevalier. »

C'est ce Sylvestre de Rezay qui donna à son frère, portant le même prénom, l'herbergement du Chaffault, comme nous l'apprend la citation suivante, tirée du t. II des généalogies des Blancs-Manteaux, section des manuscrits de la Bibliothèque nationale. « Ego, Silvester de Rezayo, miles, dedi fratri meo Silvestro, pro suis beneficiis, meum herbergementum du Chaffault, et quecumque habeo in gaigneria de Escubarderia'. »

L'acte suivant, emprunté à la même source, nous apprend la mort de Sylvestre et le nom de son fils :

« Universis presentes litteras inspecturis vel audituris, Oliverius de Rezaio, miles, salutem in Domino. Noveritis quod cum inter nos ex una parte, et religiosos viros abbatem et conventum de Villenove Cisterciensis ordinis, diocesis Nannetensis ex altera, contentio mota esset super hoc videlicet,

¹ Les du Chaffault ont donné un évêque au diocèse de Nantes et un amiral distingué à la France.

quod idem abbas et conventus dicebant quod defunctus Sylvester de Rezaio, miles, quondam pater noster, etc... Actum mense octobris anno 1273. »

Si nous consultons le nécrologe de l'abbaye de Geneston, nous y trouvons : « Oliverius de Rezayo, miles, le 2 des nones de janvier, » sans indication d'année ;

« Le 3 des ides d'août, Sylvester de Rezayo, miles.

« Le 6 des nones d'octobre, Sylvester de Rezayo, miles. »

Revenant au recueil des Blanches-Manteaux, nous donnerons le dernier acte qu'il contient sur cette famille, vraiment d'origine de vieille chevalerie, qui indique approximativement la date de réception de Sylvestre de Rezay comme chevalier.

« A touz ceus qui cestes présentes lettres verront et orront, Selvestre de Rezay, ou tens vailleit, saluz en nostre seignor, etc... 1286 », avec le sceau dudit Sylvestre, qui n'est point à ses armes. Il y a une bête à cornes, semblable à un bœuf, avec ces mots autour : S. SILVESTRI... ...EZAIO... ...LIER. »

En 1294, le jeudi après la mi-août, le duc Jean II prit le dénombrement des chevaliers que les seigneurs de l'évêché de Nantes devaient à son ost ou armée. « Le seigneur de Rezay et ses parsonniers recogneurent que ils deivent un chevalier d'ost pour leur fië de Rezay (D. Morice, t. I, col. 1112. Arch. départ. de la Loire-Inférieure).

D'après le *Nécrologe* de Geneston, Selvestre de Rezay, chevalier, mourut en 1298.

La charte suivante des Blanches-Manteaux nous apprend le nom d'un sire de Rezay, jeune encore, puisqu'il n'était pas chevalier en 1322.

« A tous ceux qui ces présentes lettres verront et orront, Morice de Seint Aignen, vallet, saluz en notre Seignor. Comme l'abé et le couvent de Villenove d'une partie, et Sevestre de Rezay, vallet de l'autre, se fussent compromis en nos, tant comme en arbitre arbitrator, en aimable composition, sur les choses qui ensuivent, etc... Ce fut fait e doné ou moys d'aoust l'an de grâce 1322. »

En 1337, la Cruandais, en Saffré, appartenait à Sylvestre de Rezay, très probablement celui qui précède.

En 1347, Jean de Rezay fut élu abbé de Villeneuve, et mourut en 1366, après dix-neuf ans de prélature. (*Gallia Christiana*.)

En 1354, Sylvestre de Rezay obtint des lettres de sauf-conduit pour aller en Angleterre visiter Charles de Blois pendant sa captivité.

Parmi les noms des chevaliers tués à la bataille de Poitiers, gagnée le 19 septembre 1356 par le prince de Galles sur le roi Jean, dont l'armée fut complètement défaite, se trouve celui de Raoul de Resay. (*Annales d'Aquitaine*, Bouchet, p. 203.)

La montre des gens d'armes et archers de la compagnie de Monsieur de Rochefort reçue à Vitré le 10 décembre 1356 cite en premier lieu « messire Silvestre de Rezay, chevalier ». (D. Morice, *Pr. I*, col. 1503.)

Souvestre ou Sylvestre de Rezay, chevalier, seigneur de Rezay, vraisemblablement son fils, était en 1389 seigneur de Brains. Il épousa, vers 1380, demoiselle Catherine Cathus, veuve de Guy de Vivonne, qui, par la mort de son frère Jean Cathus, devint héritière des belles terres et seigneuries de la Jarrie, la Merlatière et Saint-Fulgent, en Poitou¹.

De cette union naquirent : 1^o Martin de Rezay qui suit ;

2^o Pierre de Rezay, chevalier, dont la fille, Marie de Rezay, épousa Pierre de Chasteigner ;

3^o Catherine de Rezay, femme de Thomas Voyer, chevalier ;

4^o Jeanne de Rezay, mariée à Tristan Chabot, dont Germain et Louis Chabot.

Le compte en charge et décharge, rendu par le receveur de la chatellenie des Huguetières (Arch. départ. E, 500), porte « du rachat avenü à Monseigneur par la mort de Sevestre de Rezay, des blez de la métairie de Briort de l'aoust mil III^e et seix, affermée à Jehan Le Cherpentier, métayer, rendu au grenier de Monseigneur, à Machecoul, VI septiers, mesure de Machecoul, qui valent à la mesure de Saint-Philibert IX septiers ».

¹ Cette filiation est extraite de la généalogie de la maison de Chasteigner, par André Duchesne, pp. 548-550, sous ce titre, *Partie de la généalogie de la maison de Rezay*. Nous l'avons un peu développée en y ajoutant quelques dates et les renseignements que nous avons pu rencontrer.

Martin de Rezay, premier du nom, seigneur de Rezay, Briord, la Jarrie, la Merlatière, Saint-Fulgent, etc..., paraît en 1429 à la réformation de la noblesse de la paroisse de Port-Saint-Père comme seigneur de Briord. En 1412 il rendit aveu à M. de Belleville, seigneur de Montaigu, pour sa terre de Saint-Fulgent.

De Jeanne de Vernou, son épouse, il laissa : 1° Martin de Rezay.

2° Louis de Rezay, chevalier, dont nous allons parler, avec son frère, et qui ne paraît pas avoir été marié. En 1476, il figure parmi les seigneurs bretons qui avaient quitté le service du duc pour celui du roi de France. (D. Lobineau, *Hist. de Bret.* I, p. 711.) « Dom Jean Hamelin, chapelain de Notre-Dame de Rohan, dépose que le vicomte de Rohan partit de Nantes pour aller en France, vers le Roy, le dimanche de la Passion ; et on disait la veille qu'il devait aller au pardon de Saint-Philibert de Grand-Lieu. Il était accompagné de messire Louis de Rezay, qui l'étoit venu chercher avec d'autres. » (D. Morice, *Pr.* III, col. 207.)

3° Isabeau de Rezay, qui épousa N... de Saligné, dont le fils Jean de Saligné se maria avec Marie de Bessay.

Martin de Rezay, chevalier, seigneur de la Jarrie, la Merlatière, Saint-Fulgent, etc.....

Le registre de la Chancellerie de Bretagne, dit *Plumitif* (Arch. départ. E. 131, p. 167), contient une lettre de Louis XI, roi de France, du 5 novembre 1461, qui évoque en parlement la cause pendante « inter dilectos nostros Martinum et Ludovicum de Rezays, milites, actores ex una parte, et dilectum etiam nostrum Johannem Labbé, defensorem, ex parte altera », qui étaient ajournés à comparaître « en la ville de Montagu en Poictou, au huit janvier prochain venant ».¹

Et le sergent demandant l'exécution de ces lettres, il lui fut répondu que « ledit messire Jehan Labbé est subgit du duc, et que la terre débatue entre il et les deux de Rezays est située et assise en ce duché ; et que le duc ses pais et subgiz ne sont subgiz ne obeissans au Roy et à sa court de Parlement à Paris, fors en deux caz, savoir : de ressort de Parlement de Bretagne et ou cas de dénée de droit, le duc

requis par suffisans intervalles ; et que cette matière ne concerne nulz des dits deux cas. Et pour ce et o ce que mesmes touchant le renvoy qui de la part du duc et de ses prédécesseurs a esté demandé en ladite matière de ladite court de Parlement à la juridiction du duc, il y a eu erreurs propousez de la part du procureur du duc. De quoy n'a encore esté décidé, et en depend proceis en ladite court. Et que si le duc obtemperoit à l'exécution desdites lettres royaulx, il dérogeroit et préjudicieroit à ses droits et à la procédure et discussion desdites erreurs. Pourquoi a esté audit sergent ladite obeissance reffusée. Et a esté dit audit sergent qu'il se gardast de mesprendre. »

Il s'agissait de la terre de Briord, vendue en 1452 par Martin de Rezay à Jean Labbé, seigneur de la Rochefordière. Les sires de Rezay, attirés en Poitou par leurs nouvelles propriétés, aliénaient ce qui les attachait au sol de la Bretagne ; ce qui explique, sans l'excuser cependant, le changement d'allures qui les portait à délaisser le duc, leur allié naturel, pour devenir sujets du roi de France. Qu'advint-il de ce procès qui pouvait soulever un incident diplomatique entre Louis XI et François II, à propos de leur juridiction respective?... Nous l'ignorons. Toutefois il est probable qu'il fut réglé sans amener de plus grandes complications entre les deux souverains.

Vers 1450, Martin de Rezay avait vendu la terre et vicomté de Rezay à Guillaume de Saint-Gilles.

De sa femme, dont on ignore le nom, il eut 1^o Guyon qui suit ; 2^o Gabriel de Rezay, mort sans enfants.

Guyon de Rezay, chevalier, seigneur de la Jarrie, la Merlatière, Saint-Fulgent, Saint-Rémi, Villerte, etc..., épousa demoiselle Jacquette de Saint-Flaive, qui en 1532 était sa veuve.

De cette union naquirent :

1^o Jean de Rezay, lequel « trespassa sans lignée ».

2^o Michèle de Rezay, devenue héritière, femme de Jean Chasteigner, seigneur du Breuil de Chalaus, dont Jacques Chasteigner, seigneur du Breuil, la Jarrie, la Merlatière, etc... Jean Chasteigner décéda laissant sa femme mère de

deux fils. Elle se remaria en secondes noces avec Gilles de la Clartière, écuyer, seigneur de Saint-Denis, fils de François de la Clartière et de N... Grimaut, suivant contrat passé le 6 juillet 1527.

3° Anne de Rezay, femme de René Jousseau, seigneur de Soullandeau, vers 1550, dont postérité.

4° Bonaventure de Rezay, femme de Robert Cailleteau, seigneur du Breuil-Cathus.

5° Françoise de Rezay, femme de Pierre de Foy, seigneur des Loges, décédée avant 1532 sans postérité.



1250

Sceau de Sylvestre de Rezay.

(Arch. depart. II 47.)

6° Isabeau de Rezay, femme de René Toaisnon, seigneur du Pont de Varennes.

La table des manuscrits de dom Fonteneau fournit les lignes suivantes : « 1532, 12 octobre ; extrait du partage de la succession de feu Guyon de Rezay, seigneur de la Jarrie, Merlatière, Sainte-Fulgente, Saint-Rémi, la Villate, et de celle à venir de damoiselle Jacqueline de Sainte-Flaive, sa femme, comme aussi de celle de feu noble homme Gabriel de Rezay, frère puîné dudit Guyon de Rezay et de celle de feu Jean de Rezay, écuyer, seigneur de la Jarrie, fils aîné dudit Guyon de Rezay, et de celle de feu Françoise de Rezay, entre les enfants et petits-enfants et les neveux et nièces

de Guyon de Rezay, et de Jacqueline de Sainte-Flaive (*Château de Thouars*, t. xxvi, p. 631).

Cette noble maison, issue du sang des comtes de Nantes, a bien droit, semble-t-il, à un modeste souvenir historique.

A elle reviennent se rattacher, ainsi que nous venons de le dire, les Chasteigner, Jousseaume de la Bretesche, de l'Espinay, etc.

Après la vente de la vicomté de Rezay, les divers membres de cette famille, retirés en Poitou, ont laissé bien peu de traces dans la contrée habitée par leurs ancêtres. C'est donc être fidèle à notre mission que d'essayer de reconstituer une simple page qui puisse rappeler la mémoire de ces vaillants perdue dans la nuit des temps, et ce nom presque oublié, enseveli dans la poussière de nos archives.

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO.

ARMOIRIES DES COUPPEGORGE

La famille des *Couppegorge* était établie à Carquefou dès la fin du XIV^e siècle. On trouve un *Guillaume Couppegorge* en 1398. Leur terre de Maubreil passa dans la famille des *Menardeau*, à la fin du XVI^e siècle, par le mariage de damoiselle Margueritte Couppegorge, dame de Maubreil, fille de Bertran Couppegorge, avec écuyer Arthur Menardeau, sieur de la Hullonnière (Thouaré).

Nous donnons les armes de cette famille d'après un aveu rendu en 1744 par Jean-François Menardeau, écuyer, seigneur de Maubreil, la Gillière, etc.

« Pour cause de sadite maison de Maubreil, le dit sieur avouant à droit d'armes et d'écusson dans l'église parroissiale de Carquefou, dans la vitre du chœur au costé de l'épître ; et, du mesme costé, dans ledit chœur, a droit de sépulture sous la pierre tombale y estant près le banc appartenant à ladite maison de Maubreil, dont les seigneurs de Maubreil sont en pocession ; comme estre aussi en pocession et avoir droit d'écusson sur la porte du chapitreau de la dite église en dehors, et gravé en pierre ; de plus, avoir au mesme costé pareil écusson dans la vitre estant au bas de l'église près le jubé, mesme, audit jubé, pareil écusson en relief gravé sur le bois dudit jubé, lesquels écussons d'argent à la bande à gulle chargée de trois macles d'or, soutenus de deux anges qui sont les écussons de la maison de Couppegorge, trizaieulle du sieur de Maubreil, laquelle estoit propriétaire de la maison de Maubreil. »

Il ressort de ce titre que les armoiries trouvées aux Yonnières ne sont point celles des Couppegorge.

La terre des Yonnières, en Saint-Mars-du-Désert, a passé dans la famille de *Caduran* dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

Voici quelques détails sur les seigneurs de cette terre depuis la fin du XV^e siècle.

Guillaume de Bailleul, seigneur des Yonnières, 1471.

Jean de Bailleul, 1517, 1522.

Julien de Bailleul, 1540, 1555. *Julienne Megret* son épouse, 1543 ; *Jacquette du Val*, dame de Villeneuve, son épouse, 1551.

Jehan de Bailleul, Ch. de Bailleul, fils de Julien, 1565, 1573, 1576. Demoiselle *Marguerite Picaud*, son épouse, 1580. Baptisé le 8 septembre 1539, *Jehan de Bailleul* fut inhumé le 25 juin 1593.

François de Bailleul, fils de Jehan et de Marguerite Picaud, héritier principal et noble dudit lieu des Yonnières, 1601.

Escuyer René Chenu et demoiselle *Jeanne de Bailleul*, sieur et dame des juridictions de Saint-Thomas-de-Montaigné, héritiers de escuyer François de Bailleul, seigneur des Yonnières et desdites juridictions, 1604, 1609. Jeanne de Bailleul fut inhumée le 11 juin 1627.

Jean Massé, seigneur des Yonnières : sépulture de Marguerite de la Loyrie son épouse, 30 décembre 1628.

Demoiselle Marguerite Biré, veuve de Jean Massé, 1640.

Claude Massé, seigneur des Yonnières... absent de la province, il a pour procureurs Barthélemy de Cadaran, chevalier seigneur de l'Espinay, de la Ferrière, etc., et dame Louise Massé sa compagne. Claude et Louise Massé, etc. sont enfants de Jean Massé et de Marguerite Biré, 1673.

Barthélemy de Cadaran demeurant au lieu noble des Yonnières, 1660, 1673, inhumé le 27 octobre 1682.

Anne de Cadaran, seigneur de Saint-Mars, demeurant aux Yonnières, 1693.

Pierre de Cadaran, chevalier, seigneur de Saint-Mars, demeurant à sa maison noble des Yonnières, fils de Gabriel-Anne de Cadaran (1730) et de Catherine du Breil. Il épousa le 2 septembre 1715 Jeanne Prampart. En 1756, 12 octobre, sépulture de Pierre de Cadaran, chevalier seigneur de Saint-Mars, époux de Louise (sic) Prampart.

UNE

PIERRE TOMBALE DES CHASTEIGNERS

A ASPREMONT (VENDÉE)



A la séance du 1^{er} mai, M. le président fait passer sous les yeux des assistants un joli dessin, dû, dit-il, au crayon artistique de M. Viau, peintre-verrier, bien connu à Nantes, notre honorable confrère. Il représente une pierre tombale conservée dans un ancien prieuré du bourg d'Aspremont (Vendée).

La garde de l'épée et la forme de l'écusson nous portent à l'attribuer à la fin du XIII^e siècle, ou tout au plus au commencement du XIV^e. L'écu sculpté en relief, comme l'épée, est chargé d'une croix ancrée, accompagnée d'un orle de bezants. C'est là très probablement un souvenir des croisades, et sans conteste le blason d'une famille importante.

En effet, les CHASTEIGNERS, nous apprend Beauchet-Filleau¹, étaient une ancienne famille noble du Bas-Poitou, éteinte au XVII^e siècle, dont le château du même nom se trouvait près d'Aspremont.

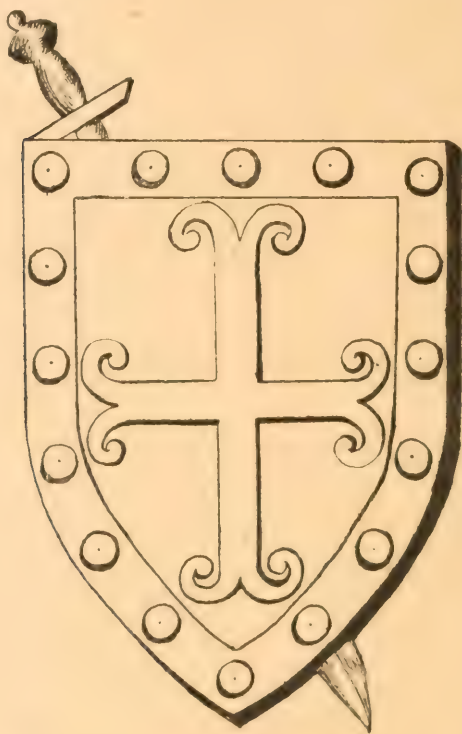
Leurs armoiries sont ainsi blasonnées : *d'argent à la croix ancrée de gueules, à la bordure de sable chargée de huit bezants d'or.*

Roland des Chasteigners était marié en 1396 avec Marguerite d'Aspremont ; Jean des Chasteigners épousa, en 1385, Jeanne Foucher, fille du seigneur des Herbiers, ce qui démontre la haute position qu'occupait alors cette maison.

¹ *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Bas-Poitou*, 1893, t. II, p. 296-297.

Des négociations, que nous espérons voir heureusement aboutir, sont engagées par M. Viau pour obtenir le don au Musée d'archéologie de cet ancien monument.

Une lettre que Madame T. Renaud nous a adressée, en février dernier, donne certains détails, lesquels, sans se rap-



porter d'une façon directe à la pierre tombale, peuvent cependant aider à la détermination des armoiries, qui se retrouvent sur des pierres plus récentes, encastées dans les murs de la grange de la propriété des Chastaigners, voisine d'Aspremont et appartenant à cette dame.

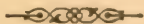
Nos remerciements à M. Viau, avec l'espérance qu'il réussira à doter le Musée de cet intéressant spécimen de sculpture.

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEMEIRO.

INVENTAIRE

D'UN

FOURBISSEUR NANTAIS AU XVII^e SIÈCLE



Document inédit publié et annoté par le baron Gaëtan de Wismes.

Inventaire et prisage des Meubles de la Communité du sieur Julien Moreau, M^e fourbisseur, et de defuncte honnorable femme Perrine Landois en aucun temps sa femme, faict pour la conservation des droictz et interestz de qu'il appartiendra, a requeste et en présence dudict Moreau, Rapporté par Pierre Beru, notaire royal à Nantes, soubzsigné ayant avec moy pour adjoinct André Le Jay Clerc praticien, lesdicts meubles estans en la demeurence dudict Moreau en cette ville de Nantes en la Grand Rue, paroisse de St-Denys, auquel inventaire et prisage a esté procédé comme ensuict.

Du mardy trantiesme jour de decembre mil six cens soixante quatre.

Marchandises et utancilles¹ de la Boutique dudict Moreau prisez par le sieur François Cardillac, aussy Maistre fourbisseur Juré l'an present dudict mestier, demeurant aud^t Nantes, paroisse de Sainct Nicolas, duquel Cardillac le serman pris en tel cas requis a juré se porter fidellement audict prisage.

Trois douzaines et deux lammes d'espées dollinde², prisées la somme de vingt-sept livres la douzaine qui est pour ce quatre vingt cinq livres dix solz. cy iij^{xx}. y l. x s.

¹ Ustensile se dit de toutes sortes de petits meubles servant au ménage et principalement de ceux à l'usage de la cuisine. Il se dit aussi des divers instruments propres à certains arts.

² Olinde est une ville du Brésil dans la capitainerie de Pernambuco d'où on tire les lames d'épée dites *olindes*. En vieux langage, *olinder* veut dire battre à l'épée.

Item une douzaine et demye de lammes de viennes¹, vuiddées prisées saize livres la douzaine et pour ce la somme de vingt quatre livres, cy. xx iij l.

Quatre douzaines et demye de lammes de viennes rondes prisées à raison de douze livres la douzaine qui est en tout cinquante quatre livres, cy. L iij l.

Item quatre douzaines et demye d'espées montées prisées a raison de vingt sept livres la douzaine qui est pour ce cent vingt une livres dix solz, cy. C xx j l. x s.

Quinze espées montées à poignées d'argent prisées six livres dix solz pièce qui est pour ce quatre vingtz dix sept livres dix solz, cy. iij^{xx} xvij l. x s.

Une douzaine d'espées montées à poignées faulces² prisées cinquante solz pièce qui est pour ce trante livres, cy. xxx l.

Six poignées d'argent non montées prisées soixante-cinq solz pièce. Et pour ce. xix l. x s.

Plus six douzaines et demye de poignées d'espées prisées trante solz la douzaine qui est pour ce neuf livres quinze solz, cy. ix l. xv s.

Deux grosses de boutz de fourreaux d'espées prisez sept livres la grosse. Et pour ce la somme de quatorze livres, cy. xiiij l.

Une grosse de crochetz de fourreaux d'espées prisez vingt quatre solz, cy. xxiiij s.

Trois livres d'esmery prisez dix solz la livre. Et pour ce trante solz, cy. xxx s.

Cinq cens de bois de fourreaux d'espées prisez à raison de trante solz le cent. Et pour ce sept livres dix solz, cy. vij l. x s.

Plus cinq quarterons de bois large prisez ensemble six livres, cy. vj l.

Item en or et arzen en fueille cen solz, cy. xl.

Une douzaine de petites gardes à croix prisee soixante-dix solz, cy. Lxx s.

Quatre autres douzaines et quatre gardes d'espées prisées treze livres la douzaine. Et pour ce la somme de cinquante-six livres, six solz huit deniers, cy. Lvj l. vj s. viij d.

¹ Les lames d'épées fabriquées à Vienne, en France, s'appellent *viennes*.

² Montaigne a employé le mot *faulser* dans le sens de fendre.

Plus deux autres douzaines de gardes prisées six livres la douzaine, cy. xij l.

Deux estaux prisez ensemble vingt cinq livres, cy. xxv l.

Davantage les oustis, utancilles et vieilles ferailles de lad. boutique prisez ensemble la somme de vingt cinq livres, cy. xxv l.

Et pour ce que le dict Cardillac a dict ne scavoir signer a fait signer à sa requeste à Claude Rocquet sur ce pñt. Ainsi signé Rocquet.

Mebles de bois, linges, langes¹, poisleryes² et autres meubles cy après prisez par François Herpin, vefve de feu Pierre Flageux, et Catherine Pessard, femme de Pierre Boutiller, priseuses ordinaires demeurantes aud. Nantes, scavoir lad. Herpin, paroisse de Sainet Saturnin, et lad. Pessard en celle de Sainte Croix, desquelles séparéman le serman pris ont juré aussy se porter fidelleman aud. prisage.

Item un charliet³ de bois de noyer prisé sept livres, cy. vij l.

Une paire d'armoires⁴ de bois de sap prisée quatre livres, ci. iiij l.

Item une paire d'armoires de bois de noyer ferrée et fermant à clef, prisée la somme de vingt quatre livres, cy. xxiiij l.

Une petite table de bois de noyer faicte en cheze⁵ ayant une lirette prisée soixante solz, cy. Lx s.

Une couchette de bois de noyer avec sa paillasse prisee quatre livres, cy. iij l.

Item une met⁶ à boullanger prisée dix solz, cy. x s.

Plus une autre paire d'armoire prisée six livres, cy. vj l.

Davantage une autre petite paire d'armoires prisée soixante solz, cy. Lx s.

Une coïette de liet ayant le coïetty barclé, son frayers liet et deux orillers, le tout prisé ensemble vingt quatre livres, cy. xxiiij l.

¹ Chemises de laine.

² Poëlerie se dit de tous les ouvrages de terre, de tôle ou de fer blanc, qui servent à chauffer ou à éclairer.

³ Pour châlir : bois de lit.

⁴ Armoire à quelquefois le sens de ratelier d'armes. Est ce le cas ?

⁵ Chaise signifie : table qui supporte le poêle.

⁶ Met dans le vieux langage signifie : pétrin.

- Un mathela prisé dix livres, cy. x l.
- Un ciel de liet verd avec sa frange de soye garny de passeman my soye et my layne avec ses pantes¹ et rideaux, et une cothelonne² aussy verdi le tout prise ensemble quarante livres, cy. xL l.
- Un cottillon de cotton blanc avec deux paires de brassières blanche prisez ensemble quatre livres, cy. iiij l.
- Un cottillon rouge et une vieille paire de brassières prisez ensemble quarante solz, cy. xL s.
- Un cottillon de hanneton³ avec les brassières presque neufves prisez ensemble, la somme de six livres, cy. vj l.
- Item* un habit d'estamine⁴ grise pour femme avec des brassières aussy grises, prisez cen solz, cy. v l.
- Un cottillon de camelot⁵ rouge doublé de ras, prisé cent solz, cy. v l.
- Item* un autre cottillon de camelot rouge, prisé trente solz, cy. xxx s.
- Un habit pour femme d'estamine noire, prisé soixante solz, cy. Lx s.
- Item* un cottillon et une paire de brassières de camelot de Hollande noir, prisez cen solz cy. v l.
- Un corset et un devantiau⁶ de ras⁷ gris, prisez quarante solz, cy. xL s.
- Une escharpe et une coueffe de taffetas prisez six livres, cy. vj. l.
- Item* un paquet de menu linge prisé quatre livres cy. iiij l.
- Deux tabliers pour femme prisez trante solz, cy. xxx s.
- Six chemises neufves a uzage de femme prisées huit

¹ Pente : bande qui pend autour d'un ciel de lit sur le haut des rideaux.

² Vieux mot, encore usité dans le langage populaire, qui signifie : couverture.

³ En passementerie, les soucis d'hanneton sont des franges qui portent de petites houppes.

⁴ Petite étoffe mince non croisée.

⁵ Etoffe faite ordinairement de poil de chèvre ou de laine, mêlée quelquefois de soie en chaîne.

⁶ Tablier que portent les femmes du peuple.

⁷ Sorte d'étoffe croisée fort unie dont le poil ne paraît pas et faite tantôt de laine, tantôt de soie.

livres cy. v. iij. l.
 Plus six autres chemises vieilles pour femme prises ensemble quatre livres, cy. iij l.
 Six linceulz ¹ de brin² de sept aulnes le double prisez ensemble la somme de vingt livres cy. xx l.
 Six autres linceulz de huit aulnes le double prisez ensemble vingt-quatre livres, cy. xxiiij l.
 Une douzaine de serviettes de brin prisee cen solz cy. v. l.
 Deux autres douzaines de serviettes prises ensemble dix livres, cy. x l.
 Item une nappe de byés de deux aulnes de long prisee quatre livres, cy. iij l.
 Deux autres nappes, un travers de table et une chestive serviette prisez ensemble quarante solz, cy. xL s.
 Un devantiau de toile blanche et une laize a dentelle prisez soixante solz, cy. Lx s.
 Neuf souilles d'oreiller tant bonnes que chestives prises ensemble trante solz, cy. xxx s.
 Une plattaine³ a dresser du linge prisee quarante solz, cy. xL s.
 Ce qu'il y a de vesselle d'estain tant en platz qu'assiettes prisé soixante solz, cy. Lx s.
 Plus une pinte prisee vingt solz, cy. xx s.
 Un chandelier de cuivre a l'antiquité prisé quinze sols, cy. xv s.
 Une paire de landiers de fer a chesnelz avec chacun une pommelte de cuivre, une palle de foyer, une grisle, un buffet⁴ a souffler le feu, un⁵ brosse, une éramailière et des pinsettes de fer le tout prisé soixante solz, cy. Lx s.
 Item une poesle a frire prisee douz solz, cy. xij s.
 Quatre cuilleres d'argent pesant quatre onces et demye priseses douze livres, cy. xij l.

¹ Drap de lit dans le vieux langage.

² Espèce de toile fabriquée en Champagne.

³ Sorte d'ustensile de ménage consistant en un grand rond de cuivre jaune, un peu convexe, monté sur des pieds de fer et dont on se sert pour sécher et pour repasser le linge.

⁴ Dans le langage populaire on dit encore *buffer* le feu pour souffler. On trouve aussi dans le vieux langage *boiffer* pour souffler.

Deux chaudrons d'errain tenant environ d'un seau d'eau
chacun, prisez ensemble soixante solz, cy. . . . lx s.

Un autre petit chaudron prisé trente solz, cy. . . xxx s.

Une marmitte de fer prisée douze solz, cy. . . . xij s.

Deux petitz poeslons a queue dont l'un a trois piedz prisez
ensemble quinze solz, cy. xv s.

Trois chestives chezes de paille prisée cinq solz, cy. . . v s.

Un miroir prisé dix solz, cy. x s.

Et à la dicte Pessard signé et pourceque lad. Herpin a dict
ne scavoir signer a faict signer à sa requeste à Pierre Ba-
bin sur ce présent Ainsy signé Catherine Pessard et Babin.

Le présent inventaire se monte suivant ledict prisage la
somme de huict cens soixante dix neuf livres quatorze solz
huict deniers tournois, sauf erreur de git et calcul, de tous
lesquels meubles cy devant ledict Moreau s'est chargé pour
en compter sy besoin est et à qui estre debvra avec protes-
tation que faict neantmoins ledict Moreau que le présent in-
ventaire ne pourra préjudicier ny desroger en façon ny
manière quelconque a la donation faicte entre luy et lad.
deffuncte Landois vivante sa femme, Et a esté led. présent
inventaire et prisage faict en presence du sieur François
Soucher, aussy M^r fourbisseur, beaufrère d'iceluy Moreau,
demeur^t aud^t Nantes, lesquelz Moreau et Soucher ont signé
le tout faict en la demeurance dud^t Moreau lesdicts jour et
an que devant, Ainsy signé au registre Jullien Moreau,
François Soucher, Le Jay adjoinct et Beru, not^{re} Royal, qui
a led^t registre.

BERU,
N^{re} Royal.

Le pñt inventaire et prisage a esté mi et depozé au greffe
entre les mains de moy greffier de la cour et siège royal de la
prévosté de Nantes par ledict Julien Moreau auquel jay
deslivre la présante cospye pour luy vall. et servir ce que de
raison à Nantes ce quatriesme feubvriier mil six cens soixante-
cinq et a led. Moreau signé ainsy signé Moreau.

ERTAUD.
Reçu soixante
solz du s. Moreau.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES
ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

TOME TRENTE-DEUXIÈME

ANNÉE 1893

DEUXIÈME SEMESTRE



NANTES

BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

1894

CHANGEMENTS SURVENUS DEPUIS LE 30 JUIN 1893

BUREAU

M. le baron HULOT DE COLLART a été nommé secrétaire du Comité central, le 10 avril 1894, en remplacement de M. HEURTEAUX-VARSAVAUX, démissionnaire.

COMITÉ CENTRAL

M. DUGAST-MATIFEUX, *membre fondateur*, est décédé à Montaigu (Vendée), le 15 avril.

MEMBRES TITULAIRES

MM. ALEXANDRE ROUSSEAU ✱, place Dumoustiers, 1, JOSEPH PALVA-DEAU, rue du Calvaire, 27, et le vicomte AURELIEN DE COURSON, rue Sully, 3, ont été admis le 9 janvier, le 6 mars et le 3 avril.

M. GUSTAVE CAILLÉ est décédé à Nantes, le 15 février.

M. le capitaine d'artillerie ALFRED HEURTAUX, attaché à la manufacture de Chatellerault, a envoyé sa démission.

MEMBRES CORRESPONDANTS

M. DE CAZENONE, précédemment membre titulaire, a demandé à devenir membre correspondant.

M. l'abbé JOSNIN, curé de Fresnay, est décédé en son presbytère, le 15 mai.

MEMBRES HONORAIRES

MM. l'abbé CAHOUR, ancien président de la Société, et le R. P. CAMILLI DE LA CROIX, S. J. de Poitiers, ont été nommés membres honoraires, ce dernier dans la séance du 5 juin.

CHANGEMENTS D'ADRESSES

MM. DUPUY, préfet de la Mayenne, Laval.

HEURTEAUX-VARSAVAUX, hôtel de Bourgogne, rue de Bourgogne, 15, Paris.

LE BEAU, commissaire général de la marine, à Toulon (Var).

PITRE DE LISLE DU DRÉNEUC, avenue de l'Éperonnière.

PERTHUIS-LAURANT, rue Bonne-Louise, 8.

XAVIER LE LIÈVRE DE LA TOUCHE, rue de l'Écluse, 3.

EXTRAITS

Des procès-verbaux des Séances



SÉANCE DU MARDI 7 NOVEMBRE 1893

Présidence de M. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, président.

Etaient présents : MM. le docteur JOSSE, LA PEYRADE, LE BEAU, LEROUX, MAITRE, PIED, DE VEILLECHÈZE, le baron CHRISTIAN et le baron GAETAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la séance du 3 mai, dont M. de Kervensael, fortuitement empêché, n'avait pu donner connaissance à la séance du 6 juin, est lu par M. la Peyrade, et celui de cette dernière séance par M. le baron de Wismes.

MM. de la Nicollière-Teijeiro et le docteur Paul Josse présentent aux suffrages de l'assemblée M. Clément Josse, frère de ce dernier. Ce jeune et brillant architecte, sur les plans duquel s'élève le magnifique palais des Beaux-Arts, est le digne héritier des Coqueret et des Cruey, au talent desquels notre ville doit une partie de sa splendeur. Aussi notre Société est-elle heureuse et fière de le recevoir comme membre titulaire.

M. le Président communique la lettre que M. le ministre de l'Instruction publique envoie, chaque année, pour indiquer la date et le programme du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne.

Deux ouvrages ont été offerts à la Société. Par M. le marquis de Brémond d'Ars Migré, arrière-petit-neveu d'une aïeule de Pierre du Gua du Mons, lieutenant général, le chef et l'ami de Samuel Champlain dans ses premières expéditions : *Les fêtes de Samuel Champlain*.

plain, à Saintes, Rochefort et la Rochelle (1, 2 et 3 juillet 1893) (Publié par la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis), en raison d'un toast porté par lui à l'illustre gouverneur du Canada. M. le Président dit que cette lettre sera insérée intégralement dans le procès-verbal.

M. l'abbé Allard, membre du Comité, a donné : *Etudes sur le pays de Retz ; l'ancien port de Prigny et le grand prieuré des Moutiers (dépendance du Ronceray)*. Cet ouvrage, fruit de longues recherches et de patients travaux, est digne de ceux que son auteur a publiés ou prépare en ce moment. M. le baron G. de Wismes, qui a parcouru ce volume, en fait une critique élogieuse et signale l'intérêt particulier qu'il présente au point de vue nantais par ses renseignements sur le quartier Saint-Léonard.

M. le Président lit une lettre de M. P. de Lisle du Dréneuc, qui regrette d'être empêché par une indisposition d'assister à la séance.

M. le baron G. de Wismes demande à M. le Président l'autorisation de lire une lettre de M. Léopold Delisle, en raison de l'hommage rendu à notre Société par M. le Directeur de la Bibliothèque nationale. Cette lecture achevée, M. le Président demande l'insertion intégrale de cette lettre au procès-verbal.

« A M. le baron Gaëtan de Wismes, bibliothécaire de la Société archéologique, rue Royale, 9, Nantes.

« Direction de la Bibliothèque nationale, 3 novembre 1893.

« M. le Baron, je m'empresse de vous remercier de la bonne grâce avec laquelle vous nous mettez à même de combler une lacune dans les collections de la Bibliothèque nationale. Les recueils de Sociétés telles que la Société archéologique de Nantes sont au nombre de ceux que nous tenons le plus à posséder au complet, en raison de l'abondance des renseignements qu'elles fournissent pour l'étude de l'histoire nationale. Veuillez, je vous prie, M. le Baron, être l'interprète des sentiments de la Bibliothèque auprès de vos collègues et agréer l'assurance de ma haute considération et de mon entier dévouement.

« LÉOPOLD DELISLE. »

M. le baron G. de Wismes donne ensuite connaissance d'un curieux document : *Ordonnances de visite faites par Gilles de Beauvau, évêque de Nantes, dans l'église paroissiale de Saint-Brewein, le premier jour de mai 1685*. Cette pièce inédite fournit des indications précieuses sur le mobilier d'une église à cette époque.

M. Léon Maître est étonné de voir saint Clair patron de Saint-Bre-

vin. Mais plusieurs membres observent qu'une paroisse avait souvent plusieurs patrons. M. Le Beau cite Couéron dédié à saint Corneille et à saint Symphorien. Ce dernier, dit M. le docteur Josso, est le patron de plusieurs paroisses. M. le baron G. de Wismes demande à M. Le Beau si saint Corneille est le même que saint Cornély, patron de Carnac, en Bretagne, représenté avec des bœufs. Ce que je sais, répond M. Le Beau, c'est que celui de Couéron est un pape. J'en ai pour preuve un panégyrique prononcé par M^r Lecoq. M. Maitre dit que le patron de Couéron est saint Martin. M. Le Beau soutient le contraire. D'un échange d'observations entre eux, il semble résulter que ces deux messieurs ont raison, chacun en leur sens. Couéron se serait d'abord placé sous l'invocation de saint Martin. Son emplacement s'étant modifié, la chapelle patronale de Saint-Martin est aujourd'hui en dehors du bourg, qui a pris d'autres patrons. M. le baron G. de Wismes consulte dans la bibliothèque l'ouvrage de notre collègue M. du Bois de la Patellière « *Notes historiques sur quelques paroisses du diocèse de Nantes* » et y trouve la preuve que cette solution est la vraie.

M. de la Nicollière-Teijeiro cède le fauteuil à M. Le Beau pour lire un important travail sur l'*Hermine de Bretagne et ses origines*, dans lequel il contredit la thèse de M. P. de Lisle du Drèneuc.

« Je m'applaudis de ma présidence très éphémère, dit M. Le Beau, pour féliciter notre honorable président, de la lecture très attachante qu'il vient de nous faire et qui prouve, une fois de plus, sa profonde érudition et sa conscience dans ses recherches. »

M. Le Beau, ayant repris sa place parmi ses collègues, leur montre un objet en bois, d'acajou probablement, qui semble fait pour casser du poivre et en a gardé l'odeur. Il pense que cet objet a été fabriqué à Saint-Domingue, où ont habité plusieurs de ses ascendants.

M. le docteur Josso exhibe, à son tour, une croix achetée par lui à Biarritz, au mois d'août dernier. Elle est peinte en rond d'émail et porte l'inscription suivante, dédorée par l'usage : *Vincentius I Gonzaga D. M. 1608*. Sur l'autre face on lit : *Nil hoc triste recepto*, c'est-à-dire : *Cette croix reçue, rien n'est triste*. Notre zélé collègue, ayant cherché l'origine de la famille de Gonzague, a découvert que le fondateur de cet ordre a été un duc de Mantoue, mort en 1612 et grand-oncle de saint Louis de Gonzague.

M. le Président ne veut pas lever la séance sans signaler, en approuvant énergiquement son opportunité, un article dans lequel notre éminent collègue M. de la Borderie démolit la fausse légende

de Perrinaie. Renan avait une opinion identique sur cette pseudo-voyante.

M. le Président remet aux archives de la Société un article publié par lui dans l'*Espérance du Peuple*, concernant la découverte d'une médaille franco-russe en 1812.

La séance est levée à 10 h. 1/4.

Le Secrétaire général,
BARON DE WISMES.

SÉANCE DU MARDI 5 DÉCEMBRE 1893

Présidence de M. DE LA NICOLLIÈRE-TELJIRO, président.

Étaient présents : MM. CHAILLOU, DORTÉL, l'abbé DURVILLE, le marquis DE L'ESTOURBEILLOX, HEURTAUX-VARSANUX, le docteur JOSSE, LA PEYRADE, LE BEAU, MAITRE, PERTHUIS-LAURANT, PIED, RIARDANT, le baron CHRISTIAN et le baron GAETAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. de Combles, président de la Société archéologique de Rennes, étant de passage à Nantes, a pris place à côté de M. le Président, qui lui adressa en termes délicats une cordiale bienvenue. Cette improvisation est chaudement applaudie.

M. de Combles reporte l'hommage qui lui est fait à la Société archéologique de Rennes. Lorsqu'il lui rendra compte de son passage à Nantes il sera heureux de lui redire les paroles si affectueuses de son président. Quant aux sympathies mutuelles, depuis longtemps celles de Rennes sont acquises à la nôtre. Parmi les Sociétés bretonnes, celle de la Loire-Inférieure est toujours celle qu'elle accueille avec le plus de plaisir. De nouveaux applaudissements saluent cette réponse aimable et courtoise.

M. le Président lit ensuite une notice archéologique sur un des membres de la Société les plus estimés et les plus travailleurs, M. Alexandre de Couffon de Kerdellech, que le choléra a emporté, le 26 septembre dernier, tandis qu'il était chez sa fille, à Brest.

Il est procédé au scrutin pour l'élection de trois membres du Comité central, en remplacement de MM. de Berthou, Maitre et Orieux, dont le mandat expire ce soir. M. le Président croit devoir

informer ses collègues que M. de Berthou a quitté Nantes, où il ne doit plus faire que de rares apparitions ; il conviendrait, en conséquence, de nommer, à sa place, un collègue pouvant assister régulièrement aux séances. Quant à MM. Maitre et Orioux, M. le Président ne doute pas que l'assemblée leur conserve leur siège.

Nombre de votants : 15. -- Majorité absolue : 8.

MM. MAITRE.	14
ORIEUX.	14
LE BEAU.	13

MM. CHAILLOU, DORTÉL et le Dr JOSSE, chacun : 1. — Blanc : 1.

En conséquence M. le Président proclame MM. Maitre, Orioux et Le Beau membres du Comité pour 3 ans.

M. Jules Révérend, courtier interprète, présenté par M. de la Nicollière-Teijeiro et Dortel, est admis comme membre titulaire.

M. le marquis de l'Estourbeillon se plaint de ne pas recevoir à temps les lettres d'invitation aux séances. M. le baron de Wismes réplique que, l'ordre du jour n'étant fixé par le Comité que le mardi soir, les lettres ne peuvent être livrées par l'imprimeur que le jeudi ou le vendredi et parvenir que le samedi ou le dimanche aux collègues éloignés. Il en prend occasion pour indiquer divers retards, erreurs, etc., qui lui ont été signalés depuis la rentrée et dont il a cherché vainement les causes. Il faudrait que le Comité se tint quinze jours à l'avance. M. Chaillou croit cette modification inutile : il suffit, en effet, que les lettres arrivent le samedi. Il a toujours reçu la sienne fort à temps.

M. le baron G. de Wismes lit une notice sur le *Dragon de saint Méen*, par M. l'abbé Allard, qui, ne pouvant venir ce soir, l'a chargé d'en donner connaissance à sa place.

M. Maitre estime que l'auteur ne fait pas de réserves suffisantes. Saint Méen a pu passer par ici, mais n'y a pas fondé de monastère. On allait à Saint-Méen pour les maladies des mains, comme à Saint-Aignan pour la teigne. Saint-Méen de Gaël était connu de la France entière ; on y venait de partout : de là, sans doute, l'origine de la chapelle de Saint-Méen sur le grand chemin d'Angers et de Paris. Il ne faut pas attacher d'importance à la légende du dragon. A cette époque, les esprits n'étaient pas portés à la dévotion. On avait assez de fonder des églises paroissiales sans bâtir des chapelles. Il y a sur les ponts un autre hôpital dédié à saint Méen : c'est celui de Toussaint.

A l'appui de ce que vient de dire M. Maitre, ajoute M. le marquis de l'Estourbeillon, on pourrait tracer l'itinéraire de saint

Méen dans toute la Bretagne : Pont-Méen à Saffré, Saint-Méen de Trioubi, en Avesac, autre Saint-Méen en Ille-et-Vilaine. — M. Maître dit que Pontmain, de la Mayenne, tire son origine de saint Méen. — M. de Combles ajoute enfin que Saint-Méen de Laval était avant celui de Rennes et appelé le Petit-Saint-Méen ; que les malades venaient à Saint-Méen pour les maladies de la main ; qu'entre Pontmain de Laval et le Petit-Saint-Méen il devait y avoir une étape, car la distance est de 12 lieues et l'étape était ordinairement de 6 à 7 lieues ; que Saint-Méen, de Rennes, était connu par la légende de la fontaine et du dragon.

M. le baron G. de Wismes lit des *Notes complémentaires* sur le travail de M. l'abbé Allard. Après quelques mots de critique sur l'étymologie de *Monopalium*, il confirme d'une façon désormais irréfutable par la production d'une plaquette rarissime du XV^e siècle la thèse soutenue par M. l'abbé Allard relativement au lieu où se serait passé le miracle du dragon, Saint-Méen-sur-Loire, et appuie également son opinion sur les fontaines miraculeuses.

M. le Président lit une demande de renseignements sur une empreinte du pied de N.-S. J.-C. qui se trouverait à la Bibliothèque de Nantes — ce qui est absolument faux — et un travail de M. Momméja sur les pièces portant l'empreinte du pied humain.

A la suite de cette lecture, M. de Combles nous apprend qu'en Basse-Bretagne les empreintes du pied de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge sont les plus communes ; ensuite viennent celles de saint Michel et du diable ; enfin celles de quelques saints, ces dernières assez rares. Dans la Haute-Bretagne, au moins dans l'Ille-et-Vilaine, on remarque près des ravins des pas de chevaux, ce qu'on appelle le *saut de Roland*. A la Société archéologique du Finistère, on a soulevé cette question : Une croyance assez répandue dans certaines paroisses est que la peste a laissé en plusieurs endroits la trace de son pied. On a remarqué que la peste n'a jamais pu franchir un ruisseau, n'a pu passer dans la partie d'*outre l'eau*. La question, sans avoir de rapports immédiats avec celle de M. Momméja, n'est pas cependant sans offrir quelque intérêt.

M. le marquis de l'Estourbeillon complète ces renseignements en disant que dans la commune de Pierrie (Loire-Inférieure), on trouve, sur les bords de la Chère, le *pas du saint*. Des moines portant le corps de saint Guénolé se seraient, dit-on, arrêtés sur le bord d'un rocher schisteux. Sur l'inspiration de Notre-Seigneur, l'un d'eux aurait frappé le roc, et au même instant une source aurait jailli. On trouve l'empreinte et la source. Autre fait singulier :

dans les archives du château de Saffré un document indique que jusqu'en 1792, existaient à Vay deux *pieds de bois*, l'un royal, l'autre ducal, confiés au seigneur. Quand les habitants entreprenaient un travail de route ou tout autre de ce genre, ils devaient venir prendre la mesure du pied.

M. Maître cite, à son tour, l'empreinte de saint Viaud, et M. l'abbé Durville dit que, près de la Sèvre, à Clisson, se voit le *pas du diable*.

M. le baron de Wismes donne ensuite lecture d'un travail intitulé : *Un martyr de Carrier : l'abbé Louis Joachim de la Roche Saint-André, ancien vicaire général de Dax, chanoine honoraire de Nantes, guillotiné le 20 décembre 1793.*

M. Le Beau est heureux d'apprendre à l'auteur que la marine a tenu à consacrer la gloire de l'amiral du Chaffault en donnant son nom à l'un de ses vaisseaux. M. le baron de Wismes remercie M. Le Beau de ce renseignement si intéressant pour une maison qui, en moins d'un siècle et demi, a contracté trois alliances avec celle de la Roche Saint-André.

La séance est levée à 10 h. 14.

Le Secrétaire général,

BARON DE WISMES.

OUÛ DOIT-ON PLACER LA LÉGENDE

DU DRAGON DE SAINT MÉEN ?



Le 29 septembre dernier, par un temps affreux, avait lieu une petite cérémonie, bien inaperçue, qui n'est pas sans réveiller des souvenirs. C'était la bénédiction, ou plutôt la réconciliation d'une chapelle, bien humble, mais assise dans un site merveilleux, sur la crête d'un coteau entre le Cellier et Oudon. Cette chapelle est dite de Saint-Méen et se trouve à l'extrémité d'un village du même nom. Avant 1791 la chapelle en question était supposée desservir un prieuré. En réalité le service de ce prieuré se faisait dans l'abbaye de Saint-Méen (Ille-et-Vilaine). Saint-Méen est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Montfort.

Si nous voulons la preuve que la chapelle Saint-Méen du Cellier était un prieuré dépendant de Saint-Méen du diocèse de Rennes, nous la trouverons d'abord dans le Pouillé de M. l'abbé Grégoire, qui dit : « Saint-Méen, régulier de l'ordre de Saint-Benoît, dépendant de l'abbaye de ce nom (diocèse de Saint-Malo) : son annexe est Saint-Symphorien dans la paroisse de Couffé. »

Dom Beaunier mentionnait au Cellier, outre la cure Saint-Jacques et Saint-Martin, le prieuré de Vendelle et celui de Saint-Méen audit lieu. Le présentateur de ce dernier était l'abbé de Saint-Méen. Ce qui prouve que jusqu'au dix-septième siècle, les anciens liens qui unissaient le petit monastère du Cellier à celui du diocèse de Saint-Malo s'étaient conservés. L'historien Manet dans sa *Petite Bretagne* (t. II, p. 134) dit à ce sujet : « Dans le quinzième siècle, dix prieurés dépendaient de l'abbaye de Gaël (Saint-Méen), celui de Saint-Méen du Cellier en particulier, à trois lieues d'Ancenis. »

Maintenant cherchons l'origine de cette dépendance du prieuré nantais de l'abbaye de Saint-Méen de Gaël, au diocèse de Saint-Malo. Il faut nous transporter à la fin du sixième siècle ou au commencement du septième. On lit dans la *Chronique de Nantes*, à l'an 593 : « Guerrech... (Comte de Vannes)... tua le duc Beppolène. Ce Guerrech est celui auquel fut député saint Méen. » Puis à l'an 600 : « Dans ces temps saint Méen construisit son monastère. » Saint Méen était venu comme beaucoup de bretons, à cette époque, de la Grande Bretagne dans l'Armorique. Il fut même un des derniers car il est contemporain du pape saint Grégoire, c'est-à-dire de la conversion de l'Angleterre. (Saint Grégoire mourut en 604.)

Saint Félix de Nantes était mort peu de temps avant, vers 583. On attribue à saint Méen le jaillissement d'une fontaine à laquelle s'attacha le renom de guérir d'un mal alors nommé *Psora*, sorte de gale connue depuis sous le *Mal de saint Méen*.

Saint Méen fut, comme beaucoup de ses contemporains, pris du désir de voir la ville éternelle. Au retour de Rome il passa par Angers. Sa réputation de sainteté fit que l'évêque le retint pour prêcher dans son diocèse. Cet évêque était probablement saint Lezin. Le saint breton édifia singulièrement les Angevins et la tradition veut qu'il ait donné bon nombre de missions dans leur province. Il semait les miracles sous ses pas et guérissait de nombreux malades. Ici nous trouvons un récit donné par les Bollandistes, d'après Albert de Morlaix, et nous le retrouvons dans une vie de saints antérieure à l'hagiographe breton. Au reste le récit d'Albert, édition Lobineau et édition Kerdanef, est le même, à quelques détails près, que celui de l'écrivain antérieur. Ce dernier se nommait Pierre Viel, et son travail fut édité par René Benoit, curé de Saint-Eustache de Paris, le fameux Pape des Halles.

Pierre Viel déclare sa *Vie de saint Mein* « mise en françois, du latin escrit à la main, pris des martyrologes et histoires anciennes dudict pays (de Bretagne), à la diligence de Révérend père en Dieu, Roland de Neufville, évesque de Léon en basse Bretaigne, par messire Pierre Viel, docteur en théologie. »

René Benoit donnait une nouvelle édition de cette vie en

1587. Nous y prenons le récit du fait qui nous intéresse.

« Une femme noble et riche, et qui faisait profession de religion estroicte, pour s'être consacrée au service de Dieu, vint vers luy (saint Méen), le supplier que par son secours et oraison envers Dieu, elle soit garantie de la peur d'un horrible serpent, lequel faisait sa demeure en certain bocage, situé au plus beau endroit de ses terres et domaine. De façon que, pour crainte de luy ses terres n'estoient cultivées, et desjà il avoit dévoré beaucoup d'hommes qui passoient leur chemin auprès. Le fidèle serviteur de Dieu ne refusa entreprendre ceste commission ; et d'autant que le lieu où gisoit tel serpent estoit au destroit d'entre Saint-Florent et Clermont, sur le diocèse et chemin de Nantes, il se fist là conduire. » Pour nous le principal du récit est dans les lignes que nous venons de donner. On ne pouvait guère désigner mieux l'emplacement du village de Saint-Méen. Il se trouve dans un endroit où la Loire fléchit sensiblement vers le Sud-Ouest. Il est bien entre Clermont, jadis abbaye, et Saint-Florent-le-Vieil, et fut toujours du diocèse de Nantes, ce qui serait faux s'il s'agissait de la rive opposée qui, jusqu'au neuvième siècle, fut du diocèse de Poitiers.

La version de dom Lobineau dit que ce serpent monstrueux avait son repaire entre le lieu où a été, depuis, l'abbaye de Saint-Florent-le-Vieil et la montagne nommée Clermont. Kerdanel dit simplement : « Ce serpent avait sa caverne en un détroit qui est près l'abbaye de Saint-Florent, sur le bord de la rivière de Loyre. » Il faut convenir que cette légende de serpents ou de dragons faisant d'épouvantables ravages est reproduite dans beaucoup de vies de saints et pourrait bien signifier la résistance des derniers restes de l'idolâtrie dans nos pays, résistance souvent vaincue par de saints prédicateurs. Pour nous il nous suffit de savoir que le champ d'action de saint Méen, dans la circonstance, fut le village de Saint-Méen du Cellier.

Continuons notre récit. Les guides du saint abbé, arrivés près du lieu où se retirait le monstre, n'osèrent approcher et ne firent que l'indiquer du doigt à saint Méen qui sans crainte alla droit au serpent, lui jeta son étole autour du cou

et l'emmena, comme s'il eut été apprivoisé, jusqu'au bord de la Loire où il lui commanda de se jeter. « Et là, dit Viel, y finit sa vie, pour ne nuire plus par après à personne quelconque. »

Albert de Morlaix donne un détail qui est utile. Il dit que saint Méen avant d'attaquer le monstre pria Dieu et célébra la sainte messe dans une église voisine.

Nous ne doutons pas que cette église était celle de Vendelle qui fut donnée aux moines de Redon, sous le nom de Notre-Dame du Cellier et bien plus tard fut unie à Notre-Dame de Toute-Joie à Nantes.

Quant à la dame angevine, en reconnaissance de ce bienfait elle donna au saint abbé la terre qui avait été ainsi purgée. Saint Méen y bâtit un petit monastère relevant de son abbaye de Gaël et y plaça des religieux auxquels d'autres s'adjoignirent et y prirent l'habit.

Viel et Albert disent que ce prieuré se nommait Monopallium, et dom Lobineau prétend que le français en était Monopalm. D'après Viel, le saint y demeura longtemps et ce lieu devint célèbre par plusieurs miracles qui s'y opérèrent, pour la guérison des malades. Cet auteur ajoute : « Saint Méen retournait souvent en son premier monastère, et par son absence ne permettait point qu'il y eut quelque defaut, tant au service de Dieu qu'au gouvernement des religieux de l'un et l'autre couvent. » Puis il raconte la mort édifiante du saint abbé au monastère de Gaël.

Les châteaux et les monastères eurent au moyen âge le privilège de grouper autour d'eux des agglomérations qui forment de nos jours la plupart des bourgs ou des gros villages.

Toutes les fondations antérieures au neuvième siècle eurent une époque terrible à traverser, celle de l'invasion normande.

Le prieuré du Cellier y périt aussi bien que son chef d'ordre Saint-Méen de Gaël. Clermont y disparut pareillement, comme Saint-Florent et toutes les abbayes de notre région.

Mais lorsqu'au onzième siècle ces abbayes restaurées

cherchèrent à rentrer dans leurs anciennes possessions, elles y mirent une telle persistance que le résultat, à la longue, fut heureux. L'abbaye de Saint-Méen fut tirée de ses ruines, par Alain, duc de Bretagne et sa mère Havoise, qui y placèrent des moines sous le gouvernement du vénérable abbé Hinguethen (*Chronique de Nantes*. Dom Lob. II, 32).

C'était vers 919 que l'on avait jugé opportun d'envoyer les reliques de saint Méen à Saint-Florent. La restauration par le duc Alain eut lieu vers l'an 1024. L'an 1074 le duc Hoël retira une partie notable de ces reliques du monastère de Saint-Florent. (*Histoire des Gaules*, XII p. 557. C).

Nul doute qu'à cette époque les moines de Saint-Méen de Gaël ne soient rentrés en possession du domaine de l'ancien prieuré du Cellier, mais le prieuré ne redevint probablement pas régulier. Quoiqu'il en soit, nous l'avons vu, l'abbé Manet constate au quinzième siècle le rétablissement des liens qui rattachaient le prieuré du Cellier à l'abbaye du diocèse de Saint-Malo.

Mais voici qu'il se présente une singularité ; jadis on estimait les reliques au point de se les voler sans scrupule : c'est ainsi que saint Convoyon, de Redon, trouvant Angers trop riche en reliques, y fit adroitement enlever par ses moines le corps de saint Apothème, un des premiers évêques de ce diocèse. De nos jours où l'on n'aime plus les longues veilles dans les églises et les jeûnes sévères, on goûte fort les pèlerinages. Il s'est donc trouvé qu'à Montjean existait une petite fontaine, bien simple, qui, si elle avait fait des merveilles, n'avait jamais rencontré assez de reconnaissance pour obtenir qu'on lui donnât ce que le plus mince decorum exige. A peine une margelle convenable ; seulement aux époques d'inondations, comme elle était couverte par les eaux de la Loire, on remarqua qu'au milieu des flots troublés, elle gardait sa limpidité, ce que font toutes ses sœurs en pareille circonstance, et sans miracle. On ne peut nier que le nom de Saint-Méen attaché à cette source et cette circonstance n'aient déterminé la piété des gens du pays à y faire des *voyages*. Mais il y a d'autres fontaines Saint-Méen en Anjou : celle de Lasse, par exemple.

est beaucoup plus en renom que celle de Montjean, ou plutôt de Châteaupanne, car saint Méen était de cette paroisse, annexée depuis à Montjean, et l'on n'en a pas tiré d'autre conséquence, si ce n'est ou que saint Méen est venu à Lasse, ce qui se peut fort bien, ou que cette fontaine fut consacrée au saint abbé pour rendre chrétien un lieu de vénération précédemment païen. Les idolâtres avaient le culte des fontaines en grande estime. Comme saint Méen avait procuré à son pays une source dont les effets étaient précieux, il était tout naturel de lui dédier les fontaines que l'on voulait enlever au culte idolâtrique.

Jusqu'ici personne n'avait prétendu davantage pour la modeste fontaine de Châteaupanne, quand l'idée vint d'ériger un petit monument, plus digne de saint Méen, sur sa fontaine. Les œuvres de zèle sont toujours contrecarrées par l'esprit du mal, mais il en résulte généralement un redoublement d'ardeur. C'est ce qui eut lieu à Châteaupanne, au lieu d'un simple arceau on bâtit une chapelle. Il fallait un prestige à cette chapelle, la légende du serpent le fournit. Le malheur voulut que Châteaupanne ne soit pas entre Saint-Florent et Clermont. Heureusement on adjoignit à saint Méen, saint Hervé de Chalonnès qui a réellement vécu non loin de là.

Une circonstance a contribué à faire prendre le change au propagateur du culte de saint Méen à Montjean, c'est qu'il existe à moins de deux kilomètres de Saint-Méen un village nommé Montpellier, et on a voulu retrouver dans ce nom celui de Monopalium.

Malheureusement il existe non loin un autre village nommé Montauban, ce qui fait croire que ces noms sont des souvenirs de la guerre des Albigeois, les sires de Montjean ayant été de grands batailleurs. On trouve également près d'Angers, Jérusalem et Antioche.

On ne trouve à Montpellier aucune trace d'ancien monastère. Quant à l'emplacement de la fontaine, avant la récente construction de la chapelle, on pouvait constater qu'il était vierge de toute bâtisse.

Le terme Monopalium signifiait un manipule et par exten-

sion une étoile. Il rappelait la manière dont saint Méen avait conduit le serpent à la Loire.

Quant à Chateaupanne même, qui est tout près de saint Méen, ce n'était point un monastère, mais une église dépendant, non pas de Gaël, mais de saint Florent ; elle fut aliénée par l'abbé Giraud et ne devint prieuré cure que plus tard, quand elle eut été donnée à l'abbaye de Saint-Georges. Il ne semble pas que c'ait jamais été un prieuré régulier. Tandis que le monastère prétendu de Saint-Méen à Chateaupanne n'a laissé ni traces ni souvenirs et qu'il n'eût point été là où les actes de saint Méen l'indiquent, la chapelle et le village de Saint-Méen du Cellier sont bien entre Saint-Florent et Clermont¹. Le prieuré subsista, bien qu'en commende, jusqu'à la Révolution.

Le 22 juin 1651 on inhumait « devant la grande porte de la chapelle de Saint-Méen le corps de Nicolas Barbot de la paroisse de Montrelais, *lequel étant venu en voyage à Saint-Méen*, mourut le jour même de la fête du saint (21 juin) » (Registres de la paroisse du Cellier.)

Les mêmes registres mentionnent encore cette chapelle le 28 juillet 1735, jour auquel « Jean-Baptiste Le Moyne négociant à la Fosse de Nantes » se mariait avec Marguerite fille de Jean Praud « dans la chapelle de Saint-Méen du Cellier. »

De ce qui précède il résulte que Montjean n'a rien à voir dans la légende du serpent ou dragon et qu'il n'est point téméraire de fixer le village de Saint-Méen du Cellier comme ayant possédé le prieuré fondé par saint Méen en mémoire de son heureuse intervention.

ABBÉ ALLARD.

¹ Le choix de ces deux lieux comme indication, prouve l'antiquité de ces actes, car il y a bien des siècles que Clermont n'est plus abbaye, jamais on n'eut au seizième siècle pris Clermont comme terme.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

SUR LA LÉGENDE DU DRAGON DE SAINT MÉEN



La possession d'une rarissime plaquette bretonne m'amène à faire suivre de notes complémentaires l'intéressante étude ci-dessus. En effet, dans cet opuscule hagiographique, évidemment inconnu de M. l'abbé Allard, se trouve un argument nouveau et, à mon avis, du plus grand poids, en faveur de la thèse de notre savant confrère. Je regarde donc comme un devoir de le mettre au jour, rien ne m'étant plus à cœur que tout ce qui se rapporte aux saints et aux héros de la petite Patrie.

Mais, auparavant, je me permettrai de faire à M. l'abbé Allard une petite querelle étymologique, à propos du passage suivant : « Il existe à moins de deux kilomètres de Saint-Méen un village nommé Montpellier et l'on a voulu retrouver dans ce nom celui de *Monopalium*. Malheureusement il existe non loin un autre village nommé Montauban, ce qui fait croire que ces noms sont des souvenirs de la guerre des Albigeois... Le terme *Monopalium* signifiait un manipule et par extension une étole. Il rappelait la manière dont saint Méen avait conduit le serpent à la Loire. »

Je crois d'autant plus aisément avec M. l'abbé Allard que *Monopalium* ne désigne pas le village situé près de Saint-Méen que Montpellier vient de *mons puellarum*. Mais je ne saurais davantage accorder à cette expression le sens de manipule qui, dans tous les dictionnaires, depuis du Cange jusqu'à Quicherat, se traduit par *manipulus*. Comment confondre le radical *mono* avec *mani* ?

Monopalium serait-il dérivé du grec *μονοπαλις*, *seul vainqueur à la lutte*, ce qui ferait allusion au combat de saint

Méen contre le dragon et à son triomphe ? Je pose un simple point d'interrogation sans vouloir me prononcer.

Enfin, si l'on ouvre le tome II, pp. 20-21. de l'*Histoire ecclésiastique de Bretagne*, de l'abbé Deric, voici ce qu'on y trouve :

« A son retour (de Rome) il (saint Méen) s'arrêta quelques jours à Angers ; à la sollicitation des habitants de cette ville, il y annonça la parole de Dieu. Ses prédications les plus éclatantes furent celles qu'il fit à Chantoceaux ; il gagna au christianisme les païens de ce canton. Une vierge consacrée au Seigneur, mais qui, comme beaucoup d'autres de ce temps, vivait en retraite dans sa propre maison, assura la conversion de ce peuple. Elle fit présent au saint abbé de quelques terres dans le lieu même où il édifia un monastère¹.

¹ La légende de saint Men appelle ce monastère *Monopalium* ; ce terme est formé de *mon*, montagne ; d'*o*, proche ; de *pal*, bord, et d'*i*, rivière, ce qui veut dire *montagne auprès d'une rivière*. Le nom de *Chantoceaux* est pris de *canto*, montagne, et de *Sav*, rivière, par où l'on a entendu *montagne auprès d'une rivière*. On peut donc regarder le *Monopalium* de la Légende de saint Men et *Chantoceaux*, comme étant le même lieu. Chantoceaux, à 4 lieues au-dessus de Nantes, est sur une montagne auprès de la Loire. D. Lobineau, qui a comparé cette Légende avec la position des lieux, avait soupçonné que *Monopalium* n'était pas distingué de *Chantoceaux*. Cette conjecture se change en certitude par la décomposition de ces deux termes dont le sens est exactement le même.

L'éditeur de l'abbé Deric avertit le lecteur, dans sa préface, qu'il est bon de se méfier des étymologies de l'auteur, lequel connaissait peu le celtique et avait la manie spéciale de trouver de l'eau sous une forme quelconque, rivière, marais, mer, etc., dans les huit dixièmes des noms de lieux. Il est donc tout à fait loisible de rejeter purement et simplement l'étymologie de *Monopalium* donnée par Deric. Mais, d'autre part, je ne vois pas d'inconvénient en l'espèce à l'accepter, tout en laissant de côté le rapprochement avec Chantoceaux, car le sens de *montagne auprès d'une rivière* convient aussi bien à un lieu située entre Clermont et Saint-Florent qu'à Chantoceaux.

Je crois, en somme, que le plus sage est de laisser dormir ce *Monopalium*, dont on peut aisément se passer dans la conjoncture présente.

L'opuscule, dont je parlais tout à l'heure et qui va jeter une lumière éclatante sur le point capital de cette dissertation, est une plaquette de 8 pages, mesurant 160^{mm} sur 122^{mm}, dépourvue de titre spécial, de date, d'indication de lieu et de nom d'auteur ; mais, d'après son aspect typographique, il n'est pas téméraire de la faire remonter au moins au XVI^e et fort probablement au XV^e siècle. Elle est ainsi intitulée en tête de la première page « *La vie de monseigneur saint Meen dont le iour de feste est le xxi iour de Juing.* » Après la biographie très complète de saint Meen narrée en vers de 8 pieds, vient son office en latin, et l'opuscule se termine par une oraison, en latin également, où il est invoqué pour toutes sortes de maux. Voici le passage qui a trait au miracle du dragon.

Vous auiez tous dis este veu
Glorieux vray saintet debonnaire
En charité aumosne emeu
Tesmoing la iournee de sus laire.
Sus laire au roc de hault arpent
Jouste dune vostre chappelle
Vous côquestates le faulx serpent
Saint Meen sus laire on lappelle
Qui par la grant poeson cruelle
Il mettoit tout a poureté
Par vostre vaillance reelle
Il fut destruit et deserté
Deserte fut et mis a let
Par vous tant fustes bon ouurier
Par le col o vostre galet
Le meniez comme ung leurier
En laire le feistes noyer
Et de par dieu coniurastes
Le pays en feistes delivrer
Qut de par dieu le conquestates
Que tout le peuple vous donna
Côquester fustes moult de biès
Que tout le peuple vous donna
Queul donastes aux pources gés
Pour l'amour dieu en ce pays la
Lors une dame vous donna
Quant eustes gagnée la victoire.

Sur le serpent et resina
La tère ou est saiet meen sur loire
Sus laire saint meen mention
Sera iamais perpetuelle
Et de vostre exaltation
Et vertuz spirituelle.

La démonstration me semble faite d'une façon irréfutable ; car l'ouvrage que je cite a été composé d'après les plus respectables traditions. La thèse soutenue par M. l'abbé Allard,   a voir que le miracle du dragon s'est passé à Saint Méen-sur-Loire, est assise désormais sur des bases d'une solidité à toute épreuve.

Quelques lignes encore au sujet des fontaines de Saint-Méen.

Ce que dit M. l'abbé Allard de la christianisation d'une fontaine idolâtrique à Montjean est d'autant plus plausible que ce nom, traduction transparente de *Mons Janus*, rappelle, à n'en pas douter, un culte rendu en ce lieu aux divinités du paganisme.

Voici en quels termes poétiques et gracieux l'auteur anonyme de « *La vie de Monseigneur Saint-Meen* » rapporte le patronage si populaire de l'abbé de Ga  ll :

Quant par la terre v   alliez
En vostre main douce portiez
Ung bourdon d'enseigne certaine
Quant en terre en frappiez
Dillec sortait une fontaine.
Unes fontaines nettes et pures
Quant vous plaisoit en faisiez venir
Qui guarissoient toutes ordures
De gens et bestes sans faillir
Maintes vous en feistes venir
Donnees par la grace divine
Qui maint hème ont faiet guarir
O (  ) leur vertuz grande et fine.

Il est dit que saint Méen fit venir *maintes fontaines*. En effet, et c'est par là que je termine, voici ce qu'on lit au

Tome 1^{er}, pp, 498-499, de l'ouvrage si documenté de M. du Broc de Segange, *Les saints patrons des corporations et protecteurs spécialement invoqués dans les maladies et dans les circonstances critiques de la vie* :

« Peyronnet, qui publiait son *Catalogus sanctorum et sanctorum*, en 1706, à Toulouse, mentionne (p. 321) que, dans son diocèse de Toulouse, on conserve une parcelle du crâne de saint Méen, et que là, la veille de saint Jean-Baptiste, d'après une tradition, ceux qui sont affligés de gale ou de crasse à la tête (*psoris ac furfuribus*) boivent de l'eau d'une fontaine située près de cette paroisse et sont délivrés de leur infirmité après avoir invoqué saint Méen.

« En 1842, dans le 2^e volume du *Bulletin archéologique*, publié par le Ministère de l'Instruction publique (p. 223), M. Hubert, membre correspondant à Charleville, signale « une fontaine qui est près de l'église de Montmarin (Ardennes), et dans laquelle les pèlerins lavent leurs plaies. Le linge qui a servi à cette ablution doit être attaché à l'une des branches d'un buisson qui est près de la fontaine. Ce lieu est très fréquenté le 21 juin, jour de la fête de saint Méen dont le pèlerinage est à Attigny. Les malades qui se rendent plus particulièrement à ce pèlerinage sont ceux que tourmente le mal de saint Méen ou feu de saint Antoine. »

« D'après les renseignements fournis par M. Etienne de Vazelhes, dans l'église de Grézieu (arrondissement et canton de Montbrison), il existe une fontaine dédiée à saint Méen. La commune de Grézieu prit saint Méen pour patron, à la place de saint Roch au XVI^e siècle, à la suite de la guérison miraculeuse d'un grand nombre d'habitants atteints de la gale et de la teigne. »

N'est-il pas digne de remarque et, de plus, extrêmement glorieux pour notre saint et illustre compatriote de se voir invoquer contre une des maladies les plus repoussantes qui se puissent rêver sur les points les plus divers de notre belle France ?

BARON GAËTAN DE WISMES.

ORDONNANCES DE VISITE

FAITES PAR NOUS GILLES DE BEAUVEAU

ÈVÈQUE DE NANTES

Dans l'église de Saint-Brevin le premier jour de may 1685

Le requérant nôtre promoteur enjoint aux fabriq. de faire mettre une couverture de bois sur les fonds, avec une bare de fer qui traverse d'un costé à l'autre, d'acheter une empoulle separée pour les huyles des infirmes et de faire racommoder l'image de leur patron, d'acheter une navette pour mettre l'encens, de faire dorer le grand et le petit ciboire, avec les patennes qui ne le sont pas ; et d'acheter une chasuble violette, et de faire doubler le tabernacle d'étoffe de soye.

Enjoint auxdits fabriq. de faire assembler chapitre pour aviser aux moyens de faire carler leur église ; et de descharger la fabrice des rentes qu'elle paie pour argent emprunté par les paroissiens pour la construction de la tour et de l'église.

Enjoint aux dits fabriq. de faire mettre trois clefs différentes au coffre des archives, dont le recteur en aura une, dans lequel seront mis tous les comptes et papiers de la fabrice, d'acheter un livre de papier timbré, pour insérer les comptes de fabrice seulement, et de faire paier les debetz des comptes de ceux qui ont passé en charge, dans trois mois, sur peine d'en répondre en leur privé nom, et particulièrement de contraindre le nommé Jullien David de paier les soixantes livres, qu'il doit de debet de compte ; et de faire leurs diligences pour obliger ceux qui n'ont rendu compte, de le faire dans trois mois, desquels le Recteur nous envoie le nom, pour les y faire pareillement contraindre ; et auxquels il refusera les sacrements iusqu'à ce qu'ils n'y aient satisfait.

Enjoint aux fabriq. de faire paier les soixante six livres du debet de compte du feu sieur de la Valtière, dûes à présent par Julien Gautier, qui en a épousé la veufve laquelle a pris à la communauté.

Enjoint au Recteur d'avertir les paroissiens de ne plus lever le fourcher ou gachet, ny de pratiquer aucune autre superstition et d'avertir les pères et mères et norices de ne plus mettre leurs enfents à coucher avec eux, au dessous l'age de dix mois, ny les enfents de différent sexe à coucher ensemble, ou avec eux, au dessus l'âge de sept ans.

Enjoint à tous ceux qui ont des malades d'en avertir le Recteur ou son vicaire dans trois iours au plus tard ; sans attendre aux festes et dimanches, et si ledit Recteur remarque que l'on y soit encor trop négligents, il pourra refuser l'absolution à ceux qui y manqueront.

Deffense au segretain d'ouvir aucune fosse dans l'église que les fabriq. n'aient premièrement esté païés du droit de sepulture, dont ils rendront compte.

Enjoint au Recteur de faire le catéchisme à la première messe, et à tout prestre de se servir de deux cierges à la messe, lesquels ils se fourniront eux mesme lorsqu'ils diront des messes pour autre intention que pour les fondations ; et de faire alumer deux cierges au grand autel, lorsque l'on donnera la S^e Communion au peuple.

Enjoint au Recteur et vicaire de nous envoyer, dans le mois, un mémoire des messes, qu'ils acquittent ordinairement chacun par semaine.

Enjoint audit Recteur de faire une récapitulation des principaux mistères de la foy au commencement de ses prones ; de publier nos présentes ordonnances au prone de sa grande messe, dont il nous envoira coppie dans le mois avec certificat de leur publicaôn.

G. E. de Nantes.

*Par commendement
de mondit seigneur.*

R. RICHARD.

pour le secrétaire

(Archives du baron de Wismes).

L'HERMINE

*A la parfin ,
Vérité vaine !*

II

OBSERVATIONS A M. P. DE LISLE DU DRÉNEUC

CONSERVATEUR DU MUSÉE

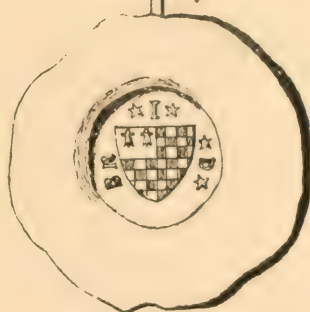
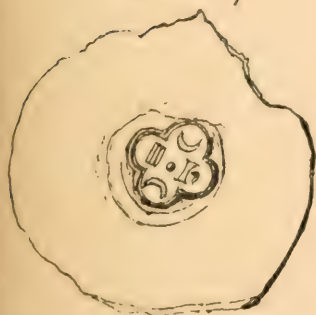
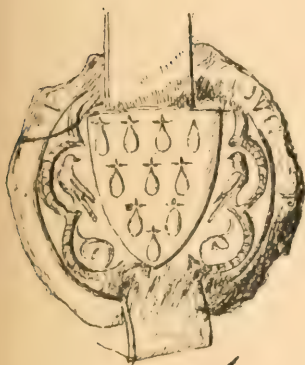
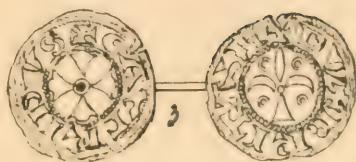
EN 1871, j'ai écrit sur les armoiries du duché de Bretagne une étude historique et héraldique, intitulée L'HERMINE, comprenant : I. — *Les légendes* ; II. — *Origine et forme de l'hermine* ; III. — *Les armes de Bretagne*. (REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE).

D'accord avec dom Lobineau, dom Morice, d'Argentré, La Gibonnais, l'abbé Travers, l'historien nantais, Anatole de Barthélemy, les numismatistes Poey d'Avant, Bigot, etc., mes conclusions étaient celles-ci :

« En résumé, pas de blason pour la Bretagne avant
« Pierre Mauclerc, 1213.

« Aucun sceau, aucune monnaie, aucun monument,
« pour ainsi dire aucun texte, un peu sérieux, ne don-
« nent ou mentionnent les hermines avant cette date. »

Or, il y a environ un an, M. P. de Lisle du Dréneuc, notre honorable et distingué confrère, conservateur du



Musée d'ethnographie et d'archéologie, dont les nombreux travaux et le savoir sont connus et largement appréciés, nous apprenait qu'il pouvait citer un sceau d'*hermines plein*, employé par la Cour de Nantes, sous le duc Jean I^{er}, fils de Pierre Mauclerc, en 1251 ; et que, par conséquent, il se proposait de *réfuter* notre opinion dans un prochain travail.

A vrai dire, cette distance de trente-huit années (1213-1251) réduit à néant les déductions qu'on peut en tirer contre un fait connu et établi, l'absence de mouchetures en Bretagne avant Mauclerc. Ce monument sigillographique, anormal au premier chef, constituant une exception unique parmi ceux de son époque, ne peut servir de base à une argumentation sérieuse, et ne prouve absolument rien.

Confiant dans la compétence de notre aimable antagoniste, dont nous aimons à reconnaître les agréables relations, nous attendions impatiemment, avec une certaine appréhension, pourquoi ne pas l'avouer, la publication de son travail, enfin inséré dans le second fascicule du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, de l'année 1892, pp. 226-250, distribué vers les premiers jours de septembre 1893.

L'annonce d'un sceau de la cour de Nantes, en 1251, offrant l'écu d'hermines plein, nous intriguait beaucoup, car il renversait, en quelque sorte, nos données sigillographiques sur la Bretagne au xiii^e siècle. Sans doute ce document avait pu échapper à nos recherches, pourtant longues et patientes, et aussi à celles des bénédictins, de Natalis de Wailly, de Douet d'Arcq, et de tous les amateurs de sigillographie.

Nous étions, néanmoins, tout à fait disposé à nous incliner, sans arrière-pensée, devant les assertions et les déductions de notre laborieux adversaire, en confessant courtoisement et loyalement notre défaite.

Cependant, la lecture du travail de M. de Lisle et surtout l'examen raisonné, approfondi du sceau dit de 1251, permet de croire que nous sommes parfaitement en mesure de démontrer qu'il n'apporte aucun nouveau document, aucune preuve sérieuse, aucun fait plus ou moins concluant, venant contredire notre thèse de 1871 : « Pas de blason pour la Bretagne avant Pierre Mauclerc. »

Dans ce tournoi essentiellement archéologique, qui peut paraître, en l'an de grâce 1893, se rattacher à une cause démodée et tout à fait secondaire, se trouve en jeu une question historique que M. de Lisle pose même comme touchant au patriotisme breton, point sur lequel nous sommes d'accord. Nous essayerons de soutenir notre opinion, en apportant de nouveaux faits, de nouvelles pièces, avec la conviction intime et profonde qu'elle est la vraie ; que par conséquent elle doit triompher de celle de notre adversaire, également convaincu, mais à tort, de la bonté de sa cause.

C'est dire que nous resterons dans les termes d'une discussion courtoise et affable, récusant toute allégation un peu vive, tout terme un peu hasardé qui pourrait échapper dans la chaleur de la lutte. Puis les discussions scientifiques sont l'un des éléments de la vie des sociétés, et nous aimons tous deux assez la nôtre pour être également heureux de la servir.

§ I. — *Considérations héraldiques.*

ESSAYONS de reprendre une à une les objections de M. de Lisle, que nous croyons beaucoup plus spécieuses que solides, et par conséquent faciles à réfuter.

Son article *l'Hermine de Bretagne et ses origines* débute ainsi :

« Il est assez étrange que l'on ne sache pas encore bien
« d'où nous viennent nos hermines bretonnes. Elles ne
« se perdent pourtant pas dans la nuit des temps ces
« *jolies mouchetures parlantes* qui disent si bien MALO MORI
« QUAM FÆDARI. Elles étaient déjà écloses au plein soleil
« du beau siècle de saint Louis, et dès ce temps le blason
« était fort en faveur. »

Ces jolies mouchetures parlantes !!!...

Distinguons, si vous voulez bien ? Jamais les mouchetures n'ont été parlantes. C'est l'hermine elle-même, la petite bêtelette si gracieuse, si élégante, dans son éclatante blancheur, autour de laquelle s'enroula, au xiv^e siècle, la patriotique devise de notre Bretagne : MALO MORI QUAM FÆDARI, devise de l'ordre de l'Hermine, fondé par Jean IV.

Ces mouchetures « ne se perdent pourtant pas dans la nuit des temps » ; à cet égard nous sommes parfaitement d'accord, elles datent de 1213.

« Elles étaient déjà écloses au plein soleil du beau siècle de saint Louis. »

Ici, je suis obligé de vous arrêter par une négation formelle et absolue. C'est à l'état d'embryon sous l'aspect d'une figure rudimentaire, aux contours à peine esquissés et des plus variés, qu'elles apparaissent, pour la première fois, sur l'écu d'un jeune seigneur, devenu, par mariage, souverain d'une belle et noble province, 1213. Elles constituent la différence, si le mot brisure vous semble peu acceptable, entre l'écu du nouveau duc et ceux de son père, de son frère et de sa famille. Ce n'est que fort longtemps après que les mouchetures acquièrent leur véritable figure héraldique, ainsi que je crois l'avoir démontré, pp. 10-13 de mon étude, que non seulement vous ne contestez pas, mais contre laquelle vous ne présentez pas même la plus légère objection.

Cette étude de 1871, pp. 10 et 11, *Forme de l'hermine*

donne une explication assez plausible du choix fait par Pierre Mauclerc, qui l'empruntait aux armes de sa mère, issue de l'illustre maison de Coucy, et que fait naître précisément la forme primitive de l'hermine, le vair.



Vair.



Hermine
primitive.



Vitreux
de Chartres.



Monnaies, sceaux,
des premiers ducs de la maison
de Dreux.



A l'appui de cette interprétation, nous citons Natalis de Wailly (*Éléments de paléographie*). Voici à ce sujet une mention du ^{xvii}^e siècle, indiquant que nous ne sommes pas les premiers à parler de ce rapprochement.

« N° cXLIII. Pour le prieuré de Béré (1280 août). Le cartulaire de Marmoutier (Biblioth. Nat. ms. lat. 5441), qui a dans son tome III, p. 335, une copie du ^{xvii}^e siècle, en décrit le sceau comme suit : — Scellé du sceau du duc Jean, qui est de Dreux au quartier d'hermines, lequel quartier paroît semblable sur le harnois de son cheval. Il paroît par ce franc quartier que les hermines ne sont qu'une espèce de vair¹. »

Le franc-quartier d'hermines n'est pas une brisure, dites-vous, pp. 228 et 229, blâmant beaucoup ceux qui ont confondu *canton* et *franc-quartier*. Toujours nous avons vu un franc-quartier sur l'écu de Dreux-Bretagne, donc pas de discussion. Remarquons toutefois en passant, que cette distinction puérile, mise en avant, seule-

¹ *Recueil d'actes inédits des ducs et princes de Bretagne* XI^e XII^e et XIII^e siècles, publiés et annotés par Arthur de la Borderie, Rennes, Ch. Catel, 1888.

ment par les héraldites du XVIII^e siècle, n'a aucune valeur dans la question et ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Mais vous nous présentez ce franc-quartier comme un signe d'alliance !... Prouvez donc, avant d'être aussi affirmatif, que les mouchetures existaient en Bretagne avant 1213 et Pierre Mauclerc : alors je m'inclinerai sans arrière-pensée.

Jusqu'à cette preuve indispensable, ma thèse demeure la bonne, la vôtre péchera complètement par la base.

Vous ajoutez, p. 245 : « Cette prétendue brisure (le franc-quartier) a des allures toutes spéciales. Elle vient d'abord se placer en chef, puis elle prend à mi-parti la moitié de l'écu, enfin elle le couvre tout entier. »

Mille pardons, il est facile de démontrer votre profonde erreur.

La pièce de Jean I^{er} que vous produisez, et sur laquelle les mouchetures affectent tout particulièrement la forme du vair prouve tout bonnement l'inattention et la maladresse du graveur. Les quatre mouchetures ne sont pas en chef, en blason, il n'y a pas de chef en forme de chevron renversé ; et dans ce cas ce ne serait plus l'échiqueté de Dreux qu'il faudrait voir sur cette monnaie, mais un losangé !... Donc pas de brisure placée *en chef*, mais un franc-quartier dextre mal tracé, et plus mal placé. Même remarque pour la pièce de Jean II, laquelle nous présente, non pas le franc-quartier, prenant à *mi-parti la moitié de l'écu*, mais le franc-quartier dont la ligne du bas est un peu trop inclinée.

Pas d'écu du reste sur ces trois pièces, mais simplement le champ, occupé sur les deux premières par le blason de Dreux, obliquement gravé sur la première. Donc pas de brisure en chef, ni mi-parti.

La même forme du vair est encore très visible sur la petite obole de Jean I^{er} (Bigot, pl. xn, n^o 12, p. 96).

Le magnifique tombeau, en cuivre émaillé, de Cons-

tance et de sa fille Alix, décédée le 21 octobre 1221 et inhumée dans l'abbaye de Villeneuve en 1224, par conséquent approximativement de cette époque, n'offre pas une seule moucheture sur les nombreux écussons des familles bretonnes, dont la gravure décorait ce curieux monument funéraire. C'était pourtant là le cas de personnifier la Bretagne sur les cercueils de ces deux princesses.

L'héritière de Bretagne appose en 1213, au bas du premier acte qu'elle souscrit, comme duchesse et comme fiancée, un sceau, dont l'écu du contre-sceau est parfaitement semblable à celui de son futur époux!!!...

A ce sujet nous écrivions en 1871, p. 20 et 21 : « Si les hermines avaient été les armes de la princesse Alix, Pierre de Dreux les eût écartelées des siennes ou plutôt portées pleines, comme firent ses parents des armes de Braine, devenues celles de Dreux, et des armes de Courtenay. Il ne faudrait pas connaître les règles élémentaires du blason pour admettre un instant que, dérogeant aux coutumes de sa famille, et à l'usage qui symbolisait le fief par les armoiries, le nouveau duc ait pu placer comme brisure de son écusson particulier les hermines de Bretagne, double injure pour la princesse, et pour la belle province qu'elle apportait en dot. »

C'est la seconde fois que vous laissez sans réponse un argument qui a sa valeur réelle dans notre discussion : aussi j'affirme aujourd'hui avec la même conviction, profonde complète comme en 1871 : « Pas de mouchetures en Bretagne avant 1213. »

Abordons un peu maintenant votre question de la *bordure de gueules, brisure de cadet*, p. 231-233.

« En examinant la gravure qui représente le tombeau de Pierre de Dreux — c'est vous que je cite — dom Lobineau aurait eu une bien autre surprise. Il aurait vu que l'écusson de Pierre de Dreux avait déjà une *brisure*,

une vraie celle-là, et fort apparente puisqu'elle prend tout le tour de l'écu. C'est la bordure de gueules, indiquée dans les traités héraldiques comme signe de juveigneurie, immédiatement après le lambel. »

Vous produisez un fragment de la pierre tombale de Robert I^{er}, montrant un écu sans bordure ; et ajoutez en note que l'échiqueté de Dreux formait seul les armes de Robert I^{er} sur la cotte d'armes et la selle de son *sceau*, autre faute de typographie pour la selle de son *cheval*.

Ces deux documents peuvent être vrais et exacts. Mais, il y a un mais sur lequel nous insistons : si la « bien autre surprise » dont M. de Lisle gratifie fort à la légère dom Lobineau nous semble étrange, en revanche nous l'éprouvons en grand !!...

Qu'il veuille bien, en effet, se donner la peine de consulter le Père Anselme, Sainte-Marthe, Le Beau, Moréri, de Courcy, etc., etc., il y lira en toutes lettres ceci : « Dreux, ÉCHIQUETÉ D'OR ET D'AZUR À LA BORDURE DE GUEULES. » Pour cela, vous n'aurez pas « à tourner cinq feuillets », mais à ouvrir ces auteurs, qui ne sont pas les premiers venus, au mot Dreux. Si la bordure n'est pas visible sur votre dessin de la pierre tombale ni sur la cotte d'armes du sceau de Robert I^{er}, elle l'est parfaitement sur la curieuse bourse publiée par le père de Montfaucon¹, sur les vitraux de Chartres, sur quantité d'autres monuments de cette famille.

L'échiqueté d'or et d'azur à la bordure de gueules constitue donc les armes de Braine, seigneurie apportée en dot à Robert de Dreux, premier du nom, cinquième fils de Louis VI, qui adopta les armes de sa femme, exemple que ne jugea pas à propos de suivre, ou plutôt que ne put suivre son petit-fils dans la même circonstance, car sa fiancée n'avait pas d'armoiries.

¹ *Monuments de la Monarchie française*, t. II, pl. XXXI, et p. 169.

Vos remarques sur la bordure, pp. 231 et 232, deviennent donc parfaitement inutiles et superflues, puisque cette bordure faisait partie intégrante de l'écu de Braine et de Dreux. Les ducs de Bretagne ne portent pas toujours cette brisure, dont il est très facile de constater l'absence sur quelques uns de leurs sceaux et sur plusieurs de leurs monnaies.

Au reste, p. 237, vous citez le texte du *vieux chroniqueur*, EXCEPTÉ QU'IL PORTAIT UN quartier chiqueté d'or et d'azur A PAREILLE BORDURE *que son père portait*. Ainsi, d'après le chroniqueur, le quartier d'hermines aurait été remplacé par un quartier de Dreux. Mais jamais nous n'avons vu trace de cette *exceptionnelle* interversion.

En tout cas, il est de la plus grande évidence qu'elle n'a jamais pu être employée, par Pierre Mauclerc, à titre de brisure, et que, par cette raison même, le franc-quartier d'hermines devient l'insigne distinctif, destiné à différencier l'écu du nouveau duc breton de ceux de son père et de son frère.

Au dernier alinéa de la page 237, vous ajoutez :
« Quant à s'étonner que les princes de Dreux aient
« gardé pendant quelque temps l'écusson de leur famille
« mêlé à celui du pays, malgré tout notre amour-propre
« de Breton, nous conviendrons que des petits-fils de
« roi de France pouvaient bien ne pas rejeter trop
« brusquement le signe de leur extraction royale. »

Pardon, cher et honorable contradicteur, encore une erreur. Pour les comtes de Dreux, « le signe de leur extraction royale » aurait dû être, non pas l'échiqueté de Dreux, blason de leur aïeule, mais un écu aux fleurs de lis, avec une brisure, rappelant leur origine, ainsi que le firent les Bourbons.

Bien que les comtes de Dreux, les ducs de Bretagne et les sires de Courtenay aient abandonné les armes

de France, et qu'ils aient cessé d'être par ce fait *des princes des fleurs de lis*, il n'en est pas moins constant qu'ils appartiennent à la maison de France.

« Ils étaient issus de Robert de France, comte de Dreux, du Perche et de Braine, cinquième fils de Louis VI dit le Gros, roi de France, et d'Adelaïde de Savoie. Il se maria trois fois, et adopta pour lui les armes de sa troisième femme Agnès de Baudement, dame de Braine-sur-Ville, fille unique de Guy de Baudement, seigneur de Braine, et les transmit ensuite à ses descendants : *échiqueté d'or et d'azur à la bordure de gueules*. »

Page 234, vous citez le texte du *Chronicon Briocense*, qui, indiquant le fait du changement d'armoiries, qualifie le semis d'hermines *d'armes pleines de la Bretagne* : *Iste Johannes (Jean II) noluit portare arma comitatus Drocensis, quando factus fuit Duc, sed ipsa reliquit et arma Britannie, id est herminas planas assumpsit.*

La statue funéraire de Robert II, comte de Dreux, le représente tenant dans sa main droite une fleur de lis (Montfaucon, II p. pl. III).

La *Chronique de Saint-Brieuc*, je ne vous l'apprends pas, est sujette à caution. L'auteur dans sa compilation donne lieu à de sévères critiques, à de nombreuses rectifications.

Dans son *Essai sur la Chronique de Saint-Brieuc*, M. P.-A. de Berthou, licencié en droit, élève de l'École des Chartes, archiviste paléographe, travailleur distingué, relève les erreurs et les fautes de cet écrit. Empruntons lui une ou deux mentions seulement.

« Chap. v, p. 10 : le chroniqueur montre une grande ignorance, en racontant la conquête des provinces confisquées par Philippe-Auguste sur Jean sans Terre.

* *Revue nobiliaire de France*, par Sandret. Nouvelle série, t. x, p. 519

« P. 11 : profonde ignorance du chroniqueur, il fait de Pierre Mauclerc le petit-fils de Philippe-Auguste, et saute de ce prince au règne de saint Louis.

« Chap. VII, p. 12 : profonde ignorance de l'auteur sur les dernières années de Pierre Mauclerc.

« Il prétend que ce prince ne voulut pas porter les armes de Bretagne, et qu'il ne garda pour son écu qu'un franc-quartier d'hermines. Ce fut au contraire Pierre Mauclerc qui apporta, le premier, les hermines en Bretagne. L'écu de Dreux n'est abandonné sur le sceau ducal que sous Jean III, et sur les monnaies seulement sous Jean IV (le captif). »

Si vous croyez devoir récuser l'opinion de notre aimable confrère, voici celle de M. de Barthélemy, dont vous reconnaissez la haute compétence et l'érudition. Il combat justement le texte que vous citez.

« Je crois devoir noter ici que j'ai vu un acte de 1298, « qui semble indiquer que, malgré les termes formels de « la *Chronique de Saint-Brieux* le duc Jean II ne « renonça pas complètement aux armes de Dreux¹. »

P. 235, M. de Lisle intitule un paragraphe : *De la situation précaire du gouvernement de Bretagne à la fin du xiii^e siècle*, et en tire cette conclusion : « On ne peut donc pas « conclure de la rareté des témoignages, qui se ratta- « chent à cette époque troublée, que la Bretagne n'avait « pas alors de blason. Ce qui lui manquait plutôt c'était « une situation normale permettant le fonctionnement « de l'autorité ducale. Ah ! si l'on nous montrait sur les « actes ou les monnaies de Geoffroi, de Constance, « d'Arthur ou de Guy de Thouars, des armoiries tout « autres que nos hermines, ce ne serait plus cet équi- « voque subterfuge des preuves négatives. Mais, comme

¹ *Revue archéologique*, t. IX, p. 715. — Notice sur quelques sceaux inédits. Nous reviendrons sur cet article au § II : *Sigillographie*.

« il n'en est rien, j'estime que, négation pour négation, les deux se doivent neutraliser. »

Pour nous, c'est précisément cette *situation précaire du gouvernement de Bretagne, à la fin du xii^e siècle*, qui explique et justifie l'absence d'emblème spécial et héraldique pour notre province. Elle ne jouissait pas, c'est vous qui l'avouez, d'une *situation normale, permettant le fonctionnement de l'autorité ducale*. Successivement aux mains des Plantagenets, du comte de Thouars, du jeune et malheureux Arthur, de Philippe-Auguste, au moment même où se fixaient les armoiries de France et d'Angleterre, ces princes n'eussent pas manqué de produire sur leurs sceaux et sur leurs monnaies l'emblème royal de leur souveraineté, afin d'en affirmer l'exercice et le pouvoir. Comme cet emblème n'existait pas, ils ne pouvaient pas s'en parer ; et le manque de *situation normale* ne leur donnait pas le loisir d'en adopter un.

Le paragraphe suivant va répondre, croyons-nous, victorieusement, à *l'équivoque subterfuge des preuves négatives!*

Quel motif porta donc Jean III à quitter l'échiqueté de Dreux ? Dom Lobineau nous en donne un qui paraît assez plausible, et surtout conforme à ce que nous connaissons du caractère et des idées particulières de ce prince ;

« Il y a sujet de douter si ce ne fut point par aversion pour Yolande de Dreux et les enfants qu'elle avait eus d'Arthur, que le duc quitta dans le même temps les armes de Dreux pour ne retenir que les seules hermines¹.

¹ Arthur II épousa en premières noces Marie, fille unique et seule héritière de Guy IV, vicomte de Limoges, qu'il rendit mère de Jean de Bretagne, Jean III, et de Guy de Bretagne, père de Jeanne de Penthievre. Il se remaria en secondes noces avec Yolande de Dreux, fille de Robert IV, comte de Dreux, et de Béatrix, comtesse de Montfort l'Amaury, dont Jean de Montfort, père de Jean IV, eut cinq filles.

Après la mort d'Arthur II, Jean III, fils aîné du premier lit, voulut contester le douaire de sa belle-mère et l'état de ses enfants, se basant sur ce qu'elle avait été mariée sans dispense, quoique parente de son mari au quatrième degré.

« Quoi qu'il en soit, les lettres de maréchal de Bretagne, qu'il donna, dit-on, l'an 1318, au commencement d'août, à Olivier de la Chapelle, sont scellées d'un grand sceau où le duc est représenté l'épée nue dans sa main, et à l'autre un écu semé d'hermines¹. »

A l'appui de la judicieuse observation de dom Lobineau, citons : l'obligation de 300 livres souscrite par le duc envers le sire d'Avaugour pour livraison d'un cheval. « Et en témoignage de ce nous avons ces lettres scellées de nostre contre-sceau escriptes le lundi après la fête de saint Nicolas, mil treis cenx et seze ans. »

Sceau en cire brune dont il ne reste que l'écu d'hermines plein, par 4, 3, 2, 1, mesurant 27 mill. de largeur en haut, sur 20 mill. de hauteur, sur simple queue de parchemin.

Dans une introduction instructive, écrite pour la Noblesse de Bretagne par le comte de l'Estourbeillon, 1892, M. de Lisle trace les lignes suivantes, pp. xv et xvi :

« Robert de France, en devenant comte de Dreux, adopta, au lieu des fleurs de lis, *déjà en usage pour la maison royale, l'échiqueté d'or et d'azur de son nouveau fief*. Plus tard ses descendants, devenus ducs de Bretagne, quittèrent à leur tour l'écusson de Dreux pour prendre les hermines bretonnes. Pierre I^{er} les plaça d'abord en alliance dans le franc-quartier de son écu, et son fils Jean I^{er} timbra, dès 1250, les actes de la Cour de Nantes de l'écusson plein de Bretagne. »

Relevons les *invraisemblances*, expression de M. de Lisle, accumulées dans cet alinéa :

1° Les fleurs de lis n'étaient point en usage pour la maison royale, puisqu'elles ne le furent que sous Philippe-Auguste (1180-1223), petit-fils de Louis le Gros, et

¹ Hist. de Bretagne, 1, p. 302.

² Arch. départ., série E, n° 176.

cousin issu de germain de Robert I^{er} de Dreux, mort en 1188.

2^o *L'échiqueté d'or et d'azur*. Pourquoi ne pas donner le texte complet ? *A la bordure de gueules* n'est point le blason du nouveau fief de Robert I^{er} de Dreux, mais bien celui de sa femme, dame de Braine, seigneurie qu'elle apportait en dot : faits indiscutables.

3^o Pierre plaça d'abord en *alliance* les hermines *bretonnes*... Nous avons prouvé, pensons-nous, que le franc-quartier n'est pas du tout un quartier *d'alliance*, et M. de Lisle n'a jamais pu prouver que les hermines étaient *bretonnes* avant Pierre Mauclerc.

4^o Son fils Jean I^{er} *timbra*it, dès 1250, les actes de la Cour de Nantes de l'*écusson plein de Bretagne*.

Jusqu'à présent nous avons pensé que les cours et juridictions bretonnes *timbraient* les actes du pouvoir ducal, en les faisant exécuter, en les enregistrant, ou en délivrant des copies ; d'après M. de Lisle, c'est le souverain qui, au contraire, authentiquait les actes de ces juridictions !!!!...

5^o *L'écusson plein de Bretagne*. Dernière *invraisemblance*, plus complète que les autres. Avec un peu plus d'étude et d'attention, M. de Lisle serait facilement arrivé, comme nous, à voir que ce sceau anormal prouvait la fausseté de l'acte auquel il était apposé.

N'insistons pas davantage.

§ II. — *Sigillographie et diplomatique bretonne.*

On ne peut donc pas conclure de la rareté des témoignages qui se rattachent à cette époque troublée, « que la Bretagne n'avait pas alors de blason, » dites-vous, p. 236, en rappelant que, « dans l'espace de quarante années, nous voyons une perturbation incessante : les familles de Bretagne, d'Anjou, de Thouars, d'An-

gleterre et de France, se succèdent coup sur coup, sans qu'un seul moment le pouvoir s'établisse entre des mains solides ayant le droit légitime de l'exercer. » Voilà parfaitement définie et déterminée par vous la raison pour laquelle la Bretagne pouvait être en retard sur les autres fiefs au sujet du blason. Du reste « la rareté des témoignages » n'est déjà pas si grande!...

Ouvrons ensemble, si vous voulez bien m'accorder cette faveur, les volumes des *Preuves* de nos Bénédictins, et parcourons les planches de sceaux.

Nous y trouvons, n° III, Alain de Dinan, seigneur de Bécherel, mort en 1148; son bouclier n'a que les simples raies, si souvent reproduites à cette époque.

N° IV, Gervaise de Dinan, 1233; l'écu porte les lozanges de sa famille, mais sans les mouchetures que nous y voyons plus tard. Elles n'étaient encore ni connues ni acceptées par les maisons de Bretagne.

N° XXXVII, Alain Fergent, duc de Bretagne, 1084-1112, date de sa retraite à l'abbaye de Redon; aucun ornement sur son sceau.

N° LI, Hoel, comte de Nantes, fils désavoué du duc Conan III, chassé par les Nantais en 1156, représenté à cheval, sans armoiries sur son bouclier, et qualifié dans la légende : DUX BRITANNIE.

N° LXXIV, Conan IV le Petit (décédé le 20 février 1170), sans aucune trace d'armoiries sur son sceau. Il laissa de son mariage avec Marguerite d'Écosse la duchesse Constance, accordée en 1166 à Geoffroi Plantagenet, fils d'Henri II, roi d'Angleterre, mariée seulement en 1182.

Ici, ayons un instant recours à M. de la Borderie, le plus érudit de nos contemporains, au sujet de l'histoire de Bretagne¹:

¹ *Recueil d'actes inédits des ducs et princes de Bretagne XI^e, XII^e et XIII^e siècle*, publiés et annotés par Arthur de la Borderie. Rennes, Ch. Catel, 1888.

« Acte LX, p. 119. Constance, duchesse de Bretagne, confirme la donation faite à l'église de Rouen par son mari, le duc Geoffroi II, pour l'âme de son frère Henri.

« Pris sur l'original parchemin, exposé au Musée d'antiquités à Rouen. Cette pièce porte un fort beau sceau, ovale pointu, en cire jaune, sur lequel est figurée une princesse tenant de la main droite un faucon et de la gauche un rameau. La légende fort effacée est presque illisible: 1183-1186.

« Acte LXX, p. 136. Accord conclu sous l'autorité de la duchesse Constance entre Thomas Bardoul et l'abbaye de Saint-Sulpice de Rennes : 1187-1201.

« Pris sur l'original, parch. arch. départ. d'Ille-et-Vilaine, fonds de l'abbaye de Saint-Sulpice-lez-Rennes, liasse 12. Le sceau est tombé; mais à la suite d'une copie de cet acte faite au XVII^e siècle, on note qu'il est « scellé sur double lacs de parchemin d'un grand sceau ou y a caractère, c'est-à-dire figure de la duchesse ».

Pour Geoffroi, mari de Constance, revenons aux Bénédictins. N^o xxxix, ce prince est représenté à cheval, en habit serré sur le corps et trainant par le bas sous le ventre du cheval, portant une épée nue de sa droite et un bouclier de sa gauche. De la légende il ne reste que le nom de Richemond, dont il était comte. Il est encore représenté à cheval, sur le contre-sceau, portant une bannière de la main droite et un écu de la main gauche, sans armoiries, avec la légende : s † GAUFRIIDUS HENRICI REGIS FILIUS DUX BRITANNIE.

Natalis de Wailly¹ nous fournit deux sceaux d'Arthur leur fils :

« On trouve au bas d'un acte de 1199 (*ibid.* 178) une empreinte de trois pouces de diamètre, sur laquelle il est représenté à cheval, l'épée à la main, la tête nue, et

¹ *Éléments de paléographie*, Paris 1838, t. II, p. 160.

sans bouclier : ce sceau n'a pas de revers : † S. ARTURI
D... BRITANN. COMITIS ANDEG. 7. DIVITIS COLLIS. Un acte de
1202 (*ibid.* 241) est scellé d'une empreinte à double face,
d'égale grandeur : le duc est représenté à cheval, coiffé
d'un casque à visièrè, et portant un bouclier sans ar-
moiries ; sur le premier côté il tient un étendard, et sur
le second une épée : les deux légendes sont incomplètes :
†..... ITANNIE ET AQUITANIE — † ARTUR COMES AN-
DEGAV..... VND. »

En même temps les Bénédictins nous montrent n^{os}
xxxvii et xxxviii. Géoffroi de Châteaubriant avec
les plumes de paon, 1199, 1217 ; Conan, fils du comte
Henri de Penthièvre et de Mathilde de Vendôme, avec
un aigle sur son contre-sceau ; Alain de Rohan, xxiii,
avec un sceau portant un lion entouré d'une bordure
ondée, et au contre-sceau, un poisson, 1204 ; en 1216, le
même lion, n^o xxv ; puis en 1222, les macles n^o xxvi.¹

Ces documents sont-ils assez significatifs pour démon-
trer que les principales maisons bretonnes avaient déjà
leurs armoiries à peu près fixées lorsque les sceaux
des souverains, 1156-1202, nous en citons cinq, ne pré-
sentent aucun meuble héraldique sur l'écu ? N'avons-
nous pas raison de répéter avec M. de Lisle que *la situa-
tion anormale* de ces souverains ne leur laissait pas le
loisir de choisir et d'adopter un emblème lorsque la
France et l'Angleterre fixaient leur blason ?²

¹ A cette occasion M. de Barthélemy fait remarquer avec raison que dans la salle des Croisades du Musée de Versailles, ce ne sont pas les macles qui devraient figurer sur l'écu d'Alain de Rohan, mais bien le lion à la bordure ondée.

² Hickes, auteur anglais, conjecture que le blason n'avait été introduit en Angleterre que sous le règne de Henri II, 1154-1189. On ne voit ni lions ni léopards sur le sceau de ce prince : ces armes parurent pour la première fois sur le sceau de Richard Cœur de Lion, prédécesseur de Jean-sans-Terre, 1189-1199.

On voit un lion environné de fleurs de lis sur le contre-sceau de Guillaume Le Lion, qui monta sur le trône d'Ecosse en 1165. — *Eléments de paléographie* p. 96, t. II.

Arrivons maintenant aux sceaux de Dreux. Les Bénédictins donnent, n° LXX, le sceau de Pierre de Dreux en 1214.

Décrivons-le d'après M. Douet Darcq, qui a eu sous les yeux un très bel exemplaire : « Sceau équestre, rond de 75 mill. Le cavalier tourné à gauche, sur le bouclier l'échiqueté de Dreux au franc quartier d'hermines. Légende : SIGILL. PETRI FILII COMITIS DROC. ET BRAN. Au bas d'un acte daté : le dimanche avant la Purification de l'année 1212 » (29 janvier 1213).

Pas la moindre allusion au duché de Bretagne dans la légende.

M. de Lisle nous permettra peut-être d'en inférer que ce monument sigillographique n'avait pas été gravé spécialement pour être apposé à cet acte, et que tout au moins il pouvait avoir déjà servi au jeune chevalier. Dans tous les cas ce blason est particulier et personnel.

Au même acte, n° LXXI, est aussi le sceau ovale pointu de la princesse Alix. Que portait-il au contre-sceau... ? Un écu absolument identique à celui de son futur époux....

Sans le franc quartier d'hermines, l'écu de Pierre Mauclerc n'offrirait aucune différence avec celui de son père et de son frère aîné. Si les mouchetures avaient été l'emblème de la Bretagne, le futur duc, qui n'avait nul intérêt à conserver *l'échiqueté d'or et d'azur à la bordure de gueules*, aurait porté l'écu de son nouveau fief, à l'exemple de son grand-père pour Dreux, de son grand-oncle pour Courtenay.

De même sa fiancée, bientôt son épouse, n'eût pas répudié ou troqué le signe d'honneur et de distinction de sa maison, de son beau duché, contre l'écusson de son futur mari, ni consenti à le voir figurer en quatrième partie, si elle avait eu le droit de s'en parer en

entier. Et les Bretons, déjà mécontents de cette alliance, auraient-ils accepté cet outrage? ?..

Quelles protestations indignées eussent fait entendre les hauts barons de Bretagne, qui, après la signature, en présence de Philippe-Auguste, du contrat de mariage de la jeune princesse Alix avec le fils du comte de Penthievre, rejeton de l'antique dynastie du pays, avaient fait hommage, en 1209, à Lamballe, au petit comte Henri d'Avagour.

Admettons cependant, ce qui est impossible, que la princesse Alix eût oublié à ce point les sentiments patriotiques qui faisaient battre son jeune cœur, et lui inspirèrent la résolution de désobéir à son mari en assistant au sacre de Louis IX : est-ce que son fils Jean I^{er} n'eût pas abandonné, dès sa majorité, la preuve palpable de la faiblesse de sa mère ?

Que voyons-nous au contraire ? Un siècle s'écoule avant que, sur les sceaux et les monnaies, l'écu de la Bretagne se montre en son entier.

Jean I^{er}, durant toute la durée de son règne, emploie le blason de son père, témoin les sceaux, n^o LXVII, 1237, 1263, acte du douaire de Blanche de Navarre sa femme, arch. départ. série E ; n^o LXXXIII, le magnifique sceau du changement de bail en rachat, 1276, dont plusieurs exemplaires se trouvent aux archives ; n^o LXXIII, titres de Marmoutier, 1281.

Jean II son fils fait de même, 1289, n^o LXXX.

Arthur II, fils de celui-ci, agit absolument comme son père. Son sceau équestre porte pour légende : SIGILLUM ARTURI PRIMOGENITI DUCIS BRITANNIE. Les armoiries sont les mêmes que sur les sceaux précédents.

« Jean III, disent les Bénédictins, quitta ces armoiries en 1318, et prit l'écusson herminé qu'il transmit aux ducs suivants¹. »

¹ Natalis de Wailly, *Éléments de paléographie*, t. II, p. 461.

Douet Darq, déjà cité, donne, t. I p. 252 : « Jean de Bretagne (Jean de Montfort), fils de Jean II, dans un trilobe l'écu échiqueté au franc quartier d'hermines, à la bordure de lions, comme comte de Richemond, en 1325. »

Puis t. II p. 262 : « Jean, vicomte de Limoges, écu en bannière, c'est-à-dire carré, d'un échiqueté au franc quartier d'hermines. »

Yolande de Bretagne, dame de Penthievre et comtesse d'Angoulême, en 1247, porte à son contre-sceau, 1247, le blason de son mari. Sur les vitraux de Notre-Dame de Chartres, elle est représentée « vêtue de son blason échiqueté d'or et d'azur, au canton dextre d'hermines' ».

Alix de Bretagne, fille de Jean I^{er} comtesse de Blois et d'Avesnes en 1257, porte les armes de son mari, tandis que sa mère Blanche de Navarre, n^o LXXXI, place au contre-sceau un écu mi-parti au 2^e de Dreux-Bretagne, 1263.

Abordons maintenant le point le plus délicat de la réponse à notre honorable contradicteur.

Du sceau d'hermines plein adopté dès 1250, pp. 233-234.

« On nous objectait toujours, écrit M. de Lisle, comme l'avait fait dom Lobineau (Pardonné ! Comme l'a fait dom Lobineau ; où donc avez-vous vu que l'éminent historien ait changé d'avis ?..) que les successeurs de Pierre de Dreux n'avaient adopté l'écusson d'hermines plein que cent ans après ce prince, sous le règne du duc Jean III.

« En l'absence de preuves contraires on triomphait aisément (vous eussiez dû, au moins, citer quelques noms, au lieu de ce substantif abstrait, mais ce triomphe n'était que provisoire, car voici que nous retrouvons l'écusson plein de Bretagne un siècle plus tôt, du

¹ B. de Montfaucon : *Monuments de la Monarchie française*, t. II.

vivant même de Pierre de Dreux, sur un acte de Jean I^{er}, sanctionnant une transaction entre l'abbaye de Buzay et Silvestre de Rezé. » (Arch. départ, série H 46.)

Au-dessous de ces lignes, se trouve un petit bois, très cavalièrement dessiné, représentant un sceau de 25 mill. au plus de diamètre, à l'écu d'hermines plein, par 4. 3. 2. 1, dans un encadrement de dix lobes, avec deux petits oiseaux pour ornement.

Ce nombre de dix mouchetures sur un écu de cette taille nous donna de suite beaucoup à réfléchir, de même que l'encadrement des lobes, qui rappelait à notre mémoire les sceaux des juridictions de Jean IV, 1384-1399, sur lesquels l'écusson également encadré de six lobes est soutenu par deux lions, les lions de Montfort. A cette première impression, nous crûmes reconnaître un monument sigillographique de la fin du XIV^e siècle, peut-être même du commencement du XV^e, règne de Jean V.

M. le conservateur du Musée d'archéologie et d'éthnographie de Nantes, qui a dû voir, manier, étudier un certain nombre de sceaux, offre à ses lecteurs et à ses contradicteurs un assez mauvais dessin d'une pièce appelée, suivant lui, à les confondre, à assurer le triomphe de sa thèse. Il ne formule pas la plus élémentaire description ; ne dit rien de la dimension qu'il altère au premier chef ; passe sous silence la couleur de la cire et surtout le contre-sceau !... Il se borne simplement à une reproduction d'après laquelle il est mathématiquement impossible, d'émettre un jugement pour ou contre. Il ne s'arrête pas un instant sur ce précieux exemplaire, ne le fait nullement ressortir, et se borne à en déduire ses conclusions¹.

¹ Cependant M. A. de la Borderie, que ne préoccupait nullement la question des hermines et celle de la sigillographie, dit en publiant la charte de Jean I^{er} : « Original parchemin, scellé d'un sceau de la Cour de Nantes, en cire jaune (plutôt brun-verdâtre) : joli type. »

Immédiatement au dessous de la reproduction de ce sceau, d'hermines plein, M. de Lisle écrit : « Ce fait est du reste constaté ailleurs. — Ce fut sur la fin du règne de Jean I^{er}, nous dit Ogée, que tous les sceaux de juridictions ducales furent semés d'hermines¹. »

Puis, page 246, il affirme de nouveau cette erreur en ces termes : « Après Pierre de Dreux, qui n'était que duc provisoire, son fils, régnant par droit de naissance, prit l'écusson d'hermines plein sur les sceaux de ses juridictions... »

Les deux monuments sigillographiques que nous produisons prouvent sans contestation possible qu'Ogée et M. de Lisle avec lui se sont grandement trompés. Le sceau de Dinan, vers 1276, ne laisse aucune place à cette très fausse allégation.

De plus M. le conservateur du Musée, qui, pp. 238-241, étudie, avec tant de tact et de savoir, *la forme de l'hermine*, n'a pas pris la peine d'arrêter un instant ses yeux sur les mouchetures du sceau qu'il donne comme étant de 1250. Or, comparées à celles des sceaux des exécutions, et de Dinan, leur forme parfaitement accusée dénote certainement le xiv^e siècle, et tout au moins la dernière époque de Charles de Blois et Jean IV. Tous les écussons des sceaux des cours de ces deux princes et de Jean V portent un écu de 4, 3, 2, 1, mouchetures, encadrées par des lobes ; et les grands blancs de Jean IV présentent sur l'écu couché, 4, 3, 2, qu'on ne retrouve pas antérieurement à eux, sur les monnaies.

L'écusson présente des mouchetures, par 4, 3, 2, 1, dont la forme allongée et la tête extrêmement fine indiquent la dernière époque de Charles de Blois et de son compétiteur Jean IV. Les rudiments des caractères de la légende confirment autant que possible cette date fin du xiv^e siècle. Deux oiseaux, probablement deux

¹ Ogée a très bien pu écrire ces mots : mais il ne fait pas autorité en sigillographie

hirondelles, servent d'ornement, nous n'osons dire de supports, à ce bel écusson.

Le contre-sceau, très petit, profondément enfoncé dans la cire du revers, offre, encadrées dans quatre lobes, les lettres en accolées de deux croissants adossés en haut et en bas.

Au n° 225, E. Arch. départ., se trouve l'acte d'une vente faite, le 1^{er} avril 1363, par Étienne Malléart, à Jamet Hatelou, de dix livres de rente, sises en Bretagne, au prix de 120 écus d'or. Au bas est un sceau à l'écu de 5, 4, 3, 2, 1 mouchetures, avec trois oiseaux, deux en flancs, un en tête. Il ne reste de la légende que : .AROL.N.NNETEN... Au contre-sceau est un écu chargé de trois pots ou pichets. Ce rapprochement permet déjà, pensons-nous, de donner au sceau de 1250 une date postérieure d'au moins cent années à celle de l'acte, et de l'attribuer au moins à la seconde moitié du xiv^e siècle.

N'insistons pas, en lui demandant bien pardon de cette critique qu'il était difficile de ne pas formuler.

Aussitôt nous eûmes recours à l'original. Notre curiosité était piquée ; notre amour-propre en jeu ; nos données sur la sigillographie bretonne un peu déroutées. Bientôt, cependant, nous acquîrions la certitude que notre première impression était la bonne et parfaitement justifiée.

Ce sceau en cire brune verdâtre, de quarante millimètres de diamètre environ, au lieu des 25 que lui donne le dessin, est apposé sur double lacs de parchemin. De la légende il ne reste que quelques lettres incomplètes, qui ne permettent pas de la reconstituer. Joli type, dit M. de la Borderie, appréciation fort exacte.

En l'examinant de près, M. Léon Maître, l'archiviste si connu, du département de la Loire-Inférieure, crut,

comme moi, y reconnaître la facture du xiv^e ou du xv^e siècle. M. René Blanchard, l'auteur des excellents travaux sur Jean V, publiés par les Bibliophiles Bretons, y vit un problème à résoudre.

Comment ce monument sigillographique, accusant, dans son ensemble et ses détails, le faire et la façon du xiv^e siècle, a-t-il été mis au bas d'un acte du xiii^e ???...

Quelle raison trouver à cette anomalie choquante ?...

La réponse, d'abord vague, indécise, hésitante, se produisait bientôt claire et précise, sous la plume autorisée de l'un des écrivains les plus marquants de notre petite Bretagne. L'acte était faux, nous apprenait Hévin, cité par l'abbé Travers.

« Hévin (sur l'assise du comte Geoffroi) assure que « tous les actes qui précèdent l'an 1310, scellés d'un « sceau aux pures hermines, et depuis l'an 1310, scellés « d'un sceau à l'échiqueté de Dreux, au quartier d'her- « mines, sont faux' ». »

Nos observations nous avaient déjà conduit à regarder comme très suspect ce sceau d'hermines plein, faisant exception parmi tous ceux que nous avons pu consulter de la période du règne de Jean I^{er}. M. de la Borderie, ayant vu l'acte et le sceau, qu'il qualifie même de « joli type », une appréciation de fausseté nous semblait bien téméraire de notre part. Cependant l'examen attentif et minutieux des pièces nous avait si bien préparé insensiblement à cette solution, entrevue comme possible, qu'elle nous sembla de suite la plus simple et la plus naturelle.

Il ne faudrait pas prendre d'une façon trop absolue la

* *Hist. des évêques de Nantes*, t. p. 409. — Artur de la Cabonnays, *succession chronologique des ducs de Bretagne*, etc... Nantes André Querro, 1723, p. 90, reproduit la même citation. Hévin observe que ce serait une violente présomption de la fausseté d'un titre d'y voir un sceau avec les pleines armes de Bretagne, avant l'an 1310, et d'en voir de postérieures qui ne porteraient pas les pleines armes de Bretagne.

dernière date indiquée par Hévin, entachant de suspicion les actes postérieurs à 1310, au bas desquels peut se trouver un sceau à l'échiqueté de Dreux. Nous avons publié : *Livre doré de l'Hôtel de ville de Nantes, 1873*, 1^{re} éd., p. 3, l'empreinte du sceau de la prévôté de Nantes, qui représente le duc dans une nacelle montrant sur son écu l'échiqueté au franc quartier de deux mouchetures affectant la forme du vair. Le contre-sceau porte la nacelle nantaise et quatre mouchetures dans le champ. Ce sceau, fin du xiv^e siècle, est avec le contre-sceau, qui accuse évidemment la fin du xiii^e, apposé à un acte du 9 février 1397. Mais ici nous devons voir l'usage perpétué d'une matrice que la prévôté de Nantes et ses officiers n'avaient pas pris cure de faire graver de nouveau, de rejeter comme démodée ou hors d'usage ; et sa présence en 1397 se trouve ainsi parfaitement justifiée et expliquée.

Il n'en pouvait être ainsi pour un sceau ducal, renouvelé à chaque changement de règne. Nous n'hésitons pas à la reproduire ici, les mouchetures du contre-sceau ayant beaucoup de rapport avec celles du prétendu sceau de 1250. Il a servi longtemps de cul-de-lampe à la *Revue de Bretagne et de Vendée*, mais modifié pour cet usage.



Etudions un peu l'acte de 1250.

Le **T** initial, cantonné de deux points, du nom *Johannes*, attira notre attention, et nous fit entreprendre une recherche des actes de Jean I^{er} donnés par les Bénédictins, afin de rencontrer des analogues. Or, les *Preuves* de dom Morice t. I, depuis la colonne 916 (1240) jusqu'à la colonne 1040 (1284), en citent 28 ou 29 émanés de ce prince. Deux seulement débutent par le nom du duc, formule diplomatique réservée aux rois, aux papes, et parfois aux évêques. L'un est l'assignation du douaire de la jeune duchesse Blanche de Navarre; le second, de 1257, est l'accord passé entre Hugues de Lusignan et Charles de Bodegat : *JOHANNES DUX*.... Tous les autres débutent par les mots : *Universis presentes litteras inspec-turis*...; *Nous, Jahan, duc de Bretagne .. 1273*; *A tous ceulx qui cestes présentes lettres.... Jahan, duc de Bre-taigne .. 1284*; *A tous ceulx qui, .. 1284*.

Aucun ne nous offre la lettre initiale seule. L'acte de 1250 pourrait assurément faire exception à cet ensemble remarquable, qui s'étend aux ducs Jean II, Arthur II, Jean III. Cependant cette observation typique rapprochée de la double date 1250, 1251, du sceau d'hermines plein, si bien qualifié par Hévin, comme nous allons le voir, accentue singulièrement le doute sur la fausseté de cette pièce ainsi démontrée par la critique diplomatique du début de l'acte lui-même.

« Les chartes des différents princes souverains français débutent, pour la plupart, par la suscription au singulier ou au pluriel. Les plus solennelles de quelques uns d'entre eux, comme des ducs de Bretagne et des comtes de Toulouse, offrent une invocation en tête », *Dictionnaire de diplomatique*, par dom de Vaines, t. II, p. 284).

1° L'acte se termine par ces lignes : *Que ut rata permaneat et perpetuam obtineant firmitatem, presentes litteras meas dictis abbati et conventui contuli, SIGILLI MEI APPOSITIONE*

munitas. Actum mense Aprili anno Domini M^o CC^o quinquagesimo. Nos vero dictum escambium approbantes, sicut predictum est, presentes litteras nostras ad maiorem rei certitudinem et auctoritatem partibus CONTULIMUS, SIGILLI NOSTRI APPositione munitas. Actum anno Domini M^o CC^o quinquagesimo primo.

Ces deux dates, 1250 et 1251, se suivant ainsi au bas du même acte, paraissent tant soit peu étranges. Les deux mentions : CONTULI SIGILLI MEI APPositione, 1250, CONTULIMUS SIGILLI NOSTRI, 1251, ne le semblent pas moins.

Toutefois, elles désignent, à un an d'intervalle, sans observations possibles, le sceau du duc Jean I^{er} Or, ce sceau est parfaitement connu. Il se voit en 1237, 1263, 1276, 1281, etc... Comment se trouve-t-il remplacé au bas de la pièce par un sceau, à l'écu d'hermines plein, qui n'a rien de commun avec les beaux exemplaires employés par le duc, qui tous offrent le blason de Dreux au franc-quartier. Cependant le texte est formel : *Sigilli mei*, de mon sceau...

Le sceau ducal serait-il tombé ? Aurait-il été brisé ou perdu, comme tant d'autres des pièces du fonds de Buzay?... Alors les religieux, pour conserver à cet acte son intégrité, l'auraient fait sceller, plus tard, par l'apposition du sceau d'une Cour. Cela s'est fait, mais dans ce cas l'acte indique par une mention supplémentaire cette modification. Ici rien de semblable.

Les sceaux des cours et juridictions bretonnes pendant le règne de Jean I^{er} portent tous l'échiqueté de Dreux.

2^e Citons encore M. de Barthélemy : voici ce qu'il nous apprend dans ses *Notices sur quelques sceaux inédits*¹ :

« Le sceau que nous donnons sous le n^o 2 de notre pl.

¹ *Revue archéologique*, t. IX, p. 754.

205 est celui de la Cour de Dinan ; il est appendu à un acte de mars 1277. C'est un écu de Dreux au franc-quartier d'hermines, accompagné de deux rinceaux ; autour on lit la légende : † S : T : DUCIS BRITANNIE : DINANO AD 9 t e t ; *sigillum ducis Britannie dinano ad contractus*.

« Ce monument sigillaire remonte à Jean I^{er} dit le Roux, fils de Pierre Mauclerc, qui, en 1275, acquit d'Alain d'Avaugour la seigneurie de Dinan. Le contresceau, qui porte simplement I. D. BR. (*Johannes dux britannie*) autour du même écu, semble avoir été gravé par les mêmes artistes qui durent exécuter les coins des monnaies de ce prince. Nous ferons remarquer que nous donnons ici une preuve certaine de l'erreur commise par les auteurs du *Nouveau traité de diplomatique*, qui affirment (t. IV, p. 180), que sous le règne de Jean I^{er} les hermines auraient remplacé entièrement les armes de Dreux sur l'écu de Bretagne. »

Ainsi, voilà un monument sigillographique de la cour de Dinan, gravé pour le duc Jean I^{er} en 1277, tandis qu'un monument de la juridiction de Nantes, sous le même souverain, en 1250, c'est-à-dire vingt-sept ans avant, porterait les hermines pleines ?.. C'est un fait aussi étrange qu'anormal. Hévin a résolu le problème.

3^e Le sceau de la cour de Dinan fournit de plus un argument très sérieux contre celui de 1250. Il porte au revers le même écusson qu'au droit, suivant l'usage constant employé pour les sceaux des juridictions de Bretagne. Or, celui apposé au bas de la charte de 1250 porte simplement les lettres *ru* entre deux croissants¹.

4^e Ce document sigillographique devient donc suspect, à bon droit, dès que l'étude attentive le fait passer à l'examen d'une critique raisonnée et éclairée. Il constitue une exception, bien loin de confirmer la règle, et

¹ Voir notre planche, sceau n^o 2.

offre une anomalie, qui dans aucun cas ne peut servir de preuve contre notre thèse.

Aux Arch. dép., série E n° 74, se trouve un vidimus de la Cour de Vannes, « soubz le sceau estably aux contracts d'icelle le XXIII^e jour de février 1456. » Or, ce sceau présente dans un encadrement à six lobes un écu chargé de dix mouchetures d'hermines par 4, 3, 2, 1, qui, sauf les deux petits oiseaux, offre les plus grands rapports de forme, de couleur et de dimension, avec celui de 1250.

Au même dépôt, série E n° 225, en 1376, le petit sceau de la Cour de Nantes offre l'écu par 4, 3, 2, 1, avec mouchetures.

Une remarque encore. Si l'acte de 1250-1251 est authentiqué par un sceau de la juridiction de Nantes, au lieu du double texte SIGILLI MEI, SIGILLI NOSTRI, il devrait porter *sigilli curie nostre*, et, au lieu de débiter par la lettre initiale J. montrer la formule : *Noverint universi quod in nostra curia* (1278). Les actes de cette époque, en français, portent la formule : *Sachent tous que en nostre Court...*



« N° 31. Matrice orbiculaire en bronze du sceau des ordres de Jean I^{er}, duc de Bretagne, échiqueté d'or et d'azur, qui est de Dreux, au franc-quartier d'hermines.

qui est de Bretagne. Huit mouchetures d'hermines disposées 3, 2, 3. Écusson rond, encadré dans un épicycloïde à six lobes orné de trèfles placés dans les angles extérieurs. Légende : + : SIGILLV : EXECVCONIS : DVCIS BRITANIE. Ce magnifique sceau, un des plus beaux monuments de la sigillographie bretonne, et l'un des bijoux du Musée d'archéologie, a été trouvé dans les fouilles de la rue Royale, lors de la démolition de la tour du Trépied¹.

§ III — *Un peu de numismatique.*

DANS ce troisième paragraphe, il est facile de constater, comme nous l'avons fait pour le blason et pour les sceaux, l'absence de tout meuble héraldique sur les monnaies bretonnes antérieures à Pierre Mauclerc, avec lequel commence la période de Dreux.

Citons l'opinion émise en 1845 par M. A. Ramé, que nous avons entendu au Congrès de Nantes, en la modifiant toutefois légèrement à l'égard des sceaux, qu'il n'avait pas étudiés comme nous pouvons le faire cinquante ans après lui (*Fragment sur l'histoire monétaire de la Bretagne*, par M. A. Ramé²).

« Un changement de dynastie avait lieu à la même époque (commencement du XIII^e siècle ; Pierre de Dreux devenait duc, en épousant l'héritière de Bretagne, au moment où l'usage des armoiries commençait à être répandu. Il est à présumer que dans les premières années de son règne il continua le système de son prédécesseur, et qu'on lui doit quelques-uns des anonymes bien connus frappés à Nantes et à Rennes ;

¹ *Catalogue du Musée départemental d'archéologie de Nantes et de la Loire-Inférieure*, 2^e édition, F. Parenteau, Nantes, 1899, p. 116.

² Mémoire lu au Congrès provincial de Bretagne, tenu à Nantes en août 1845. Extrait de la *Revue Numismatique*, 1846.

mais il abandonna bientôt ces traditions mortes pour entrer dans une voie nouvelle que nous appellerons, si on veut, période de Dreux ; car son caractère le plus saillant, qui la distingue sans peine de toutes les autres, est la présence de l'échiqueté au franc-quartier d'hermines. Au reste elle eut une courte durée, et nous ne devons pas nous en étonner ; les ducs adoptèrent bientôt pour armes l'hermine pleine, et ouvrirent une période nouvelle. Elle dut aussi offrir peu de variété ; car lorsque l'écusson eut épuisé le nombre assez restreint de figures dont il était susceptible, il dut tourner constamment dans les mêmes formes, et de là naît la grande difficulté de faire la classification des monnaies de cette période entre des princes homonymes et qui se sont succédé sur le trône ducal. Le type de Dreux fut usité sous Pierre Mauclerc, Jean I^{er} Jean II, et se perpétua sous Arthur II pour le comté de Richemond, et sous Jean III pour la vicomté de Limoges.

« Une question qui tient de près à la numismatique de cette époque est celle de l'introduction de l'hermine pleine qui clôt nécessairement la période dont nous venons de parler. Ce point assez obscur a été résolu fort diversement. Cependant si nous nous en rapportons à l'examen des sceaux, des monnaies, et à un passage de la *Chronique de Saint-Brieuc*, nous attribuerons ce changement au règne de Jean II, vers 1290 ou 1300. L'incertitude même dans laquelle semblent flotter les différents auteurs qui ont traité cette question pourrait confirmer l'opinion que j'ai émise ici : ainsi nous trouvons cette innovation rapportée à Jean I^{er} par dom Morice, à Jean II par Albert le Grand, à Jean III par Hévin et dom Lobineau, à Jean IV par André de la Roque, dans son *Traité du blason*. »

M. de Barthélemy, si souvent cité, vient encore à notre aide dans son beau travail sur SAINT-LOUIS : *Eclair-*

cissement, II : les Monnaies de France sous saint Louis. « Pierre Mauclerc (1228-1237) ne signa pas ses monnaies ; il commença par émettre des deniers à l'ancien type breton, sur lesquels on lit le nom du comte Etienne de Penthièvre, en souvenir des pièces que celui-ci fabriqua en grande quantité à Guingamp, et qui couraient en Bretagne et en Normandie. Pierre Mauclerc adopta ensuite un type qui *portait son blason personnel et devint ensuite celui de la province*¹.

« Jean I^{er}, son fils (1237-1286), continua le dernier type de Pierre ; mais il inscrivit son nom autour des *armoiries de sa famille.* »

Empruntons également quelques lignes à Alexis Bigot, car nous aimons à appuyer notre opinion, mûrie pendant plus de vingt-trois ans, sur des noms connus et justement appréciés par les travailleurs :

« A l'avènement de Pierre Mauclerc, la monnaie était depuis longtemps anonyme ; le nouveau duc commença par frapper des deniers au type si connu de la croix ancrée, et ce ne fut que plus tard, après la spoliation d'Henri d'Avaugour, qu'il adopta un autre type et l'usage des armoiries.

« Tous les historiens semblent d'accord pour rapporter à ce prince l'importation en Bretagne des hermines, *dont il brisa l'échiqueté d'or et d'azur de Dreux, sans doute comme juveigneur de cette maison.* La *Chronique de Saint-Brieuc*, citée par l'abbé Travers d'après dom Morice, parle, il est vrai, d'une monnaie d'argent portant avec des mouchetures d'hermines la légende : *MONETA ALANI DEI GRACIA BRITONVM DVCIS*, et c'est là le principal argument des opposants. Il suffit de connaître un peu la numismatique bretonne pour être convaincu que cette monnaie, dénoncée comme apocryphe par sa

¹ Inutile de faire remarquer l'importance de l'appréciation de notre savant confrère.

légende même, n'a jamais existé que dans le cerveau de l'auteur de la *Chronique*¹. »

Au paragraphe intitulé : *Postface*, M. de Lisle présente • au dernier moment un argument qui semble affirme-t-il, décisif pour la cause qu'il soutient. » Il s'agit d'un denier de Geoffroy II, père de la duchesse Alix, dont la croix est formée par des hermines. Voici du reste le texte de cette communication adressée à M. Aurélien de Courson, par qui elle a été publiée :

« Aujourd'hui, un nouveau monument se présente. Il vient de me tomber entre les mains une précieuse et curieuse monnaie : c'est un denier du comte ou duc Geoffroy II, fils d'Henri II, roi d'Angleterre....

« Ce denier présente d'un côté une croix formée de quatre mouchetures aboutées à un anneau qui est au centre, et pour légende : *Gaufridus*; au revers est une sorte de francisque ou fer de hallebarde en forme de fleur de lis cantonnée de quatre petits annelets, et la légende de : *Dux Britanni*.

« Voilà donc des hermines en Bretagne avant Pierre de Dreux, non pas comme armoiries, il est vrai, mais au moins comme symbole préféré par le prince². •

Depuis la publication de cette découverte, ajoute M. de Lisle, et elle date déjà de loin, je n'ai pas vu qu'elle ait été contestée. Dans ses monnaies féodales de France, Poey d'Avant, qui est cependant opposé à notre thèse, décrit ainsi ce denier, attribué à Geoffroy, comte de Nantes (1156-1158)³ : *GAUFRIDUS*. Croix pattée, ornée à chaque extrémité d'un renflement hémisphérique ; au milieu un anneau avec un point au centre.

« La fleur qui forme le type est-elle une fleur de

¹ *Essai sur les monnaies du royaume et duché de Bretagne*, Paris, 1857, p. 82.

² M. de Courson fait erreur : si ce symbole avait été préféré par le prince, il eût été au droit de la pièce et non au revers.

³ Lire Bigot.

genêt, comme je l'ai avancé, ou une *moucheture* d'hermines ?¹ »

Malgré tout le respect et l'estime que nous devons à la mémoire de M. de Courson, aux travaux duquel nous rendons un juste hommage, nous ne pouvons nous rallier à son opinion. Il se trompe en croyant reconnaître quatre mouchetures dans les quatre branches de la croix. Le meilleur mode d'appréciation est d'en offrir la reproduction, et nous pensons que de suite l'erreur de M. de Courson deviendra patente aux yeux du lecteur, de l'héraldiste, du numismatiste et de l'archéologue².

A côté de cette pièce, qui porte pour légende : *dux BRITANNI*, et non *comes namnetis*, nous reproduisons le bouclier de Guillaume le Conquérant, au siège de Dinan, vingtième scène de la tapisserie de Bayeux, de la reine Mathilde, sur lequel la croix du denier apparaît d'une façon absolument identique, cantonnée de quatre annelets³. C'est donc une croix, qui n'a rien de l'hermine ; car cette forme très accusée serait complètement démentie par les embryons des sceaux et monnaies de Pierre I^{er}, Jean I^{er}, Jean II, Arthur II, Jean III et Jean IV.

Au paragraphe : *Conclusion*, M. de Lisle s'exprime ainsi :

« Pour se refuser à reconnaître dans l'hermine la partie bretonne du blason de Pierre de Dreux, il faut entasser l'une sur l'autre toutes les *invraisemblances* que voici :

« 1^o Le franc-canton serait bien une marque d'alliance, et les princes de Dreux y plaçaient les armes des maisons princières auxquelles ils s'alliaient : Limoges, Castille, Savoie ; mais pour Pierre de Dreux, par exception, ce ne serait plus une marque d'alliance. — Ce

¹ *Monnaies féodales de France*, t. 1, p. 5354.

² Voir notre planche, n^o 3.

³ Voir notre planche, n^o 4.

franc-quartier, pièce d'honneur dans le blason, deviendrait au contraire, lorsque ce prince l'emploie, une marque d'infériorité dans le rang de famille, un signe de juveigneurie. »

Puis à l'appui de cette allégation, qui vise un fait de 1213, M. le conservateur du Musée nous donne les revers de trois monnaies.

Une d'Arthur II, 1305-1312, juste un bon siècle après. Ce revers porte, inscrit dans un rond, des armoiries : parti au 1^{er} coupé de trois mouchetures posées en fasces, et de Limoges, au 2^e de Dreux. Légende : LEMOVICENSIS. Il n'y a donc pas là de franc-canton, mais une pièce pour Limoges, dont ce prince porta le titre jusqu'en 1301 du chef de sa première femme, mère de Jean III.

Ensuite un denier de billon, portant de Dreux au franc-quartier, chargé d'un châtel donjonné de trois tours qui est Castille (Jean III, 1312-1341). Au revers, que M. de Lisle ne donne pas, légende : VICECOM. LEMOVIC., également pour Limoges.

Or Isabelle avait reçu en 1313 cette vicomté en douaire, dont elle n'entra en possession qu'en 1317, lorsque Guy de Bretagne, frère du duc, l'échangea contre le comté de Guingamp.

La troisième monnaie, aussi de Jean III, porte un écartelé, au 1^{er} de trois mouchetures, 1, 2 ; au 4^{me} de trois mouchetures, 2, 1 ; au 2^e de Dreux ; au 3^e de Savoie. Elle porte la légende : VIC. LEMOVICEN.

Notons ce choix, assez singulier, de trois pièces pour Limoges, que notre honorable contradicteur se donne le luxe de reproduire deux fois, pp. 230 et 244. L'affirmation tirée de la présence du franc-quartier de Castille visible seulement sur la seconde de ces pièces, frappées spécialement pour Limoges (XIV^e siècle), peut-elle prouver que *cette pièce d'honneur et d'alliance*, c'est-à-dire le franc-quartier, n'était pas en 1213 une brisure, une

simple différence comme nous l'avons dit. Car, répétons-le de nouveau, Pierre de Dreux avait à différencier, à distinguer son blason de celui de sa famille. Or, du moment que la bordure, que M. de Lisle lui attribue par inattention et inadvertance, ne modifiait pas son écusson, il faut, de toute nécessité, admettre que le franc-quartier d'hermines n'avait pas d'autre but.

Dans la première moitié du ^{xiii}^e siècle, les partitions de l'écu étaient fort rares. Pierre de Dreux, qui employa le franc-quartier, l'un des premiers, sinon le premier, put parfaitement se servir comme brisure de cette partition, considérée dès lors et dans le courant du ^{xiii}^e siècle comme pièce *honorable*, et non comme *une marque d'infériorité, un signe de juveigneurie*.

La seconde invraisemblance, ayant trait à la bordure du blason de Dreux, et par conséquent suffisamment réfutée déjà, passons à la troisième.

La Bretagne se serait trouvée, par exception encore, le seul grand fief à ne pas posséder d'armoiries, et ses ducs les seuls seigneurs du pays qui n'eussent pas d'écusson!...

Montrez-nous-les donc, ces armoiries?? Présentez-nous cet écusson ??... Offrez-nous soit une moucheture, soit un meuble quelconque d'armoiries ???...

La Bretagne ne faisait pas *exception*... Laissez-moi vous dire, avec Anatole de Barthélemy, que les plus anciens sceaux armoriés sont ceux de Philippe, comte de Flandres, en 1170; de Bouchard de Montmorency, 1177. Le plus ancien sceau ducal, avec les armes de Bourgogne, est celui de Eudes III, en 1198. Dans l'histoire de Languedoc, de dom Vaissette, ce sont ceux de Raimond VI, en 1200; de Guillaume de Baux, 1210; de Bernard, comte de Comminges, 1219. La fleur de lis, comme emblème héraldique, paraît pour la première fois sur le contre-sceau de Philippe-Auguste en 1180¹.

¹ Natalis de Wailly, *Eléments de Paléographie*, t. II, p. 96.

Vous conviendrez bien, n'est-ce pas? que la Bretagne ne formait pas une *exception*... Elle était au contraire parfaitement dans la règle commune, dans les usages et coutumes de l'époque.

Reste la quatrième *invraisemblance* : mais elles se rencontrent si nombreuses, ces *invraisemblances*, sur ces pages 246, 247, 248, que nous renonçons à les mentionner toutes, d'autant mieux qu'elles paraissent trop futiles pour nous préoccuper davantage.

Laissons également de côté le paragraphe : *de la forme de l'hermine*, spécialement traité dans notre étude de 1871. Le très intéressant rapprochement, p. 239, « de la peau entière découpée en forme de vair, et de la moucheture formée par la queue de l'animal, » est neuf et curieux, et nous vous en félicitons bien sincèrement.

Pourquoi donc n'avez-vous pas étudié avec la même attention la forme des mouchetures de votre prétendu sceau de 1250, comparée à celle des mouchetures de l'époque de Pierre Mauclerc et de Jean I^{er} ???...

Il est du reste *amusant*, dites-vous, p. 247, de voir l'incertitude de ceux qui *veulent* faire naître notre écusson de Bretagne de celui des Dreux. Pardon, ceux-là, je le crois, ont simplement raison. Ils suivent la saine critique de l'histoire, exposent les faits conformément aux données héraldiques, sigillographiques et numismatiques, sans se laisser trop entraîner par la *folle du logis*!!...

Leur incertitude n'est déjà pas si marquée. Une ou deux citations feront voir leur opinion bien arrêtée, au contraire. — Pierre Mauclerc, pour se distinguer de ses autres frères, *brisa* les armes de Dreux d'un quartier d'hermines. Ses successeurs portèrent comme lui les armes de Dreux, jusqu'au duc Jean III, qui cessa de les porter et ne retint que les hermines, qui depuis ce temps-là ont été regardées comme les armes de Bretagne¹. »

¹ *Essai sur l'origine des armoiries féodales*. Poitiers, 1872, pp. 11 et 12.

Voilà un exposé clair et précis. C'est celui de dom Lobineau, Hévin, Travers, Poeyd'Avant, Bigot, A. de Barthélemy, Ramée, Arthur de la Gibonays, dom de Vaines., etc. . .

Ajoutons, toute modestie gardée, notre humble nom à ces autorités de la science, et l'incertitude *amusante* de de M. le Conservateur disparaîtra devant une affirmation digne d'être prise en sérieuse considération.

Au paragraphe : *Opinion des héraldistes*, p. 242, vous citez les *légendes* de la princesse Hermione, et du roi Artus, données par Wulson de la Colombière, rééditées par Guy Le Borgne, qui « accorde aussi une grande antiquité à l'hermine », puis vous parlez du P. Anselme. Or, celui-ci, subissant la donnée fausse de l'hermine personnifiant la Bretagne aux XII^e et XIII^e siècles, attribue cet écusson à Conan IV et à la princesse Alix, ayant bien soin de reproduire l'écu de Dreux, à Pierre Mauclerc, Jean I^{er}, Jean II et Arthur II, puis le blason plein à Jean III. Enfin vous concluez que la « science moderne, avec sa critique consommée, vient à son tour confirmer et éclairer cette façon de voir. »

Permettez-moi de *la trouver amusante*, M. le Conservateur. La Colombière, comme nous l'avons fait remarquer, L'HERMINE, I, *légendes* p. 3), *range ces récits parmi les fables*, et les regarde comme peu dignes d'une attention sérieuse.

Au soutien de votre opinion vous n'apportez absolument rien !!..

1^o Un sceau de 1250, qui, par l'écu d'hermines, et surtout la forme de ses mouchetures, prouve la fausseté de l'acte auquel il est apposé, ou tout au moins donne lieu aux plus graves soupçons, par cette raison qu'elles sont postérieures d'un siècle à cette date du milieu du XIII^e !

¹ Guyot des Fontaines, *Histoire de Bretagne*, Paris 1739 t. I p. 81

2^e La croix du revers du denier de Géoffroy, qui sérieusement ne peut être acceptée comme composée de quatre hermines !... Vous n'aviez pas même vu ce denier ; et lorsque je vous en présentai un exemplaire, vous vous êtes incliné devant cette démonstration irréfutable.

Et voilà tout !...

IV

Au début de cette discussion, amicale et courtoise, nous avons loyalement confessé que nous attendions le travail de M. de Lisle avec une certaine appréhension, connaissant la valeur de ses écrits, la position qu'il occupe parmi les travailleurs érudits de notre contrée.

Bientôt nous avons été rassuré, en apprenant qu'il ne fournissait aucun document sur les hermines avant Pierre Mauclerc, aucune preuve que *ces jolies mouchetures, qui ne se perdent pourtant pas dans la nuit des temps*, aient jamais figuré, si peu que ce soit, avant 1213, sur un écusson, une bannière, une monnaie, ou sur aucun monument se rattachant aux deux héritières de Bretagne, la duchesse Constance, ses deux époux, son fils Arthur, et sa fille la princesse Alix.

En terminant cette trop longue digression, remercions cordialement notre aimable et laborieux adversaire de nous avoir fourni l'occasion de reprendre et de développer notre thèse de 1871. Nous pensons avoir facilement démontré qu'il n'apporte contre nous que des déductions spécieuses et erronées, bien faciles à réduire à néant. L'honorable Conservateur du Musée nous permet ainsi d'affirmer une seconde fois, à l'aide de documents nouveaux et nombreux, que les hermines étaient inconnues en Bretagne avant Pierre Mauclerc ; que c'est lui qui les choisit, en les empruntant à l'écusson de sa mère, pour différencier son blason de celui de sa famille ; quelles constituaient, par conséquent, une BRISURE :

qu'antérieurement à ce prince, 1213, en raison des troubles intérieurs qui l'agitaient et rendaient la transmission du pouvoir souverain précaire et mouvementée, notre chère province n'avait pas de blason ni d'emblème héraldique: que notre Bretagne ne formait pas une exception, mais suivait, au contraire, la loi et les règles des grands fiefs de la nation française à cette époque.



NOTES SUR L'HISTOIRE DE THOUARÉ



La sagesse des nations enseigne que « les peuples heureux n'ont pas d'histoire » S'il est permis de retourner la proposition sans faire tort au proverbe, les habitants de la paroisse de Thouaré peuvent, sans témérité, revendiquer leur large part dans l'attribution des félicités terrestres. Nulle part en effet nous ne voyons son nom mêlé aux fastes de nos annales bretonnes ; il n'apparaît pas davantage aux pages sanglantes de nos luttes. Les arquebusades de la Saint-Barthélemy, non plus que la longue fusillade des guerres de Vendée, dont certaines phases, et non des moins meurtrières, se déroulèrent cependant à peu de distance, n'eurent d'écho dans ce petit pays, et la douce quiétude de ses campagnes ne fut qu'à peine troublée par les révolutions qui un peu plus loin ensanglantèrent notre sol breton.

Quelques esprits moroses, amoureux quand même des souvenirs héroïques, pourront le regretter ; pour ma part, je serais plutôt tenté de m'en réjouir, car la brièveté de cette causerie peut seule m'excuser de venir ce soir solliciter l'attention de notre société.

J'ai inutilement cherché, je l'avoue, l'origine du nom de la paroisse. Quelques savants voudraient y voir un souvenir du dieu *Taur*, dont le culte était en grand honneur dans cette partie de l'ancienne Gaule. Selon l'éminent archiviste du département, Thouaré tirerait son étymologie et son origine du nom d'un légionnaire romain, *Taurus*, qui se serait établi en cette contrée en quittant les cohortes de César ou de Labiénus, et y aurait fondé un de ces vastes *latifunda* et une riche villa, tels que nos conquérants avaient coutume d'en

créer aux abords des villes soumises aux aigles romaines. Taurus aurait ainsi fait Tauriacus, que le moyen âge appela plus tard dans ses chartes Thoaré, Thoyaré, puis Thouaré. Sans entreprendre de discuter ici les preuves de cette antique origine, je vous propose, Messieurs, de l'accepter avec moi, et je remercie M. Maître de fournir à ma modeste bourgeoisie ses quartiers de noblesse et ses lettres d'illustre extraction dont personne avant lui n'avait songé à la doter.

De longs siècles s'écoulaient, durant lesquels nous ne découvrons ni dans l'histoire ni dans les monuments rien qui révèle le développement de la villa du légionnaire. Mais, dès le IX^e ou le X^e siècle très probablement, une Motte féodale s'élève à la place des constructions romaines; ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est qu'au commencement du XIII^e siècle la chàtellenie de Thouaré est appelée dans les actes « la Motte ». Ce n'est que bien plus tard que nous la trouvons désignée sous cet autre vocable (mieux en harmonie sans doute avec les allures chevaleresques de ses seigneurs) de « la Tour ». Une longue succession d'actes et d'aveux nous permet d'établir d'une façon à peu près complète la liste de ses possesseurs :

En 1251 elle appartient à Guillaume de Thouaré.

En 1378 elle passe à Jeanne d'Ucé, dame d'Ussé en Touraine et femme de Briand de Montjean; mais elle reste peu de temps dans cette famille et passe par acte de vente.

En 1393 à Gilles d'Elbiest qui la conserve dans sa maison durant près de deux siècles. Thouaré devient alors un fief important et ses seigneurs nous paraissent des chevaliers à l'âme haute et fière, si l'on s'en rapporte aux historiens qui représentent l'un d'eux, Jean d'Elbiest, comme le héros d'un événement qui faillit allumer la guerre entre la Bretagne et la France... C'était pendant le règne du duc Pierre II, ce bon prince qui vivait comme un moine et prenait soin de flageller sa femme pour lui faire faire pénitence. L'évêque de Nantes régenta le duché. L'église de Thouaré faisait partie

de son bénéfice, et dépendait de ses Regaires. Mais, non content de ces avantages, le prélat voulut contraindre les vassaux de d'Elbiest à lui rendre hommage.

Le seigneur de Thouaré, qui prétendait ne relever que du Roi, s'y refusa. Aussitôt l'évêque le fait arrêter, charger de chaînes et conduire dans ses prisons de Nantes. Son procès est instruit, rondement mené, et l'infortuné d'Elbiest se voit condamné à une amende de dix mille écus ; de plus la sentence de l'Official l'excommunie, lui et toute sa famille. Le chevalier, sans doute plus riche d'honneur que d'écus, confiant d'ailleurs dans son droit, n'accepte pas ce jugement et fait appel au Roi. De son côté l'évêque qui vivait en un temps où l'épiscopat n'avait pas encore appris à lever la crosse en l'air devant le pouvoir résiste au souverain et fait défaut devant le Parlement ; il n'en est pas moins condamné à 2.000 livres d'amende envers le Roi, et à 4.000 envers le seigneur de Thouaré. L'arrêt ordonne en outre la saisie de son temporel. Dans le même temps l'archevêque de Tours annule l'excommunication portée contre d'Elbiest.

Les choses en sont là lorsque le duc Pierre, furieux qu'un de ses sujets ait osé aller demander justice ailleurs qu'auprès de lui, entre directement en lutte avec le Roi. La guerre va s'ensuivre inévitablement, et déjà les deux partis s'y préparent. Enfin le Roi cède, et le Pape devant qui l'affaire est portée casse le premier arrêt en accordant néanmoins 3.000 écus de dédommagement à Jean d'Elbiest qui rentre triomphalement dans sa demeure seigneuriale aux acclamations de tous ses vassaux.

Au commencement du XVI^e siècle la chàtellenie de Thouaré entre par le mariage de Marguerite d'Elbiest dans la famille de Saint-Amadour, et passe de celle-ci, également par alliance, dans la maison d'une branche cadette de nos ducs. Charles de Bretagne, comte de Vertus et baron d'Avaugour, devient en effet seigneur de la Tour de Thouaré en 1560 ; quatre ans plus tard il reçoit Charles IX se rendant à Nantes

et lui donne l'hospitalité au moment où le prince qui a quitté Champtoceaux le matin passe de la rive gauche sur la rive droite de la Loire.

Le 1^{er} juillet 1584 a lieu dans l'église paroissiale de Thouaré la cérémonie de baptême d'un fils de Claude de Bretagne et de dame Philippe de Saint-Amadour son épouse ; détail à noter, c'est Philippe du Bec, évêque de Nantes, qui sert de parrain au jeune seigneur, comme si des deux côtés on eût voulu effacer par l'éclat de cette fête le souvenir du conflit survenu plus d'un siècle auparavant entre Jean d'Elbiest et son fougeux suzerain mitré. Le second parrain de l'enfant est Paul-Emile de Fiesque, seigneur de la Sénardière, gentilhomme de la Chambre du Roi, et la marraine haute et et puissante dame François de Rochechouart, baronne de Mosai, dame douairière de la Touche-Limouzinière.

Une petite-fille de Claude de Bretagne, Anne d'Escoubleau, épouse de François de Simianes, marquis de Gordes, vendit Thouaré en 1567 à Anne Descartes, veuve de Louis d'Avau-gour et sœur du grand philosophe. Notre châellenie se trouve ainsi réunie aux domaines considérables que possédait Anne Descartes dans le pays nantais et qui s'étendaient de l'Erdre à la Loire.

Enfin, en 1704, Joseph Mosnier, seigneur de la Valtière, conseiller maître à la chambre des Comptes de Bretagne, l'acquiert et la conserve dans sa famille jusqu'en 1864, époque à laquelle la maison des Mosnier s'éteint en la personne de M^{me} d'Halewyn de Piennes.

Nous disions au début de cette rapide étude que la tourmente révolutionnaire n'avait guère troublé la tranquillité de la paroisse de Thouaré. Il nous faut cependant relater ici pour être complet quelques faits qui se rattachent à cette période.

Les événements de Saint-Florent-le-Vieil qui furent le signal de la prise d'armes en Vendée eurent, comme l'on sait, leur écho dans notre contrée. Le jour même où se pro-

duisait sur la rive gauche de la Loire ce premier acte de l'insurrection, un rassemblement considérable se formait à Mauves, à quatre kilomètres de Thouaré. Un détachement de la garde nationale de Nantes, composé du bataillon de l'Egalité, fut envoyé pour le disperser et n'y réussit qu'après avoir subi des pertes sérieuses. Mais ce que l'on ignore peut-être, c'est que ce mouvement avait été dès longtemps préparé en des conciliabules secrets dans la petite chapelle d'Auray, dont les ruines ont subsisté sur le domaine de la Seilleraye jusqu'au jour où le génie militaire en 1870 les fit raser pour élever à leur place et aux alentours tout un système de fortifications destinées à arrêter l'invasion allemande¹.

Cette chapelle, située sur le territoire de notre paroisse, réunissait la nuit à l'appel d'une femme de chambre de M^{me} la marquise de Becdelièvre tous ceux que mécontentait le nouveau régime. Le registre des arrêtés de la commune nous fournit à cet égard un document intéressant que j'ai relevé, et dont la place me paraît marquée ici :

Délibération du 4 janvier 1793.

« Le procureur de la commune de Thouaré a dénoncé au

¹ La chapelle d'Auray occupait le sommet d'un coteau dominant le val de Gaubert, au fond duquel coule le ruisseau du même nom. Au bas du ravin, le cours d'eau s'élargit, et sa nappe se répand sur les prairies avoisinantes. Précisément au point où ses eaux se divisent, et presque immédiatement au-dessous de l'emplacement de la chapelle, règne un espace marécageux, sorte de réservoir naturel, aujourd'hui recouvert de joncs et de plantes aquatiques, mais dont le fonds inconsistant et mobile cache une surface liquide d'une grande profondeur. On l'appelle dans le pays « l'abîme d'Auray ». La légende rapporte qu'une bande révolutionnaire, après avoir pillé et saccagé la chapelle, précipita les cloches au fond du gouffre. Quelques années plus tard on entreprit de les retirer. Depuis longtemps on travaillait à cette besogne, et tous les efforts demeuraient impuissants, quand un de ceux qui s'y employaient constata à l'extrémité de sa sonde la résistance d'une masse lourde et pesante. Aussitôt on s'empresse à son aide, et avec mille précautions on enlève déjà l'une des cloches ; dans quelques instants on va la saisir, lorsqu'un horrible blasphème échappé à l'impatience de l'un des travailleurs et qu'accompagne un faux mouvement la fait pour toujours retomber dans l'abîme.

Je n'oserais garantir l'authenticité du fait auquel se réfère cette légende ; l'histoire m'a paru jolie, et mérite en tout cas d'être recueillie.

procureur-syndic du district que, dans la chapelle rurale d'Auray en cette paroisse, tous les dimanches et fêtes il s'y fait des attroupements qu'on présume seditieux. La veuve Allain, ci-devant femme de chambre de la veuve Beedelièvre, s'y rend, fait des lectures qu'on dit opposées à la constitution, y lit des libelles incendiaires, et le galimatias des réfractaires qu'on appelle *catéchisme* ; on sait qu'il s'y passe des scènes opposées au bon ordre et aux mœurs qui vont même jusqu'au sacrilège et à l'impiété. Les bons chrétiens, les bons patriotes gémissent, plusieurs aristocrates ont fui d'horreur et d'indignation ; tous ont porté plainte. Le procureur de la commune n'ayant pas réussi à remédier à ces désordres en avertit l'administration et la presse d'aviser aux moyens de détruire ces abus.

« Signé : GIRON, curé de Thouaré. »

Le mouvement insurrectionnel qui se produisit à Mauves deux mois plus tard et auquel participèrent plusieurs habitants de Thouaré prouve que l'administration du District ne tint pas compte des avertissements que lui donnait dès le 4 janvier le curé constitutionnel Giron, ou du moins qu'elle ne réussit pas à en conjurer les effets. Mais, pour prévenir le retour de cette échauffourée qui coûta la vie à plusieurs militaires de Nantes, l'autorité militaire fit, dès le 20 mars suivant, occuper toute la contrée par de solides détachements. Jusqu'à la fin de juin de cette année, c'est-à-dire jusqu'à la marche de l'armée vendéenne sur notre ville, Thouaré reçut des corps de troupes considérables destinés à la mettre à l'abri d'un coup de main, et à la protéger contre les mouvements des Vendéens qui tenaient campagne en face sur la rive gauche.

Nous ne voulons pas fermer le registre des délibérations de la commune sans en extraire encore la curieuse pièce suivante non signée, qui donne une idée exacte de l'exaltation de l'esprit antireligieux à cette époque tourmentée :

« L'an II^e de la République une et indivisible, le 17 ger-

minal, la municipalité et le comité de surveillance de la commune de Thouaré, district de Nantes, assemblés à l'effet de procéder à l'inventaire de tous les effets en métaux et ornements appartenant à la ci-devant église, lieu du fanatisme et que nous destinons aujourd'hui pour temple de la Raison ; ayant déjà fait disparaître devant nos yeux tous (*sic*) ces statues du fanatisme dont nous reconnaissons l'erreur, et pour remplir les vœux de toute notre commune, nous allons envoyer incessamment à notre district toutes ces dépouilles ainsi que les métaux pour dons à la Patrie et pour le soutien de la République. ■

Suit l'inventaire des ornements et vases sacrés qui doivent être transportés à Nantes.

Une question se pose tout naturellement à la lecture de ce document : les rédacteurs de ce violent arrêté étaient-ils vraiment, comme ils l'affirment, en parfaite communauté de sentiments avec la population dont ils se prétendent les organes autorisés ? On peut, sans hésiter, répondre négativement. Dans l'ouvrage si bien documenté que vient de publier M. Lallié sur le clergé nantais, nous voyons en effet que l'abbé Merland, curé de Thouaré, et M. Chapron son vicaire ne quittèrent la paroisse le 21 mai 1791, pour céder la place à Giron, prêtre assermenté, que sur la sommation qui leur en fut faite ; les habitants restèrent fidèles aux deux prêtres réfractaires, et le second reparut fréquemment durant les sombres jours de la Terreur au milieu de ses paroissiens. Obligé de se cacher pour se soustraire aux poursuites dont il était l'objet, il trouva un refuge à Mauves, où sa présence fut signalée et dénoncée par la municipalité de cette commune le 4 thermidor 1795. Un journal de l'époque, la *Chronique de la Loire-Inférieure*, nous montre également quatre prêtres insoumis, chassés des Saintes-Claire, « qui colportent à Thouaré des libelles incendiaires », et réclame contre eux des mesures de rigueur. Enfin, quand le calme succède à la tempête, les habitants de Thouaré se cotisent pour rebâtir leur

église. Ne sont-ce pas là des témoignages irréfutables de l'attachement de la population à ses traditions religieuses, et n'est-on pas dès lors autorisé à ne considérer l'acte de vandalisme et de spoliation commis au préjudice de l'église de Thouaré que comme l'œuvre d'une minorité de sectaires, empressés de complaire au farouche district révolutionnaire de Nantes ?

Nous trouvons d'ailleurs une nouvelle preuve de la modération des idées des habitants dans un certificat de résidence délivré pour Antoine Espivent de la Villeboisnet, seigneur de la Hulonnière, détenu au Bouffay, et d'où il appert, d'après de nombreux témoignages de gens de la contrée, qu'il n'a pas quitté le pays, et n'a pu, comme il en était accusé, prendre part aux mouvements de l'armée royaliste.

Ajoutons du reste que les réquisitions de toute nature exercées continuellement pour le service des troupes de la République, les exactions et les vols commis par les soldats envoyés en détachement sur son territoire, n'étaient pas de nature à concilier au régime d'alors les sympathies des habitants de Thouaré.

J'arrête ici ces notes où je n'ai fait qu'esquisser à grands traits les principaux faits que m'ont fournis sur cette commune les archives départementales et les registres locaux.

J. SENOT DE LA LONDE.

GUÉRANDE ET LES GUÉRANDAIS

PENDANT LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

Etat moral et matériel de Guérande en 1789.

Guérande avait traversé bien des siècles au milieu du fracas des armes; elle se reposait paisible et considérée, lorsqu'éclata la Révolution. D'abord poste d'observation venète, puis citadelle romaine, enfin ville féodale, habitée par une population mâle et remuante, elle avait dû son agrandissement et sa renommée à sa position exceptionnelle et aux exploits de ses guerriers. En 1789, il ne manquait pas une pierre à ses belles murailles, pas une maille aux chaînes de ses ponts levis, mais son importance militaire était bien amoindrie. Depuis de longues années, les combats s'étaient livrés loin d'elles, et nul succès n'était venu rajeunir ses vieilles gloires. La Bretagne, réunie à la couronne de France, n'avait plus à combattre pour ses dues et sa liberté, et les Espagnols et les Anglais, attirés sur d'autres points, n'étaient pas venus saluer de leurs boulets les lions qui gardent nos hermines. Pourquoi cet oubli, ce dédain d'ennemis jadis acharnés? Pourquoi Louis XIV n'avait-il pas envoyé Vauban remanier les antiques ouvrages de défense élevés par Jean V, et les mettre en rapport avec les progrès de l'artillerie et de la tactique? C'est que les conditions de la guerre avaient changé; c'est que les

points stratégiques s'étaient déplacés ; c'est enfin que des idées nouvelles avaient prévalu. Au temps de François II et de la duchesse Anne, les troupes réunies dans une place forte s'y enferment pour attendre l'ennemi ou en sortent en masse pour lui courir sus. Plus tard on crée sur différents points de la côte des fortins armés de canons, surveillés plutôt que défendus par de petits postes. Les milices gardes-côtes sont divisées par capitaineries. En 1789 on en compte deux de l'embouchure de la Loire à celle de la Vilaine, les capitaineries de Saint-Nazaire et de la Roche-Bernard ; monsieur de Mansigny commande la première, messieurs de Pellan, de Chomard et de l'Écly sont à la tête de la seconde. Les tours guérandaises sont donc veuves de leurs soldats.

En même temps que sa puissance militaire et peut-être avant elle, Guérande avait vu décroître l'activité de son commerce extérieur. Naguère entrepôt du sel et des marchandises de mer, elle s'était notablement appauvrie. Si Louis d'Espagne, revenant avec ses bandits, l'avait alors mise au pillage, il n'aurait pu remplir cinq de ses bâtiments de dépouilles précieuses comme en 1342. Négociants et armateurs s'étaient fixés au Croisic, surtout lorsque la compagnie des Indes y avait établi des comptoirs. Mais la ville épiscopale de Gislard, la cité chère à Jean V, n'avait point perdu le rang qu'elle occupait naguère dans la province. En gens habiles, ses habitants avaient exploité la renommée de leurs ancêtres ; ils avaient demandé et obtenu de nouveaux privilèges, conservé les anciens avec un soin jaloux, et fait de leur ville, à défaut d'un centre commercial et militaire, un centre administratif important. Fière de sa collégiale, de son chapitre noble, Guérande, placée à la tête d'une sénéchaussée, réunissait à son gouvernement les villes du Croisic et de la Roche-Bernard.

Soixante-treize juridictions, hautes, moyennes et basses, relevaient de son tribunal, et quatorze communes : Batz, le Croisic, Escoublac, Saint-Nazaire, Saint-André, Saint-Molf, Mesquer, Piriac, Saint-Lyphard, Assérac, Pénestin, les Marais, Herbignac, Férel et Camoël dépendaient de son siège royal de police. La communauté de ville avait des privilèges ; elle possédait deux couvents, deux hôpitaux ; enfin ses marchés et ses foires amenaient une foule considérable dans ses murs. A la tête de la sénéchaussée, et le dernier qui eut cet honneur était Le Peley de Villeneuve ; Rouaud de la Villemartin présidait le siège royal de police et était maire ; il avait sous ses ordres un procureur du roi syndic, Lallement ; un greffier, Le Normand ; un miseur ou arbitre, Buard.

« La communauté de ville avait droit de députer aux Etats. Toutes les fois qu'elle s'assemblait, le chapitre y envoyait deux députés, et trois gentilshommes y assistaient en qualité de propriétaires de maisons'. » Les trois ordres s'y trouvaient donc réunis ; mais ils ne composaient pas à eux seuls toute la population guérandaïse. Après le clergé, la noblesse et la bourgeoisie, venaient le commerce et le peuple. Nous examinerons en particulier chacun de ces groupes. Sous l'ancien régime, l'édifice social était composé d'assises bien distinctes et notre tâche en sera d'autant plus facile.

Plus qu'en aucun autre lieu du diocèse, le clergé était à Guérande nombreux et choisi. A sa tête marchaient les chanoines de la collégiale. Salomon de Bretagne avait fondé ce chapitre ; les ducs, puis les rois de France l'avaient reconnu et enrichi ; enfin des hommes

¹ *Dictionnaire d'Ogée.*

² Voir *Collégiale de Guérande*, par l'abbé Grégoire.

d'une naissance illustre et d'une haute piété avaient figuré au nombre de ses membres. Pour y être admis, il fallait faire les preuves de quatre quartiers de noblesse. Ses biens, ses revenus, ses privilèges lui donnaient une influence considérable qu'augmentait encore le crédit dont jouissaient quelques chanoines.

Voici les noms, les armoiries des titulaires des prébendes au moment de leur dispersion :

Loyseau de la Sauve (Pierre-Côme) avait été promu à la dignité de prévôt de la collégiale en 1784. Sa famille était originaire du Chalonnais : il n'avait pas quitté son pays et résidait à Chalon-sur-Saône.

Leflo de Trémélo, d'une ancienne famille guérandaise, occupait la dignité de grand chantre : il était aussi vicaire-général de Nantes. Armes : *De gueules à trois rencontres de cerf d'or.*

De Kerpoisson (Jean-Baptiste), dont la famille, alliée aux Rohan-Pouldu, avait de profondes racines dans le sol guérandais, était chanoine depuis 1760 et théologal. Il portait : *D'or, au lion de gueules, la queue passée entre les jambes et remontant.*

Potiron de Bois-Fleury (Louis-Théodore) était aussi d'une famille établie dans le comté nantais : elle portait : *D'azur à la vire d'or entourant une aiguière d'argent.*

Hamon de Bais (Anne-François) était chanoine, prieur commendataire de Saint-Michel de Laquelec et custode. Sa famille, originaire de l'évêché de Tréguier, portait : *D'azur à trois annelets d'or, avec cette devise jouant sur le nom : Ha mon ami.*

De Monti de Beaupoix (Laurent-Justin-Joseph) était syndic du chapitre. Sa famille, originaire de Florence, venue en France avec les Médicis, s'était établie au XVII^e siècle dans le comté nantais et portait : *D'azur à la bande d'or accostée de deux monts de six coupeaux de même.*

Duclos-Brossard (Étienne) était chanoine depuis 1771 et économiste de la Psalette.

De Bruc de Montplaisir (Henri-Marie-Claude) était vice-official. Sa famille, très noble et très ancienne en Bretagne, porte : *D'azur à la rose boutonée d'or avec la devise : Flos florum, eques equitum.*

Le Pourceau de Tréméac (René-Marie), chanoine depuis 1767. Sa famille était guérandaise ; il portait : *D'azur à trois dauphins couronnés d'argent ; une étoile de même en cœur.*

Desfriches des Genettes, chanoine depuis 1789, n'habitait pas Guérande et résidait à Séez.

Loyseau (Jean-Pelage), chanoine depuis l'année seulement, était né au Pouliguen ; il n'avait pu faire ses preuves de noblesse, et sans l'insistance et le crédit de M. de Rohan, il n'eût certes pas obtenu sa prébende. Quelques chanoines prirent fort mal cette infraction aux règles établies, et l'un d'eux, voyant le confessionnal de M. Loyseau dans l'église, s'écria qu'il ne voulait point près de lui le nid de cet oiseau.

Les chanoines honoraires étaient :

De Molly de Bilorgues, chanoine de la cathédrale de Nantes, et M. Charbonneau de l'Étang, appartenant au même chapitre.

Les prêtres du bas-chœur étaient :

Chantrel (J.-B.), diacre d'office, chapelain de Notre-Dame-la-Blanche.

Legal (Jean), sous-diacre d'office.

Lesguillon de Langvilley (Louis)¹, régent du collège.

Forestier, maître de psalette.

Les chanoines n'avaient pas d'église particulière, ils partageaient avec le clergé paroissial celle de Saint-

¹ M. de Couespland, mort dès les premiers événements de la Révolution, n'avait pas été remplacé.

Aubin. Ils y avaient un local spécial pour leur réunion et le chœur constituait proprement la collégiale. Tous les dignitaires avaient droit au logement, et le prévôt avait dans la ville un hôtel que l'on appelait le manoir prévôtal¹.

Au nombre des charges du chapitre, mais aussi au nombre de ses moyens d'influence, était sa régence. Depuis de longues années, les chanoines étaient obligés, dit un vieux mémoire, d'enseigner gratuitement les humanités à la jeunesse guérandaïse. Tantôt l'un d'eux assumait cette tâche ingrate, tantôt elle était confiée à un prêtre, moyennant les revenus d'une prébende, environ douze à treize cents livres. En 1789, M. Guillon de Longueville était en fonctions. Nous ignorons à combien se montait le nombre de ses élèves ; nous savons seulement que, faute d'un local spécial, il faisait ses cours dans la chapelle Saint-Jean qui dépendait de l'Hôtel-Dieu. Le choix d'une chapelle d'hôpital était assez peu judicieux, et si, de nos jours, un professeur manquait d'une manière aussi grave aux lois de l'hygiène, il entendrait autour de lui s'élever un *tollé* général ; mais autrefois on prenait peu de soucis de ces détails. La chapelle était grande du reste, et nulle part nous n'avons vu que les enfants se soient mal trouvés d'y séjourner. Les chanoines étaient aidés dans leur œuvre d'édification par les prêtres de la paroisse, et plus d'un avait reçu à la régence, outre l'instruction, les germes de la vocation ecclésiastique.

Le clergé paroissial se composait en 1789 de :

Eon (François), recteur.

Bizeul (Jean), vicaire-urbain.

Chelet (Pierre), vicaire-urbain.

Anezo (René), vicaire-rural à Carheil.

¹ Situé rue de la Prévôté, à laquelle il a donné son nom.

Ollivaud (Pierre), vicaire-rural à Trescalan.

Mollé-Pichon (René), vicaire-rural à Saillé.

Perraud (Philippe), vicaire rural à Clis.

Santerre (Jacques), vicaire-rural à la Madeleine.

Radal de Boissevin (Jean), chapelle de Sainte-Barbe et Saint-Armel.

Monnier (René), aumônier de l'hospice général.

Bouthreux (Mathurin), ancien aumônier.

Chaussin (Pierre), aumônier des dames Ursulines.

Michel (Julien), ancien aumônier.

Lemercier (Auguste), chapelain de la collégiale.

Bodet (René), chevalier à Trescalan.

Hervé, chapelain à Trescalan.

Thébaud (Jacques), chapelain à Saillé.

Santerre (Pierre), chapelain à la Madeleine.

Cleres : Audrain, Braire, Jagorel, Muters et Ollivier.

Aux efforts des chanoines et du clergé venaient s'ajouter les prédications des Dominicains et les prières des Ursulines dont nous allons parler tout à l'heure. Il était donc facile aux Guérandais, nés et élevés au milieu de si grandes ressources religieuses, d'être et de rester bons chrétiens. Dans les chapelles des communautés et des hôpitaux, des messes et des instructions réunissaient le peuple. Saint-Michel, Sainte-Anne, N.-D.-la-Blanche se remplissaient tour à tour. Les populations des campagnes et du marais pouvaient sans se déplacer, au delà de quelques pas, recevoir l'instruction religieuse et les secours du prêtre.

Toutes les chapelles tréviales, la Madeleine, Saint-Cado et Saint-Just de Carheil, Saint-Clair de Saillé, N.-D. de Trescalan, Sainte-Catherine de Clis étaient pourvues d'un desservant et l'on y faisait le catéchisme deux fois par semaine. Puis venaient les chapelles privées, Bréhet, Kerfus, Kerguéneq, Lessac, etc., où se célébrait souvent la messe, surtout les jours de di-

manches et de fêtes. Les deux couvents des Jacobins ou Dominicains et des Ursulines s'élevaient aux extrémités des principaux faubourgs de la ville, comme deux forts avancés, destinés à la couvrir d'une salutaire protection. L'un couronnait de ses majestueuses constructions les hauteurs qui commandent la cité ; l'autre moins avantageusement placé était beaucoup plus riche en bâtiments, terres et revenus ; sa chapelle, consacrée à saint Yves, était aussi plus belle. Sa fondation remonte à Jean V. Ce prince en posa la première pierre le 16 mars 1400 et lui donna des rentes et des œilleux de marais salants. Ses deux derniers prieurs furent : Fidèle-Marie Paris, né à Rennes en 1753, et Adam Beauregard, qui traversa à Guérande la tempête révolutionnaire.

Les Ursulines avaient été appelées à Guérande par le chapitre pour y instruire la jeunesse. Leurs commencements furent humbles. La mère Marie Charette, du couvent des Ursulines de Nantes, leur première supérieure, acheta en 1640 une petite maison nommée la Porte-Talon. En 1700, des dames portugaises, d'une haute naissance, naufragées sur la côte, y prirent le voile : elles enrichirent la communauté et firent bâtir un couvent neuf occupé aujourd'hui par les élèves du petit séminaire. La dernière supérieure se nommait Julienne Chrétien, fille de noble homme J.-B. Chrétien, propriétaire de la maison du Cosquer et de Olive Belliotte. La dernière sous-prieure fut Marie Mayet, née dans une famille honorable de Méans.

Les Capucins du Croisic avaient aussi à Guérande, dans la rue qui porte leur nom, une petite maison, un hospice. Il faut prendre ce mot dans le sens propre du mot latin *hospitium* dont il est tiré, les bons pères ne recevaient chez eux aucun malade. Leur règle, leur défendant d'entrer à l'auberge, ils trou-

vaient commode d'avoir un endroit où se retirer lorsqu'ils venaient prêcher et quêter dans la ville et ses environs. Une sœur franciscaine demeurait dans la maison pour les y recevoir et les servir.

Au nombre des établissements religieux, nous rangerons les hôpitaux ; la charité n'est-elle pas fille du christianisme ? Les philanthropes du XVIII^e siècle ont voulu trouver dans la nature humaine, livrée à elle-même, la source de la fraternité. En s'éloignant de Celui qui a dit : « aimez-vous les uns les autres », ils n'ont réussi qu'à couper des têtes.

La presque totalité des habitants du territoire de Guérande était certes dans une situation meilleure que pire. Mais, la richesse, fût-elle grande, fût-elle générale, n'a dans aucun lieu, dans aucun temps, exclu la pauvreté. L'âge, la maladie, l'abandon, le vice ne sont-ils pas les pourvoyeurs constants de la misère ? Les Guérandais avaient donc des pauvres à soulager et, disons-le à leur louange, ils étaient plus qu'ailleurs dévoués et généreux. Au moment où la Révolution éclata, trois établissements de charité concouraient à soulager les misérables du pays. C'était d'abord l'Hôtel-Dieu ou Saint-Jean.

Fondé par les Chevaliers du Temple, probablement en même temps que leur commanderie de Faugaret en Assérac, et passé dans les mains des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem à une époque incertaine, il était situé dans les bâtiments qu'occupe aujourd'hui l'école communale. Quatorze lits, dont sept pour les femmes, y étaient destinés aux malades de la localité et aux passants trop fatigués pour continuer leur route. Les soldats de la marine y étaient aussi reçus, mais l'État dédommageait l'hôpital de leurs dépenses et les administrateurs touchaient une livre par homme et par jour. Plusieurs fois par mois des distributions

de pain étaient faites aux pauvres de la paroisse. Des legs, des dons d'argent, de maisons, d'œillet de marais et de terres, avaient enrichi cet hospice et l'état de ses finances était florissant. « Entre le mois de septembre 1773 et le mois de février 1779, les recettes s'élevèrent à 30,703 livres et les dépenses à 21,656 livres. Dix ans plus tard, quand la nation en détresse convoita les biens des pauvres et demanda un état de situation, l'Hôtel-Dieu de Guérande accusa 3,853 livres de revenus annuels qui se décomposaient ainsi :

Constituts.	2 670 l.
Loyers de maisons.	160 l.
Marais salants.	1 027 l.
Droit d'échoppe sous la hulle.	12 l.

La prospérité de l'Hôpital général était loin d'être aussi grande. En 1681, les prédications du P. Chaurand décidèrent plusieurs personnes charitables à venir au secours des pauvres. Elles firent appel à la générosité publique, et on acheta en 1688 la maison de Larloc, sise faubourg St-Michel à peu près en face de l'hôpital actuel. Les principaux pensionnaires de cet établissement étaient des enfants, des femmes et des idiots. Des personnes dévouées, que l'on appelait sœurs de Sainte-Catherine, quoiqu'elles n'eussent prononcé aucun vœu, en prenaient soin. Elles occupaient ceux qui pouvaient le faire à filer de la laine et le produit de ce peu lucratif travail aidait à faire face aux dépenses de la maison. Ces dépenses étaient grosses. L'hôpital général renfermait soixante, quatre-vingts et même quelquefois, si l'on en croit Ogée, cent pauvres. Son seul revenu fixe, presque insignifiant, lui revenait de la ferme du papegaut ; aussi ne suffisait-il pas et les aumônes arrivaient-elles à peine à combler le déficit. A côté de ces deux hôpitaux vivait une œuvre non moins utile. Les dames de la ville s'étaient, à la suite des prédications du père

Chaurand, assemblées pour secourir les pauvres honteux. En 1709, le chanoine Guilloré leur laissa une maison située près de la cure ; puis en 1718 une autre maison, dont nous ignorons la situation exacte, mais qui ne devait pas être éloignée de la première. C'est là que se faisaient les distributions de pain à ceux qui pouvaient l'y venir chercher. Les autres étaient secourus à domicile. Mues par leur ardente charité, les dames font des quêtes de linge, d'aliments et d'argent ; elles se rendent aussi chez les malheureux, et, quand elles trouvent un malade trop isolé dans sa demeure, elles le font transporter dans l'une des maisons léguées par le chanoine Guilloré. Dans ces pénibles fonctions, elles furent aidées d'abord par une fille de confiance ; ensuite elles appelèrent deux sœurs de la Sagesse, auxquelles elles confièrent la mission de tenir une pharmacie à bas prix et d'aller porter des secours chez les malades, soit à la ville, soit à la campagne. Une fondation de l'abbé Bahuaud, ex-recteur de Saint-Molf, les obligeait à s'occuper des pauvres de cette paroisse. Les biens de l'Institution étaient gérés par les administrateurs de l'hospice général, et en 1790, lorsque mademoiselle Le Chauff, présidente de l'œuvre, reçut les membres du district, les revenus se montaient à 874 livres par an et se décomposaient comme il suit :

Maison à Guérande.	197 livres.
Maison avec jardin et deux cantons de vigne à Saint-Molf.	72 livres.
Constituts.	549 livres.
Rente payée par l'Hôtel-Dieu pour la pension d'une sœur attachée au service des pauvres honteux.	120 livres.
	874 livres.

On le voit, les Guérandais ne manquaient ni de prêtres pour les soutenir dans la foi, ni d'œuvres charitables pour les aider à racheter leurs fautes par l'aumône. Le niveau moral, toujours inséparable du niveau religieux, devait donc être très haut dans une ville si chrétienne et l'esprit y était en effet généralement bon. Les ricanements de Voltaire, les mensonges de l'Encyclopédie et les sophismes attrayants du contrat social y avaient étonné d'ailleurs bien peu d'oreilles. La population chrétienne et laborieuse de la campagne et des marais préférait les simples exhortations de ses pasteurs aux déclamations ampoulées des nouveaux apôtres. Du reste, tout entière à ses travaux journaliers, elle n'avait pas de temps à leur consacrer. Entourée d'un côté par la mer, de l'autre par des marais d'une traversée difficile, loin de Paris et des centres d'agitation, Guérande était protégée par son isolement même contre l'envahissement des idées nouvelles. Le courrier n'y arrivait en 1789 que deux fois par semaine ; les voyageurs, que rien n'y pouvait attirer, étaient rares, et seuls les habitants de la ville ou les commis des fermes essoufflaient les maigres bidets de la poste aux chevaux. Les paludiers, au retour de la troque, et les mendiants étaient les pourvoyeurs ordinaires des nouvelles ; mais ils s'inquiétaient peu des politiciens. Assis autour du foyer de la famille et groupés au cabaret autour d'une bouteille de vin de Congor, ils préféraient raconter les accidents, les incendies et les crimes dont ils avaient pris connaissance par les pays traversés. Il était donc difficile aux hommes du peuple de devenir des philosophes et des révolutionnaires. Malheureusement, c'est des régions les plus hautes que partait le mal, et la noblesse, la bourgeoisie, le petit commerce même ne tardèrent pas à en être atteints.

Les nobles étaient très nombreux à Guérande. Tous

ces manoirs, dont nous regrettons aujourd'hui l'abandon et le délabrement, étaient habités à peu d'exceptions près et pendant toute l'année. Le séjour du seigneur et de sa famille les égayait, les embellissait. Il animait extrêmement la campagne guérandaïse et les fournisseurs en tiraient une source considérable de profits. On s'est étonné du grand nombre de gentilshommières qui entourent Guérande, et l'on s'est demandé quelles causes avaient pu provoquer un tel concours de noblesse. Les uns, exagérant la beauté du paysage et la richesse du sol, ont voulu voir dans tout nouvel arrivant un amant de la belle nature ; les autres, se rappelant les séjours d'Anne de Bretagne et de ses prédécesseurs à Guérande, supposent qu'une partie d'entre eux s'y est fait au moins construire un pied à terre ; d'autres enfin veulent que les chanoines aient attiré près d'eux leurs parents les plus chers.

Pour nous, sans négliger totalement ces trois opinions, nous voyons dans des préoccupations constantes de défense nationale la raison de cet état de choses. Les frontières, tant maritimes que continentales, sont les points ordinairement menacés. Les souverains ont donc intérêt à provoquer dans les marches l'établissement du plus grand nombre possible de défenseurs, soit en leur donnant des terres et des privilèges, soit en les y envoyant avec des charges et des commandements. La position de Guérande, les attaques dont elle avait été l'objet avaient nécessité de semblables mesures. Les retraits se sont établis dans le pays, y ont contracté des alliances et bâti une demeure. Peut-être aussi l'avantage de relever seulement du duc et du roi, de ne point dépendre d'un suzerain pointilleux et jaloux décida-t-elle quelques gentilshommes. Quelle que soit la valeur de ces diverses opinions, le fait reste le même. Plusieurs terres étaient, il est vrai, déjà aux mains de

la bourgeoisie ; mais la plupart étaient encore la propriété des anciennes familles seigneuriales. A l'Auvergnac étaient les La Bourdonnaye ; à Lesnérac, les Sesmaisons ; à Careil, les Foucher ; à Lessac, les Courson ; à Villeneuve et à Kerfur, les Sécillon ; à Bogat, les Monti ; puis dans leurs hôtels de la ville ou dans des terres plus ou moins éloignées, les d'Andigné, les Couëssin, les Francheville, les Rado, les Calvé, les Chaumard, les Kersalio, les Dauville, les Kerdinia, les Kercabu, les Trévelec, les Pradrois, les Mansigny et bien d'autres dont les noms se trouveront sous notre plume au cours de cet ouvrage. Seuls de tous les gentilshommes guérandais, le comte de la Bourdonnaye passait pour avoir adopté les idées nouvelles. Les grands seigneurs philosophes étaient communs à la cour de Louis XVI ; la mode était à la philanthropie ; il était élégant de se dire esprit fort ; d'ailleurs les gens haut placés étaient à même d'entendre bien des choses. Ils voyaient de près les plaies de l'ancien régime et reconnaissaient loyalement l'utilité d'une réforme ; ils eurent le tort de chercher le remède dans Voltaire et dans Rousseau au lieu de le demander à l'Eglise. Les bourreaux de Robespierre et les misères de l'émigration devaient à brève échéance leur dessiller les yeux. Diderot et Dalemberl avaient été reçus à l'Auvergnac. Nous aurions voulu trouver dans leurs lettres un remerciement adressé à leur hôte ; mais nous sommes obligés de nous appuyer sur la tradition pour affirmer leur passage dans le pays.

La haute naissance de M. de la Bourdonnaye, la position qu'il occupait aux Etats de Bretagne où il était syndic de la noblesse, sa réputation d'homme instruit et le bien que sa fortune lui permettait de répandre autour de lui, lui donnaient une influence indéniable, et il est extraordinaire qu'il n'ait pas fait

de prosélytes parmi les gens de son monde. Peut-être en trouverons-nous la cause dans un état de choses particulier. La plus grande partie des familles nobles de Guérande, soit qu'elles boudassent depuis l'annexion, soit qu'elles n'en aient pas eu l'occasion, n'étaient pas allées à la cour. Loin de la source des faveurs, confinées dans leurs manoirs, ou vivant de minces emplois, elles conservaient précieusement des traditions respectables et des parchemins, souvent plus anciens que ceux de maisons arrivées à une plus haute fortune. Tout ce qui venait de Paris leur paraissait suspect et leur religion sincère et droite les pré-munissait assez contre la philosophie du jour.

On préférerait aux vaines spéculations du contrat social des plaisirs d'un ordre moins relevé peut-être, mais sûrement plus goûtés de la jeunesse. Les réunions étaient, paraît-il, fréquentes entre amis et voisins : des pique-niques en étaient le but et peu de semaines se passaient sans que l'on ne dinât et que l'on ne dansât dans quelque hôtel ou dans quelque château. Le souvenir de ces réjouissances est resté, et peut-être Guérande, si triste maintenant, leur doit-elle sa réputation de ville gaie.

Un manuscrit du XVIII^e siècle, que nous avons entre les mains, nous donne de précieux détails sur la vie des Guérandais de l'époque. C'est un livre de raison où M. J. de Kerpont, homme d'armes, alloué du sénéchal de Guérande, écrit jour par jour tout ce qu'il fait et tout ce qui se passe sous ses yeux, la vie publique de la cité, la vie privée des gens : le temps qu'il fait et le prix du sel, tout s'y trouve. L'auteur note que par décision royale les maires seront désormais nommés à l'ordinaire et qu'il a diné et soupé chez le prévôt de la collégiale ; que le vent est S.-S.-O. et que M^{me} Le Chauff est heureusement accouchée d'une fille : il raconte ses voyages à

Blain et à Vannes sur les mules de son paludier Lando, ce qu'il donne à sa cuisinière pour son marché, les ventes de meubles auxquelles il assiste. Nous espérons pouvoir revenir un jour sur cette curieuse page d'histoire locale.

Les séparations de classes étaient très tranchées et la noblesse tenait ordinairement la bourgeoisie à distance. Les femmes se montraient particulièrement pointilleuses; cependant elles rendaient les visites de premier de l'an, et, constatons-le une fois de plus, les vertus apaisantes de la religion, les œuvres pieuses, les enterrements et les mariages les confondaient, tempérant la fierté des unes et calmant la jalousie des autres. Les fils des meilleures familles bourgeoises étaient admis dans les salons aristocratiques et les jeunes gentilshommes ne dédaignaient pas d'aller pareillement faire danser chez elles les jolies filles de la bourgeoisie. Cette seconde partie de la société se composait d'abord de quelques roturiers possédant des fiefs; nous ne les désignerons pas. Ils joignaient volontiers aux leurs un nom de terre à l'aide de la particule. Leurs descendants se croient peut-être nobles à cause de cela et nous ne voyons pas la nécessité de leur enlever cette illusion. Après eux venaient les fonctionnaires. C'étaient Grimperel, directeur des devoirs; Le Veuf, contrôleur général; Tanguy, receveur des domaines; le receveur des campagnes, etc¹; puis les notaires royaux: Larey, Danto, Branchu et Hardouin²; les principaux avocats: Hardouin, notaire, Rubiou, et Buard, avocat et administrateur de l'Hôtel-Dieu et miseur de la ville³. Les avoués Lallement, Crespel; les

¹ Archives dép., rôle de capitation, 1788.

² Idem.

³ Idem.

médecins Dufrexout, Nicodi, Chétiveau et La Combe¹. Enfin, placé plus près du peuple, la foule² des bas officiers de justice, tels qu'en entretenait l'ancien régime dans les juridictions seigneuriales. Jaloux, affamés, se disputant à douze un plaideur comme des chiens se disputent un os, obséquieux envers les nobles qu'ils détestaient, durs pour les pauvres qu'ils rançonnaient, avides de nouveauté, ces hommes formèrent l'avant-garde de la Révolution, composèrent l'état-major des sociétés populaires et proposèrent dans les clubs des motions burlesques ou sanguinaires trop de fois écoutées. La bourgeoisie guérandaise n'avait donc rien de particulier : la plupart de ses membres s'étaient nourris du dictionnaire philosophique et du contrat social ; leurs croyances avaient sombré, et, habitués à ne respecter que le pouvoir, ils devaient suivre la Révolution jusqu'au bout.

Bien autre était le commerce. Heureux de leur sort, les marchands et les artisans avaient tout à perdre dans un bouleversement politique, et, à de rares exceptions près, ne le désiraient pas ; aussi ne figurent-ils que fort peu au milieu des autorités républicaines. Nous allons citer les noms des principaux commerçants de la ville : cette nomenclature fera peut-être plaisir à leurs descendants. La noblesse n'a pas seule le privilège des ancêtres, et par ce temps de démocratie et d'émigrations continuelles où tout s'efface, c'est déjà quelque chose de connaître son grand-père. Voici d'abord les perruquiers ; eux seuls avaient maîtrisé à Guérande et à tout seigneur tout honneur.

Perruquiers. — Bizeul, président de la corporation. Le Sage et Méard³.

¹ Archives départementales, rôle de capitation 1788.

² Un rôle de capitation du XVIII^e siècle communiqué par M. Millon de Villeroy les porte au nombre de quarante-trois.

³ Arch. dép., rôle de capitation 1788.

Marchands drapiers. — Breton, Hardouin, Mutrelle, Bataille, Mériotte et Le Pied¹.

Tailleurs et tailleuses. — Lacroix, Moissan, Robinard, et la demoiselle Olive Jubé².

Chapeliers. — Faugaret, Gilles Hôte³.

Cordonniers. — Le Breton, Chamos, Nicolas, Rochefort, Vaillant⁴.

Bouchers. — Jean-Marie Jaunas et Pierre Jagorel⁵. Ils débitaient de la viande à cinq et six sols la livre selon qualité ; mais les petits bouchers des faubourgs faisaient des prix plus abordables à leurs clients.

Boulangers. — Dory, Cadin et Rochfort⁶. Il y avait aussi des fourniers. Ils se bornaient à cuire la pâte qu'on leur apportait toute préparée.

Chose digne de remarque, trois cabaretiers seulement, Aubé, Legris et Rio⁷, se chargent d'apaiser la soif des gens altérés.

Malgré la modicité des prix de vente de petites fortunes se capitalisaient dans les arrière-boutiques de la ville et des faubourgs ; marchands et artisans gagnaient largement leur vie, car la clientèle était nombreuse et quelquefois distinguée. Au nombreux clergé de la ville et de la campagne, à la noblesse, à la bourgeoisie, aux fonctionnaires, venaient se joindre la maréchassée, les employés aux gabelles, le personnel des couvents, des hôpitaux et des acheteurs de la campagne et du marais. Bien des sous-préfectures ambitionneraient aujourd'hui de tels éléments de prospérité. Les traitements, les revenus absorbés par les be-

¹ Archives dép., rôle de capitation, 1788.

² *Idem.*

³ *Idem.*

⁴ *Idem.*

⁵ *Idem.*

⁶ *Idem.*

⁷ *Idem.*

soins de la vie quotidienne se dépensaient sur place. Les voyages étaient difficiles alors; un mauvais chemin sur Nantes, un autre plus mauvais encore sur Vannes, c'étaient là toutes les voies de communication pour ceux qu'effrayait la mer. Aussi les boutiques de Guérande approvisionnaient-elles toute la contrée. Au va-et-vient des plaideurs accourant au tribunal, venait s'ajouter l'affluence presque journalière des propriétaires du voisinage. Si l'argent ne franchissait pas de grandes distances, il circulait au moins beaucoup dans un petit rayon, et l'activité du commerce local aidait au développement de la prospérité matérielle. D'après les actes officiels en 1788, 63 roturiers se faisaient servir et occupaient 77 domestiques des deux sexes. Tout ce monde vivait à bon compte. La mer, cette grande bienfaitrice des populations côtières, les jours où elle ne les dévore pas, payaient à Guérande un continuel tribut. Les plus beaux poissons, dragués par leurs filets, étaient tout naturellement dirigés par les pêcheurs sur la capitale de la contrée. Aucun chemin de fer ne venait les emporter au loin, et leur bas prix n'était compensé pour les mareyeurs que par leur abondance. Pour donner une idée du prix de la vie, citons le voyageur anglais Young¹. Il parcourait la Bretagne en 1789, et nous lui ferons du reste d'autres emprunts. Il ne paraît pas s'être arrêté à Guérande; mais voici le menu de son dîner et la carte à payer présentée par son hôte à quelques lieues de là. « J'eus pour dîner, écrit-il, deux bons poissons plats, des huîtres, de la soupe, un bon canard rôti avec un ample dessert de raisins, de poires, de noix, des biscuits, une demi-bouteille de vin de Bordeaux et de la liqueur; mon cheval eut, outre le foin, trois quartiers d'avoine, le tout pour cinquante-six sols, deux sols à la fille et

¹ Arthur Young, *Voyage en France*, tra. Casaux.

deux au garçon : en tout trois livres. » Mais il faut tenir compte du pouvoir de l'argent, deux ou trois fois plus grand alors qu'aujourd'hui.

Quelques années avant la Révolution, les rues de Guérande devaient présenter un aspect bien pittoresque. Chanoines et moines jacobins, paludiers en blancs habits, métayers aux vêtements plus sombres, coquettes filles de Saillé et lourdes paysannes de la Brière, gens de justice affairés et gentilshommes à longues épées, tout ce monde se croise, se salue, s'apostrophe et se serre aux abords des portes et des ponts-levis. Les mendiants se groupent auprès des couvents et des hôpitaux, et les sauniers partent pour la troque où reviennent chez eux conduisant une longue file de mules chargées de sel ou de céréales. Les jours de marché surtout et les jours de foire¹ la foule devient très compacte et très bruyante. Les rues étroites et pavées de galets inégaux sont encombrées de charrettes et de bétail ; à peine les piétons peuvent-ils se frayer un passage le long des maisons basses aux poutres saillantes, aux flancs garnies d'ardoises. Ils se réfugient dans les angles formés par les hôtels qui envahissent la chaussée de leurs pignons lépreux et reprennent leur route. Les places publiques elles-mêmes, le Marché-au-Bois, le Mail, les promenades qui ceinturent la ville regorgent de peuple. Ici se vendent les bœufs, là les vaches, puis les chevaux, plus loin les moutons et les porcs ; tous ces animaux sont de petite taille, mais ils ont l'air vifs et sains. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur les prix qu'atteignaient les bestiaux à l'époque dont nous parlons ; nous citerons aussi ceux de plusieurs objets de première nécessité. Il n'est pas indifférent de les connaître, et lorsque les lois du maxi-

¹ Le mercredi et le samedi de chaque semaine, d'après le *Dictionnaire d'Ogée*.

mum viendront fixer arbitrairement la valeur de toute chose, ces prix nous fourniront une utile base de contrôle et de comparaison. Nous les tirons d'un inventaire du temps; nous en avons compulsé plusieurs, ils concordent entre eux, et celui-ci semble présenter toutes les garanties désirables de vérité et d'authenticité.

En 1782, Jean Amice, cultivateur aisé' du village de Poissevin, meurt laissant une femme, Marie Le Bercher et des enfants mineurs Duvivier. Le greffier du siège royal procède à l'inventaire. Les priseurs sont des voisins, des amis du mort : François Mahé et Nicolas Philippe, gens de bien, qui s'y connaissent et qui ont prêté serment : ils s'adjoignent pour l'estimation du linge et des hardes la demoiselle Renée Vailland, lingère de son état. On se rend d'abord aux étables où se trouvent :

Un couple de bœufs estimé deux cent quarante livres.

Deux autres bœufs avec leur joug et courroies estimés. 200 livres.

Neuf vaches petites et grandes estimées ensemble. 150 "

Une jument noire. 45 "

Un cochon. 20 "

38 brebis et ses agneaux estimés ensemble. 60 "

Sous les granges, au milieu d'une quantité assez considérable d'outils et d'instruments aratoires, nous relevons :

Deux charrettes, avec leurs équipages, estimées. 80 livres

Dans la maison, rien qui nous intéresse; le mobilier se compose de lits, d'armoires et de coffres, de coffres surtout : il y en a de toutes les dimensions et de tous les prix ; la lingère les ouvre, en sort les nippes des

époux Amice et les estime pièce par pièce. Nous ferons grâce au lecteur des nombreuses côtes de serge et de hannetone qu'ils contiennent, ainsi que des gilets et habits du défunt. Cette garde-robe campagnarde est du reste considérable, et le détail en remplit sept rôles. Arrêtons-nous seulement au prix de la toile et du béliège neufs ; ils ont sans doute été fabriqués dans le pays.

Soixante aulnes de toile, dont trente de reparron¹ et trente de ménage, savoir l'aulne de reparron vingt sols, ci soixante-sept livres dix sols.

Trois aulnes de béliège noir, trente sols l'aulne, ci soixante-sept livres dix sols.

Occupons-nous maintenant des céréales : la quantité sera médiocre ; l'inventaire est du mois de mai et le meunier s'est arrêté déjà bien des fois à la porte de la maison. Il reste encore :

Quarante-cinq trullées² de seigle. 20 l. le boisseau

Vingt quarteaux³ d'avoine. . . . 20 l. le quarteau

Trois trullées de froment. . . . 12 l. la trullée

Ni vin, ni cidre ; il n'y a pas de vignes à Poissevin ; nous les trouverons tout à l'heure de l'autre côté de la paroisse, et le vent de mer est peu favorable aux pommiers, encore moins aux pommes de terre. Les expériences de Parmentier étaient bien récentes alors, et le champ d'expériences qui fournit à Louis XVI une fleur pour sa boutonnière bien loin de Guérande⁴. Cependant un agronome distingué, un grand seigneur intelligent et instruit, habitait le pays. Ses essais agri-

¹ Toile de seconde qualité.

² *Idem.*

³ *Idem.*

⁴ Ce fut M. Achille Pellé de Quéral qui introduisit le premier la pomme de terre dans la contrée ; il la cultiva dans son domaine de Coëtrotz, près Ponchâteau, mais seulement après la Révolution.

coles, ses plantations étaient connus. Young traversant la Bretagne s'écarte de sa route pour les admirer et causer avec ce comte de la Bourdonnaye dont nous avons déjà parlé et à l'habileté duquel on les doit. Le comte de la Bourdonnaye avait certainement eu connaissance des essais de Parmentier, peut-être même était-il en relations avec lui; mais les graves préoccupations du moment lui ôtaient sans doute le temps et les moyens d'expérimenter lui-même et de vulgariser la nouvelle plante.

La région eût eu besoin de beaucoup d'hommes de cette valeur. Aux États de la province, sa voix se fait souvent entendre en faveur des agriculteurs : tantôt il demande des encouragements pour eux, tantôt il préconise une charrue nouvelle, tantôt il fait part d'une découverte. Par malheur les meilleures choses progressent lentement. Les landes et les friches couvrent une grande partie du territoire; les terres cultivées ne produisent à peu près que du seigle et le froment est une rareté. Nous en trouvons, il est vrai, chez Amice, mais c'était un homme aisé, probablement intelligent, et les terres de Poissevin sont de vieilles et bonnes terres. Le paysan mange donc du pain noir; il en mange à sa suffisance et ne se plaindrait pas de son sort, si trois années de disettes successives n'avaient pas entièrement absorbé ses ressources. Ses seigneurs vivent avec lui, nous l'avons déjà dit; ils habitent leurs terres et ne laissent pas comme sur bien d'autres points de la France d'impitoyables intendants rançonner leurs vassaux. Les impôts sont aussi moins lourds en Bretagne qu'ailleurs. Le parlement défend avec opiniâtreté les franchises de la province contre l'avidité des ministres et des rois, et lorsque se déchaînera la tempête, c'est de Rennes qu'elle viendra. C'est d'une question d'impôts qu'elle sera née. Si Cérès et Pomone, dirait un bel esprit du XVII^e

siècle dans le langage mythologique alors à la mode, ne favorisaient pas de leurs dons les plaines guérandaises du nord et de l'est, en revanche Bacchus laissait couler à flots ses présents sur les terres plus accidentées du midi. De Beslon à Congor, de Congor à Clis, de Clis à Piriac, les coteaux se couvrent chaque été d'une verdoyante parure. Le cépage est venu d'Aunis, et, malgré la différence de climat et de terrain, la grappe est dorée et le vin a gardé tout le parfum, toute la couleur et toute la force qu'il eût acquis sous des cieux plus ensoleillés ; il devient exquis à vieillir, dit Ogée dans son *Dictionnaire*. Plus d'un buveur a appris à ses dépens à s'en méfier, tant il était capiteux ; il n'est, dans toute l'étendue du vignoble, guère de fossés qui n'aient donné l'hospitalité à un vaincu. Deux fervents amateurs du cru sont restés légendaires ; c'étaient deux braves gentilshommes, deux bons voisins, MM. de Silz et de Beslon : ils s'attablaient, paraît-il, l'un en face de l'autre pendant les longues soirées d'hiver, et cherchaient, au fond des flacons bien plus que dans une conversation banale, un remède à la monotonie de leur existence. On leur prête ces brèves, mais expressives paroles :

— Bonjour, M. de Beslon.

-- Bonjour, M. de Silz.

— A votre santé, M. de Beslon.

— A la vôtre, M. de Silz.

— Bon petit vin, M. de Beslon

— De compagnie, M. de Silz.

— Buvons-en donc, et, s'il faut en croire la tradition, les dialogues s'achevaient régulièrement sous la table.

Encore aujourd'hui les Guérandais qui s'attablent auprès d'une bouteille de ce vin de Congor, malheureusement bien dégénéré, répètent mot à mot cette petite scène avant de porter le verre à leurs lèvres,

hommage quelque peu ironique rendu à la manie des vieux buveurs.

Les vignes, emportées par nous ne savons quelle maladie, n'existent plus ; mais au pied des coteaux s'étend toujours la plaine rose et monotone des marais salants. Là, plus de cultures, à peine quelques brins d'herbes et ces mulons parfumés tant de fois décrits, tant de fois comparés aux tentes d'un campement. L'aridité n'est qu'apparente; ces mille petits carrés, curieusement disposés, sont une mine inépuisable, une source de bien-être et de richesse, et la population qui les exploite est aussi dissemblable des autres habitants de Guérande qu'une saline l'est d'un champ. Nous constatons à l'heure actuelle une fusion entre les deux races, encore bien distinctes cependant. En 1789, le sang des métayers ne s'était point mélangé au sang plus pur des vieux saxons et les habitants des marais dans leurs villages isolés y vivaient exclusivement entre eux. Ils n'en sortaient que pour aller au loin porter à dos de mulets les produits de leurs salines et les échanger contre des céréales dans les pays de production : c'est ce que l'on appelait la troque. Lorsqu'un saunier rapportait une certaine quantité de froment, il était déchargé des droits pour une quantité proportionnelle de sel. Les sauniers étaient donc les grands pourvoyeurs de la contrée, et, lorsque la République défendra la circulation des grains, elle affamera la presque île guérandaise et sera obligée de céder aux réclamations et aux suppliques des autorités et des simples citoyens. Les femmes et les hommes qui ne se livraient point au commerce de la troque cultivaient les marais, soit pour leur compte, s'ils en étaient propriétaires, soit pour le compte d'autrui. En ce cas ils avaient droit au quart¹ de la récolte.

¹ Ogée, *Dictionnaire*.

Chaque willet pouvait fournir en moyenne cent livres de revenu annuel, et le nombre total s'en élevait à 35 000 environ, en y comprenant ceux du Croisic, de Mesquer et de Saint-Molf.

La plus grande partie des salines appartenait à la noblesse et aux communautés religieuses ; il n'était pas jusqu'aux abbayes de l'Anjou, de la Touraine et de l'Orléanais qui n'eussent un petit coin de marais salant à Guérande. Abbés et grands seigneurs ne se contentaient pas d'une bienveillance banale pour le pays, et cette population, aux mœurs et aux costumes étrangers, avaient largement usé de leur crédit en sa faveur. Ils avaient beaucoup obtenu, et la législation privilégiée qui régissait la contrée était en grande partie due à leurs sollicitations. Les lois qui réglaient le transport des sels d'une province à une autre étaient multiples, et leur interprétation, déjà difficile à l'époque, se compliquait encore pour nous de la disparition de certains documents anéantis en 93. Nous savons cependant que la France se divisait en trois régions principales : les pays de grande gabelle : Orléanais, Maine, Anjou, etc., qui payaient le maximum de l'impôt et où le quintal de sel coûtait 62 livres ; les pays de petite gabelle : Lyonnais, Languedoc, etc., où le quintal coûtait 33 livres 10 sous, et les pays de Francs-Salés, ou de production, où le sel exempt d'impôt avait une valeur très minime. Ces différences de prix avaient fait naître la contrebande ou faux-saunage, et l'appât du gain était d'autant plus grand pour les fraudeurs que les pays de grande gabelle étaient précisément plus rapprochés. Les faux-sauniers risquaient la corde ; mais, énergiques et rusés, ils déjouaient la surveillance des employés des gabelles et faisaient un tort considérable au fisc. Cathelineau et ses fils étaient faux-sauniers.

Nous ne croyons pas que les gens des marais aient

gagné grand'chose à la Révolution. Paludiers ils étaient, paludiers ils sont encore, et la fortune ne leur est sans doute pas venue avec les idées démocratiques, puisqu'ils ne peuvent plus renouveler ces riches habits dont ils se paraient naguère. Nous ne savons d'où provenaient les draps aux vives couleurs dont sont faits ces vêtements. A part quelques manufactures d'étoffes grossières, l'une à Guérande, employant la laine de l'Hôpital général, l'autre au Croisic, quelques métiers à tisser, disséminés dans la contrée, et une fabrique de soude au Pouliguen, nous n'avons pu relever les traces d'aucune industrie véritable. Ces bahuts, ces vieux meubles si délicatement fouillés, découverts par les amateurs dans les villages salicoles, ont été parfois attribués à quelque artiste ignoré, à quelque ouvrier de génie. Nous ne pouvons admettre cette hypothèse. Si ces jolis feuillages, ces saints et ces anges aux douces et expressives figures avaient été créés par un sculpteur guérandais ou par ses élèves, ils porteraient l'empreinte d'un genre spécial et se rattacheraient les uns aux autres par des caractères communs. Il n'en est rien ; tous les styles et toutes les époques étaient représentés dans les chaumières de Batz et de Saillé, et ces jolies choses y sont venues de loin et par des chemins divers. Des gens dignes de foi prétendent tenir des vieilles familles de Batz, qu'en ce temps où, selon le proverbe, l'eau se transformait en or, les hommes ne revenaient jamais de la troque sans rapporter un objet coûteux, un meuble de luxe, un bijou. Cela est fort possible et le soin avec lequel certaines maisons ont conservé leurs bahuts et leurs dressoirs le prouverait assez ; nous pensons cependant qu'il est d'autres solutions au problème. On sait avec quelle rapidité se sont succédé les modes pour la décoration des appartements depuis la Renaissance ;

les grands seigneurs envoyaient de leurs hôtels parisiens dans leurs châteaux les meubles démodés, puis les vendaient pour faire place à de nouveaux envois. De plus, les ventes mobilières de biens d'émigrés ont livré, pour quelques poignées d'assignats, les plus précieuses sculptures, et des œuvres d'art ont été adjugées sur de dérisoires enchères à des gens incapables de les admirer et de les respecter. Beaucoup se sont trouvés ainsi possesseurs d'objets dont ils ignoraient la valeur et dont un seul avait plus de prix que tout le reste de leur mobilier.

Nous espérons avoir donné au lecteur une idée de ce qu'était Guérande en 1789. Nous allons maintenant aborder le récit des faits dont la ville et ses environs ont été le théâtre pendant la Révolution. Ils sont de peu d'importance à côté des drames qui se déroulaient dans le même temps à Paris, à Nantes, et dans les autres grandes cités ; mais ils apportent leur tribut à l'histoire comme des ruisseaux à un grand fleuve. Nous aurons à parler des hommes, et c'est toujours chose délicate. Si nous éprouvons la haine de tout honnête homme pour le mal, de tout chrétien pour l'impiété, nous n'avons du moins au cœur aucun mauvais sentiment contre les personnes. Nous pouvons d'ailleurs dire comme Tacite :

« Mihi, Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio, nec injuria cogniti. »

EMMANUEL DE BOCERIE.



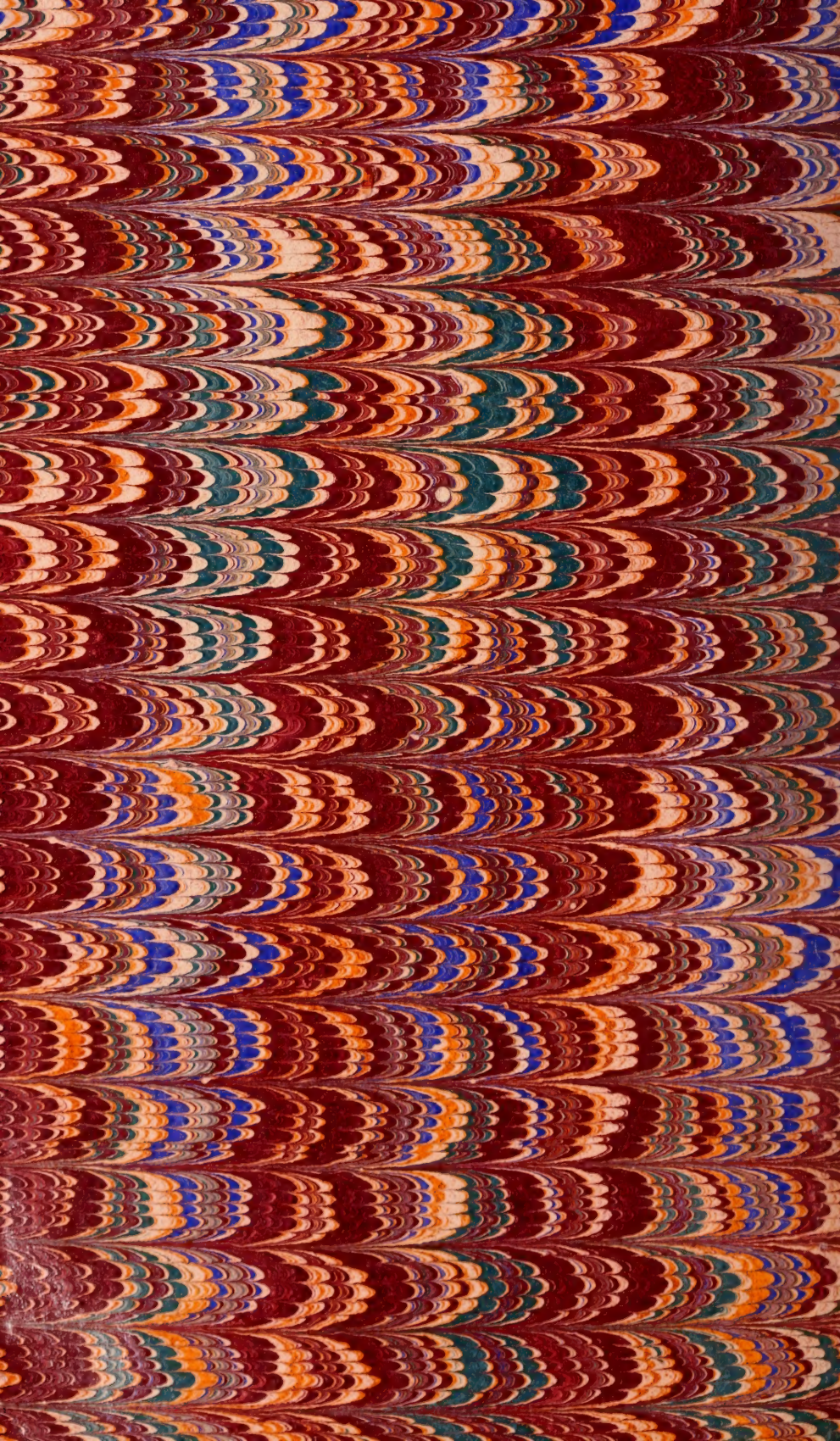


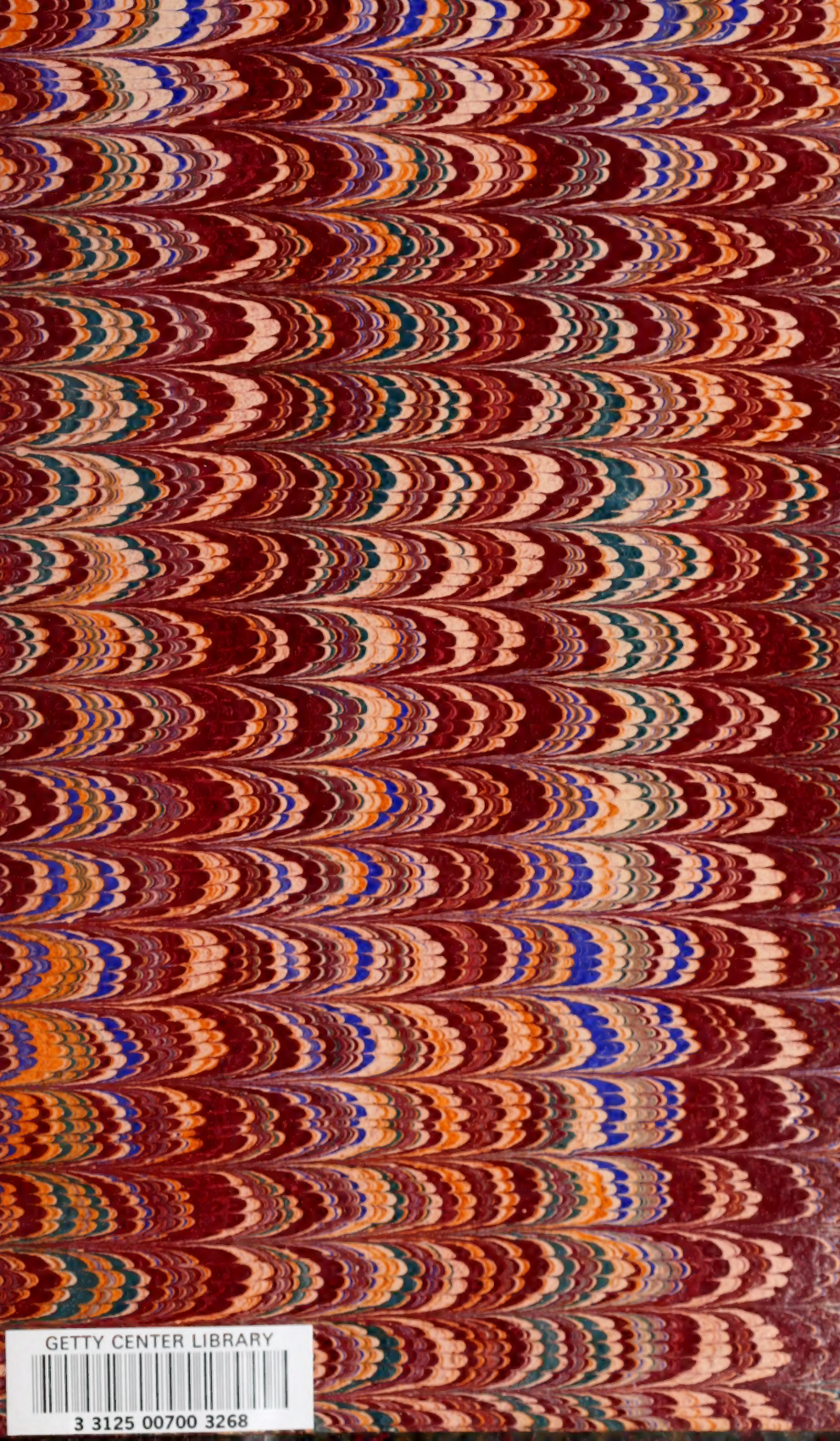
TABLE DES MATIÈRES

Liste des membres de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure. Bureau.	5
Comité central.	6
Membres titulaires.	7
Membres correspondants.	17
Membres honoraires	19
Sociétés correspondantes	20
Liste des ouvrages reçus pendant l'année 1893.	24
Extraits des procès-verbaux des séances, par MM. le baron DE WISMES et le vicomte DE KERVENOAEI.	31
Allocution de M. le marquis DE DION, président sortant.	46
Discours de M. DE LA NICOLLIÈRE-TEMEIRO, nouveau président.	54
Note sur un outil de potier gaulois trouvé à Herbignac, par M. G. BLANCHARD.	68
Un mot sur le tumulus de Saint-Sulpice-des-Landes. — Correspondance. — Excursion, MM. DE LA NICOLLIÈRE-TEMEIRO (VIATOR) et L.-M. PERRON.	73
Deux lettres relatives à l'évasion du cardinal de Retz, communiquées par M. PAUL DE BERTHOU.	82
Anciens sires de Rezay. XII ^e au XVI ^e siècle. — Simples notes historiques et généalogiques, par M. S. DE LA NICOLLIÈRE-TEMEIRO.	87
Armoiries des Couppegorge par G. D., M. l'abbé GASTON DURVILLE	103
Une pierre tombale des Chasteigniers, à Aspremont Vendée, par M. S. DE LA NICOLLIÈRE-TEMEIRO.	105
Inventaire d'un fourbisseur nantais au XVII ^e siècle. Document inédit, publié et annoté par M. le baron GAETAN DE WISMES.	107

Extraits des procès-verbaux des séances, par M. le baron DE WISMES.	113
Où doit-on placer la légende du Dragon de saint Méen ? par M. l'abbé ALLARD.	120
Notes complémentaires sur la légende du Dragon de saint Méen, par M. le baron GAËTAN DE WISMES.	127
Ordonnances de visites faites par nous, Gilles de Beauveau, évêque de Nantes. Document communiqué par M. le baron GAËTAN DE WISMES	132
Etudes héra'diques : L'Hermine, par M. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO	134
Notes sur l'histoire de Thouaré, par M. J. SENOT DE LA LONDE.	174
Guérande et les Guérandais pendant la période révolutionnaire, par M. E. DE BOCERET.	182
Table des matières.	183







GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00700 3268

